



# Psychiatrie et Radicalisation

## Annexe

### Résumé des Auditions

**1<sup>ère</sup> Séquence (Septembre 2016 - Décembre 2016) page 3**

**2<sup>ème</sup> Séquence (Novembre 2017 – Avril 2019) page 57**

Janvier 2020



## 1<sup>ère</sup> Séquence (Septembre 2016 - Décembre 2016)

- **Bénézech Michel** : Psychiatre honoraire des hôpitaux, ancien chef de service SMPR de la maison d'arrêt de Bordeaux-Gradignan, professeur de droit privé à l'Université de Bordeaux IV..... 5
- **Campelo Nicolas** : Psychologue clinicien et référent pour les jeunes radicalisés du service de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière..... 9
- **Choquet Luc-Henry** : Sociologue du droit..... 13
- **Cohen David** : Professeur de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, Paris..... 17
- **Dayan Jacques** : Pédopsychiatre au CHU de Caen, consultant honoraire à l'institut de psychiatrie de Londres)..... 21
- **Garapon Antoine** : Magistrat, docteur en droit, secrétaire général de l'Institut des hautes études sur la Justice..... 25
- **Hefez Serge** : Pédopsychiatre, responsable de l'unité de thérapie familiale dans le service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière..... 29
- **Marcelli Daniel** : Pédopsychiatre, professeur à la faculté de médecine et chef de service de psychiatrie infanto-juvénile du CHU de Poitiers, Président de la SFPEADA ..... 31
- **Monod Guillaume** : Pédopsychiatre à l'hôpital Théophile Roussel, Docteur en philosophie et consultant en maison d'arrêt..... 35
- **Moro Marie-Rose** : Professeur de psychiatrie, chef de service de de la « Maison de Solenn », Cochin..... 39
- **Oppenheim Daniel** : Psychiatre et psychanalyste, Institut de cancérologie Gustave-Roussy..... 43
- **Piot Marie-Aude** : Pédopsychiatre Institut Mutualiste-Montsouris et Dispositif ETAPE ..... 47
- **Varnoux Aurélien** : Pédopsychiatre, Hôpital Ballanger et Direction Interrégionale de la PJJ Ile de France-Outre-mer..... 51
- **Zagury Daniel** : Chef de service au Centre psychiatrique du Bois-de-Bondy, expert-psychiatre..... 55



## Michel BENEZECH

*Psychiatre et expert auprès des tribunaux, il s'est particulièrement intéressé aux questions relatives à la violence politique*

### - Relation entre psychiatrie et croyance

Le terrorisme islamique est une question de Croyance. Mais il y a des croyances de différentes natures : passionnelles, de quête spirituelle, de ferveur religieuse, de militantisme politique, d'aventure extrême (ordalique). La croyance passionnelle pose la question de la limite entre les croyances non-pathologiques, et celles pathologiques que le psychiatre peut repérer parce qu'elles sont reliées aux troubles mentaux.

### - Troubles mentaux et radicalisation

Les études internationales montrent que dans la population de terroristes étudiée, il n'y a pas davantage de troubles mentaux que dans la population générale. De plus, on y trouve toutes sortes de pathologies. Plus le terroriste est solitaire et plus il a de chances d'être franchement pathologique. Ce serait dû à l'exclusion, par les organisations, d'individus trop malades qui risqueraient de faire échouer leurs opérations.

### - Passion et Paranoïa fonctionnelle dans la radicalisation

L'un des fondements du terrorisme et l'une de ses expressions c'est la conviction passionnée. Il y a quelque chose de ces idéalistes passionnés chez les radicalisés. Dans la passion, on trouve cette paranoïa fonctionnelle. Chez les radicalisés, il y a quelque chose d'une production mentale qui possède certains caractères de la paranoïa dans cet orgueil de savoir, cette certitude de la croyance religieuse, d'être en communion avec Dieu. C'est peut-être moins fort et moins absolu que chez une personnalité paranoïaque mais, comme chez tout passionné, il y a un petit côté paranoïaque. Pour le passionné non-pathologique, c'est une passion en secteur et on peut discuter avec lui. Avec le paranoïaque (personnalité ou fonctionnel) on ne peut pas discuter, il ne peut pas entendre nos arguments, il les refuse dès qu'il les a entendus.

### - Pluralité des profils et degrés de radicalisation

Pluralité des profils psychologiques, pluralité des petites et grandes pathologies, pluralité des fonctions au sein des groupes terroristes (chef de réseau, chef de cellule, exécutant). Certains auteurs internationaux disent qu'en moins de 48 heures un individu peut être dépersonnalisé par la cellule terroriste et passé, d'un intérêt pour l'idéologie, à la volonté de tuer les ennemis de cette idéologie. Soit l'acceptation de la mort de l'autre, justifiée aux yeux du terroriste. Le schéma (ci-dessous) montre les différents stades d'évolution. Tout le monde ne peut pas accéder au sommet de la pyramide. Ce sont les recruteurs qui se chargent de détecter ceux qui sont susceptibles de l'atteindre et sur 50 candidats, par exemple, seul un va pourrait éventuellement atteindre le dernier échelon.

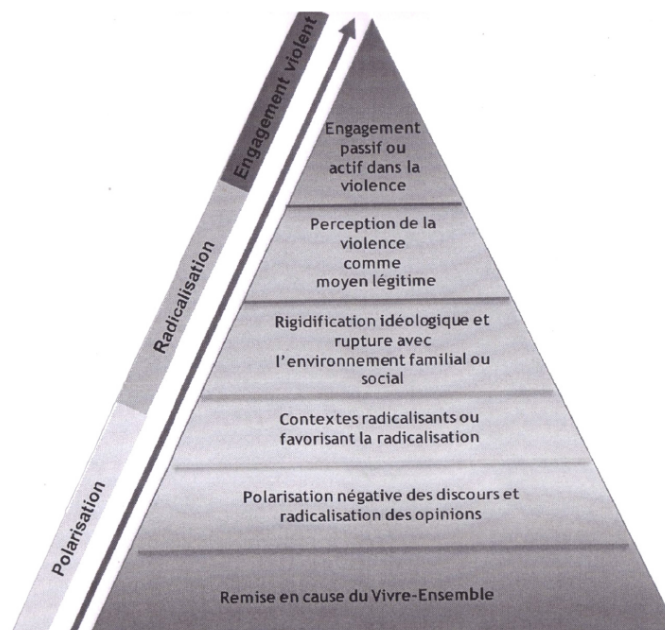


Fig. 1. Modèle classique de radicalisation menant à la violence (Komba-Debarice, 2015) [40].

- Cruauté naturelle et morale de surface

Il y a chez nous des possibilités de cruauté que certains sont capables d'exprimer et d'autres non. L'art du recruteur c'est de sentir celui qui se laisse aller à cela et sera capable d'oublier son humanité, d'oublier ses principes fondamentaux, de laisser parler sa cruauté naturelle. L'histoire de l'humanité montre qu'une fraction de la population non négligeable est capable du pire lorsque les circonstances elles-mêmes empirent. De tous temps les mouvements extrémistes ont recruté dans cette catégorie de gens.

Certaines études ont montré il y a 30-40 ans que, paradoxalement, chez un certain nombre de délinquant le niveau moral est élevé. Une morale bien intégrée contrairement à la morale de surface (peur de la répression) que présentent 80% de la population générale. Seul 10% de la population générale avait véritablement un niveau moral intégré psychologiquement. Même dans les pires conditions, ces individus sont capables de se dire qu'il n'est pas possible d'aller aussi loin et de s'y opposer. Ce qui veut dire que beaucoup de gens sont capables du pire lorsque les circonstances le permettent.

- Un fond commun de « fragilités existentielles »

S'il n'y a pas de profil psychologique particulier, la grande majorité des terroristes présentent un fond commun que nous avons appelé « fragilité existentielle » : soit la difficulté d'avoir un but valable dans la vie.

Les études de Bénézech ont montré qu'il y avait une distinction nette parmi les criminels :

- Les petits délinquants : avec un niveau de signification de la vie très bas, une insécurité narcissique, des représentations personnelles et parentales négatives.
- Les délinquants professionnels : avec un niveau de signification existentielle plus élevé. Une criminalité bien adaptée à la personnalité qui va les aider à avoir un but valable dans la vie, celui d'être criminel.

Tout ce qui est malaise et crise existentielle, en particulier chez les adolescents, semble être le fond commun de cette sensibilité au discours radical. Pourquoi ne pas basculer dans le terrorisme lorsque l'on n'est presque rien. Après la drogue, le trafic et le vol, la radicalisation offre quelque chose de tentant et qui en impose à tout le monde. Passer de délinquant à « représentant de Dieu » c'est une position héroïque.

- Conflit de culture et problèmes d'intégration

Problème de l'intégration des sociétés et cultures étrangères en France puisque la grande majorité des radicalisés sont de culture musulmane. Les conflits de culture, les problèmes de stigmatisation, les ressentis d'humiliation et d'exclusion. Tout cela semble être le fond de ce sentiment de vide existentiel et le fond de sensibilité aux discours radical. Depuis toujours le recrutement des mouvements extrémistes s'est dirigé vers les gens modestes qui sont mal intégrés et ont peu d'argent (Gestapo, SS). Ils passent du vécu de raté, à celui d'un homme tout-puissant qui fait peur aux autres.

- Déradicaliser/Réhumaniser ? Question de la résilience

Parallèle avec les mouvements extrémistes basques dont les membres pouvaient, après une carrière dans le terrorisme, se dire que ça ne valait pas le coup de continuer à la vue des pertes subies et la souffrance de l'entourage. Les chances de résilience semblent plus minces pour des jeunes de 20-25 ans qui ont déjà été condamnés 3-4 fois et qui présentent une forme de délinquance de droit commun associée à une idéologie terroriste. L'article de Basex (2016) montre que 67% des individus en prison pour terrorisme ont aussi des antécédents de criminalité ordinaire : Violences conjugales, toxicomanie, vols, agressions sexuelles... Cette idéologie les transforme en criminels divins. Le petit vol est différent de l'acte terroriste au nom de Dieu. Sur le plan narcissique existentiel ça permet de se sentir être quelqu'un.

C'est le même problème que celui de la criminalité générale : Qu'est-ce qu'il vaut mieux pour eux ? Avoir un poste médiocre, être payé au SMIC et supporter leur patron ou être un voyou qui distribue de la drogue et vit comme un pacha en travaillant 2 à 3 h/jrs ?

- Considération et questionnements déontologiques

Le problème déontologique du secret professionnel.

1<sup>ère</sup> situation : Un malade consulte un psychiatre pour reconnaître un crime déjà commis. Le médecin ne dénonce pas lorsque le crime a déjà été réalisé. Le problème déontologique vient du risque de récidive notamment pour les cas de terroristes où il y a 150 morts.

2<sup>ème</sup> situation : Le malade annonce un acte criminel. Lorsqu'il y a la vie de victimes en jeu, le médecin doit dénoncer, non pas directement au public ni à la justice, mais par l'intermédiaire de l'Ordre des Médecins ou de l'ARS dans le cadre d'un contrôle médical ordonné par les autorités.

3<sup>ème</sup> situation : Dans quelle mesure un psychiatre face à un mineur est-il compétent en tant que soignant alors qu'il doit informer les autorités administratives d'une information préoccupante ? « Il a l'air de se radicaliser », « Il se met à avoir des

pratiques islamiques ». Jusqu'où l'information est-elle préoccupante ? Il faut réfléchir, même si la dérogation est légale, au secret professionnel.

Il faudrait que l'Ordre National des Médecins soit saisi et donne quelques réponses à ces questions déontologiques. Jusqu'où est-ce qu'on peut opérer sans participer à la répression comme un organe policier ou judiciaire.

- Rôle des psychiatres et des psychologues face à la radicalisation

Que peut dire la psychiatrie d'une population qui n'est pas plus pathologique qu'une autre ? Si les psychiatres n'expliquent peut-être pas la croyance (il y a des limites philosophiques), ils peuvent aider à saisir le profil psychologique profond/inconscient, les fragilités repérables et surtout les modes de comportement. Le terroriste idéologique politique et le psychopathe revendicateur sont bien différents. Le psychiatre a des choses à dire là-dessus, dans la prévention, le soin et la formation. Mais tous ces rôles doivent être l'objet d'une réflexion professionnelle, déontologique, morale, philosophique et sociale.

Dans la prévention il faut aussi pouvoir détecter les risques chez l'enfant en relation avec des parents malades mentaux, violents, délinquants... Les jeunes emprisonnés pour terrorisme présentent des carences affectives et éducatives banales dans certaines personnalités pathologiques, notamment psychopathiques. Donc la prévention ne peut pas être uniquement médicale ou strictement psychologique, elle doit aussi être sociale et éducative. Les psys doivent donc s'intégrer dans le système social, ils ne peuvent pas travailler seuls. La véritable prévention c'est une prévention primaire chez l'enfant et l'adolescent.



## Nicolas CAMPELO

*Psychologue clinicien et référent pour les jeunes radicalisés du service de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du Pr David Cohen à l'APHP, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière*

Il intervient dans le cadre des adressages (préfecture, n° vert, direct) à la Consultation de Thérapie Familiale de Serge Hefez et quand les adolescents sont hospitalisés dans le service du Pr Cohen pour cette indication de radicalisation.

Place de la Psychiatrie dans les déterminants et les réponses à la radicalisation ?

### I) Observations

#### A) Observations cliniques des jeunes et leurs familles : une douzaine rencontrés

Nicolas Campelo observe 3 degrés de gravité du symptôme de radicalisation, au sein de familles différentes :

1. Une radicalisation à la mode dont les parents se saisissent comme un facilitateur d'accès aux soins
2. Une radicalisation qui signe une vulnérabilité adolescente dans la rencontre avec le religieux : la "conversion" islamique comme marqueur d'une opposition et d'une différenciation familiale
3. Une radicalisation avérée avec des passages à l'acte et des mises en danger. Cette population se caractérise par un discours rhétorique d'emprunt auquel ils manifestent un accrochage identitaire et narcissique qui empêche toute remise en question et une dimension paranoïaque dans une revendication victimaire et persécutée .

Pour ces cas d'adolescents présentant une radicalisation franche, la distinction faite dans la littérature (Bénézech, Zagury) entre « recrutés » et « loups solitaires » semble pertinente.

#### 1. les « loups solitaires »

Jeunes avec une situation sociale marquée par les carences et les abandons ainsi qu'une claire rupture avec l'état antérieur (par ex : brusque décrochage scolaire) et présentant des addictions.

Le symptôme de radicalisation s'inscrit là dans une symptomatologie pseudo délirante à délirante. Le discours se veut manipulateur, intelligent et teinté de mécanismes paranoïaques. Nicolas Campelo y note une dimension persécutée et clivante dans le « nous (les musulmans) vs vous (les mécréants) ».

Les propos hermétiques et délirants, la rupture drastique avec un état antérieur, ainsi que le contact étrange vont dans le sens de l'éclosion d'une pathologie psychiatrique. Pour ces jeunes, une prise en charge psychiatrique semblait indiquée dans un premier temps avant de penser un symptôme de radicalisation à réévaluer une fois le délire abrasé.

#### 2. Les « recrutés » :

Pour ces jeunes, il y a eu un lien avéré avec des réseaux radicalisés au sein desquels ils ont eu à faire à des recruteurs et des personnes ayant planifié des actes ou des attaques terroristes.

Points communs :

- Ils ont un accrochage à la réalité extérieure très marqué et font preuve d'une faible capacité de rêverie.

Pour Nicolas Campelo, ils s'abreuvent d'images, en regardant ces vidéos sur internet, pour compenser leur manque de rêverie.

- Ils ont un Moi-Peau extrêmement poreux, avec une contenance et une intégrité du schéma corporel mises en cause et source d'angoisses.

Nicolas Campelo constate que ce sont des enfants qui n'ont pas pu être protégés durant l'enfance et ont subi des événements plus ou moins traumatiques ou des carences affectives importantes.

Dans l'éclosion de ce symptôme radical, il retrouve la confusion des langues de S. Ferenczi avec ce contraste que ces adolescents peuvent montrer alternant des fonctionnements de tout-petit et un adultomorphisme en secteur alternant des signes de maturité et de froideur. L'identification à l'agresseur répondrait à une affiliation groupale qui permettrait à l'ado de s'extraire de sa dépendance familiale et lui fournirait une identité d'emprunt contrastée et contenante.

## **B) Observations de l'institution psychiatrique**

• L'hospitalisation comme solution à la mise en danger : les soignants se posent la question de la demande : soin ou surveillance ?

Nicolas Campelo constate avoir été sollicité par les institutions « non-psys » et par les familles du côté de la protection et même de l'enfermement ou de la surveillance et pas du côté du soin avec le sentiment d'être instrumentalisé.

Une fois hospitalisé et le constat de l'absence de pathologie psychiatrique avérée mais tout au plus une problématique familiale importante et éventuellement des troubles de la personnalité, que faire ?

• Contre-transferts institutionnels/Réactions des équipes/ Professionnels des divers champs :

1. Contre-attitude initiale des soignants de l'unité d'hospitalisation en soins intensifs dans une réaction phobique et rejetante par rapport à ces patients qui véhiculent tant de fantasmes : dangerosité (réelle ou non) et risque de « contamination » aux patients les plus vulnérables.

Également le fantasme que le jeune radicalisé serait beaucoup plus intelligent, manipulateur et malveillant que ce qui est observable.

Il note des réactions massives aussi des professionnels du service n'ayant pas à les prendre en charge et se montrant très rejetants et alarmistes.

2. Auprès des professionnels de diverses institutions confrontés à cette problématique, Nicolas Campelo remarque deux positionnements drastiques :

Du côté des professionnels pourtant très qualifiés dans le champ du soin psychiatrique, du social, de l'éducatif ont une incapacité à user de leurs compétences habituelles pour penser la situation tant le signifiant « radicalisation » court-circuite la pensée dans un sentiment d'être dépassés.

L'autre réaction est celle des « experts », qui se voient souvent sollicités par rapport à cette paralysie de la pensée et se voient placés en position de « sujet supposé savoir » qui confine à la toute-puissance.

## **C) La question de l'État d'urgence : Travail avec les intervenants extérieurs/Cadre et enjeux moraux, éthiques et déontologiques**

Cet état d'urgence (et la réalité angoissante d'un danger imminent fantasmé de tous) sert souvent de justification à de nombreuses entorses aux principes éthiques et moraux du travail, que ce soit dans la difficulté à trouver un nom à la consultation « radicalisation », mais aussi dans l'omission des raisons de consultations auprès des jeunes concernés, mais aussi dans le travail/échange avec la préfecture... Que faire lorsque l'on reçoit une famille pour une jeune « radicalisée » majeure qui ignore la

vraie raison de sa venue et, qu'en complicité avec sa mère, c'est une consultation familiale classique qui est évoquée ?

La nécessité d'agir et de s'en donner les moyens est un argument de poids mais trouver un cadre convenable semble nécessaire pour ne pas être dans le passage à l'acte.

Également, comment penser l'échange d'informations avec la justice, l'ASE et la préfecture en adéquation avec le maintien du secret professionnel ?

Ces enjeux sont particulièrement vifs dans le travail avec la préfecture. Entre leur financement et les situations qu'ils envoient (sans que le jeune concerné ne sache que la préfecture y est pour quelque chose).

Comment penser le travail de soin ? Quels sont les comptes à rendre ? Quelles informations faut-il transmettre lorsqu'on attend de nous un diagnostic de « radicalisation » ? Quelle est la limite du soin, de la protection et du secret professionnel ?

## **II) Problématiques, Pistes et Réponses**

Pour ce qui est des jeunes dits « loups solitaires » présentant une pathologie psychiatrique franche (psychose) la réponse est bien évidemment psychiatrique dans un premier temps. Reste à savoir ce qu'il pourrait rester de la thématique de radicalisation une fois le délire retombé.

Pour les autres (la majorité) Nicolas Campelo constate que l'hospitalisation en psychiatrie avec des patients très malades n'est pas la meilleure des réponses.

Face à cette demande de surveillance et de protection, se pose la question des moyens à mettre en œuvre pour accueillir ces jeunes.

L'hospitalisation joue un rôle dans la prise en charge ne serait-ce que par l'extraction du jeune de son milieu familial. La question est plutôt de savoir où est la dimension du soin et que faire de la demande pressante de « déradicalisation » concept par ailleurs pas ou peu défini ?

Ainsi, vu l'importance de la dimension familiale et du processus adolescent dans ce symptôme de « radicalisation », la thérapie familiale semble indiquée. Elle offre une voie d'alliance avec la famille et permet de répondre à une souffrance familiale, élément constant de ces situations.

De plus, Nicolas Campelo observe qu'une fois leur détresse entendue, la majorité de ces jeunes étaient en mesure de s'impliquer dans un travail en situation d'urgence malgré toutes leurs revendications.

L'addiction à internet laisse penser qu'une prise en charge groupale sur le modèle des groupes d'abstinents pour ces jeunes qui seraient revenus de cette expérience radicale serait un ressort non négligeable.

Cependant, pour Nicolas Campelo une prise en charge « psy » en ambulatoire ne semble pas suffisante.

En effet, le symptôme de « radicalisation » est à penser comme un « réaménagement » du jeune radicalisé par rapport à une situation antérieure douloureuse. L'apport narcissique et libidinal des recruteurs répond de façon multiple et totale aux différentes angoisses adolescentes. Que ce soit du côté de l'idéal, de l'identité, de la contention libidinale, de l'émancipation, de l'identification à un groupe, d'une gratification narcissique... le discours des recruteurs s'adapte aux besoins adolescents et aux errances des uns et des autres et comble des failles narcissiques. Pour que ces jeunes puissent lâcher le bénéfice de ce « réaménagement », il semble nécessaire qu'une institution sociale puisse leur offrir une « contenance » qui soit à la hauteur de leur perte.

Il semble donc indiqué de penser des institutions éducatives et sociales qui répondent à ces besoins tout en se décalant de cette question de la radicalisation qui, on l'a vu, cristallise beaucoup d'angoisses et semble difficile à appréhender de façon frontale et raisonnée avec ces jeunes.

Des professionnels formés et connaissant les enjeux de cette problématique permettraient ce décalage tout en restant attentif aux éventuels écueils propres au travail avec ces jeunes.

Nicolas Campelo conclue sur la nécessité de penser un cadre spécifique pour prendre en charge ces jeunes « radicalisés » qui nécessitent une intervention pluri professionnelle : Psychiatrie, Justice, Police, Aide Sociale à l'Enfance.

## Luc Henry CHOQUET

*Il est sociologue du droit et a travaillé sur la délinquance des mineurs*

Il commence son audition par trois remarques liminaires :

- ✓ L'importance qu'il donne à l'école française de pédopsychiatrie qui a récemment, à partir de l'approche contemporaine notamment issue de l'École de Serge Lebovici, permis d'avoir accès à certaines questions centrales concernant la dynamique psychique des jeunes délinquants et des radicalisés et à comprendre leur itinéraire.

La rareté du phénomène qui était déjà vrai pour la délinquance des mineurs (2/3 des mineurs vus au tribunal ne sont pas revus durant la minorité car il s'agit chez eux dans la majorité des cas de comportements « réactionnels » que la reprise de contact avec les parents, avec l'école, permet de résoudre par opposition à la rareté de ceux dont le comportement relève de la violence « destruction » inscrite dans un trouble de l'altérité.

- ✓ La question de la radicalisation peut renvoyer aux considérations relatives aux phénomènes transitoires dont la survenue a été étudiée par Ian Hacking à partir des exemples des fous voyageurs ou des personnalités multiples, car il lui apparaît que la radicalisation pourrait être vraisemblablement un phénomène transitoire dans la mesure même où il satisfait aux caractéristiques d'un tel phénomène : visibilité sociale du scénario d'existence, l'observabilité du phénomène ici les fichiers S par exemple, l'offre à travers ce scénario d'une réponse à ceux qui dysfonctionne, aux difficultés du sujet, que ceux-ci ou celui-ci ne rencontrent pas dans leur culture, dans leur environnement, existence du scénario à la jonction de deux pôles culturels, la vertu et le vice, illustrés par deux phénomènes sociaux importants : Le pôle vertueux est illustré par la dimension de la conversion parle souci humanitaire, le vice, en revanche, est celui de l'intégrisme. Malheureusement, Ian Hacking n'a pas beaucoup étudié comment ces phénomènes s'éteignent. Cette approche éclaire la compréhension que l'on peut en avoir et permet avant tout de sortir du débat autour de la réalité ou de la construction sociale de la radicalisation, et apporte des éléments de compréhension sur son origine qui permet à la radicalisation, dans le cas présent, de se développer.

C'est dans le cadre de cette hypothèse qu'il remarque la différence entre le niveau d'élaboration des radicaux des années 70 et ceux d'aujourd'hui qui n'ont qu'un rapport très mince avec l'idéologie religieuse dont ils se réclament et se complaisent plus ou moins dans une sorte de culte de l'ignorance dans laquelle il lui semble que ces jeunes radicalisés inscrivent leur relation personnelle à Dieu. Il estime qu'il ne faut pas, pour autant, négliger les aspects religieux de la radicalisation car ils permettent de mieux comprendre les formes concrètes de martyrologie qu'ils adoptent.

Dans cette optique, il pense que leur trajectoire s'inscrit dans un modèle en escalier (adhésion, enrôlement, durcissement, action) donnant au phénomène concerné une forme pyramidale (bouillon de culture en bas, terrorisme en haut).

Pour avancer sur ce dernier point, il évoque les apports du questionnaire sur les sorties de délinquance juvénile qui montre que les jeunes concernés ne sont généralement pas dépourvus de sens moral et ont besoin de légitimations macroscopiques pour justifier leur comportement de délinquance juvénile « de rue » (*idem* avec les radicalisés avec la mention de la Syrie ou de la sixième intifada). Ils illustrent une grande sensibilité aux normes (cf. les travaux d'Ehrenberg). Il reste à

creuser le problème du passage de la rue à la criminalité organisée *i.e.* comment on sort de la norme.

Il évoque à ce propos l'évolution de la violence en Europe, sa baisse continue depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle (cf. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*) puis son augmentation entre 1939 et 1945 et après et son explosion numérique entre 1980 et 2011 puis sa notable diminution dès alors qui peut conduire à l'envisager comme un phénomène transitoire. Il évoque ensuite un retour normatif autour des années 2010 avec une préoccupation concernant essentiellement l'impact des incivilités sur la vie quotidienne qui modifie le discours public concernant les mineurs et leurs troubles comportementaux qui sont alors plus souvent et plus fortement disqualifiés.

A ceci s'associe la place centrale des familles, non seulement parce qu'elles sont l'environnement de ces mineurs mais aussi parce qu'elles sont le plus souvent l'un des derniers interlocuteurs du mineur radicalisé et qu'il faut donc les soutenir dans cette fonction centrale. (Place de la pédopsychiatrie et de la justice-avocats compris- dans ce soutien).

Il plaide pour qu'une place plus grande soit donnée à la qualité du déroulement de la procédure judiciaire car il est certain qu'il est positif d'investir tous les moments de contact avec ces jeunes en se rappelant que « le diable est dans les détails » et qu'il est à cet égard, notamment nécessaire de sortir d'un discours qui considère que l'action éducative est toujours indiquée et ne peut pas poser problème. C'est d'ailleurs l'une des tâches de la pédopsychiatrie que d'aider à le prendre en compte en ne s'arrêtant pas à une lecture idéalisante des options éducatives.

Il estime que, avec des limites analogues, la place de l'école est elle aussi essentielle car elle est, elle aussi, un lieu de contact. C'est aussi un lieu de mise en visibilité potentielle de problèmes scolaires qui peuvent passer inaperçus si l'on se réfère exclusivement aux données administratives. Il serait très favorable au développement de recherches plus fines (inscription dans le langage, dyslexie) portant sur le déroulement antérieur de la scolarité des jeunes radicalisés, fichiers S ou AMT.

Différents points font l'objet de la discussion qui suit :

- 1) Concernant les phénomènes transitoires d'Hacking et leurs conditions, tout se passe comme si aucune de ces conditions n'étaient liées à la « nature » du phénomène c'est à dire à sa description intrinsèque (par exemple ici, les caractéristiques des violences attribuables à la radicalisation ou au terrorisme djihadiste). C'est comme si l'acte violent lui-même n'était pas pris en considération le focus étant porté exclusivement sur ce qui en fait l'arrière fond.
- 2) Concernant l'évolution des données quantitatives sur la délinquance juvénile, le problème c'est que les critères choisis pour mesurer cette évolution ne sont pas indépendants des décisions politiques, administratives ou judiciaires qui influencent la politique pénale et donc le nombre de mineurs délinquants. Des biais analogues peuvent également intervenir dans l'évaluation de la scolarisation, certains critères administratifs masquant la réalité des profils cognitifs. Il en est évidemment de même des définitions juridiques (AMT par exemple) qui dépend de ce que l'on considère comme relevant de cette définition.
- 3) Concernant la place de la procédure dans le droit pénal des mineurs, il y a un paradoxe de fait entre le modèle de la procédure pénale et le modèle de la protection, dans la mesure où la justice des mineurs, y compris pénale, s'inscrit dans une logique protectionnelle. C'est ainsi qu'il n'est pas évident que protéger les mineurs des décisions de la justice pénale qui aboutisse à une privation ou une

restriction de liberté ne soit pas contradictoire avec la nécessité de les protéger de leur immaturité ce qui peut supposer de limiter leur autonomie

- 4) Concernant la question du rapport entre violence terroriste et suicide, la question est de savoir s'il s'agirait d'un suicide pour mourir ce qui renverrait à la dépression plus ou moins mélancolique ou s'il s'agirait d'un suicide « pour avoir le dernier mot » ce qui renverrait plutôt à la violence destructrice, qui renverrait à la toute puissance et à l'omnipotence. Cela peut représenter une sorte d'exhibition du fait que l'on ne donne aucune valeur à la vie. Exhiber le fait que l'on ne donne aucune valeur à la vie peut constituer un des modes d'effacement de l'individualisme et de libération de l'altérité (qu'on retrouve aussi bien aujourd'hui dans les maximes du Djihad que précédemment dans l'épisode de la prise de pouvoir des Khmers rouges au Cambodge dans les années 70. Voir la problématique des « hommes-système » dans l'expertise de Françoise Sironi). Un mécanisme analogue pourrait être invoqué pour les vidéos terrorisantes, comme une sorte d'ascèse. Il faut cependant prendre en compte le fait que, selon les contextes, ce sont des processus très différents qui peuvent être visés et que d'autres processus que ces vidéos visent. Il faut donc, là aussi, évaluer finement le type de violence impliquée et son gradient d'altérité.
- 5) Concernant la question de la langue et de sa valeur symbolisante, nous sommes chez beaucoup de ces jeunes renvoyés à des fonctionnements qui relèvent particulièrement d'un abord clinique : pensée équationnelle, état Limite

Pour Luc Henry Choquet cela pourrait trouver un pendant dans l'hyper individualisme comme mode de socialisation actuelle. Il s'agit de se constituer comme individu sans aucune référence autre que le fait d'être soi ce qui contribue sûrement aux angoisses auxquels les jeunes sont confrontés dans « une société liquide » où il faut inventer de la saillance dans l'existence (tatouage) pour trouver sa place. Se pose alors la question de la construction du processus identitaire lorsque l'on n'a pas accès à l'identification : ils sont plus adhésifs qu'identificatoires ; alors que dans l'identification il y a de l'incorporation. Cf. Hugues Lagrange et les groupes sociaux dans lesquels les parents ne se vivent plus et, partant, ne se donnent plus à voir comme des supports d'identification





## David COHEN

*Professeur de Psychiatrie Infanto Juvénile au CHU Pitié-Salpêtrière à Paris*

Le service du Pr. Cohen reçoit des adolescents qui sont adressés par la préfecture de façon contractuelle soit vers la Thérapie familiale, soit vers l'Hospitalisation, indication posée dans le service.

Pour David Cohen, la Pédopsychiatrie a sa place dans la question de la radicalisation : du fait de déterminants complexes et d'un processus contemporain qui touche les adolescents d'une façon privilégiée (vulnérabilité adolescente).

Dans les nombreux déterminants de la radicalisation, on note :

1) Des micro-déterminants :

- Personnels, selon l'assise narcissique de l'ado
- Familiaux
- Territoriaux : Banlieue, Quartier
- Identitaires

2) Des macro-déterminants :

- l'écho médiatique
- les phénomènes de groupe (pratiques de renforcement des rituels coraniques...)
- les enjeux géo sociopolitiques

Dounia Bouzar a développé une Anthropomythologie appliquée pour caractériser les différents groupes de jeunes qui rentrent en « radicalisation ».

Sur le plan psychopathologique, David Cohen observe des troubles développementaux avec une fragilité narcissique, des troubles des conduites, de l'identité, de la personnalité avec un sous-groupe qu'il qualifie de psychopathe (petite délinquance).

Des différences d'engagement selon le sexe :

- Plus de profils guerriers chez les garçons, plus de difficultés avec les apprentissages, le savoir, la scolarité.
- Plus de profils altruistes, humanitaires, idéalistes chez les filles avec un meilleur niveau scolaire, il fait un parallèle avec l'anorexie (avec un profil lisse) pour illustrer la dépendance dans laquelle se mettent certaines filles vis-à-vis de la radicalisation.
- Mais il y a des passages de profils d'un sexe à l'autre : pour preuve les récents attentats commis par une bande de filles.

Il observe 2 groupes différents suivant leur trajectoire :

- Ceux qui ont commencé leur entrée en radicalisation depuis quelques années avec un sous-groupe issu des minorités musulmanes, jeunes des banlieues avec un vécu d'humiliation, d'absence d'avenir.
- Ceux qui se radicalisent maintenant : processus plus rapide, quel que soit le milieu social, ado qui se présenteraient comme « normaux ».

Il souligne la place de la famille dans la radicalisation :

- Comme un biais de recrutement car les familles qui viennent consulter sont celles pour qui la radicalisation pose question (famille de confession

musulmane ou non), il fait l'hypothèse systémique que la question de la radicalisation vient prendre alors une fonction dans l'économie familiale.

- La question des familles qui sont toutes ou en partie rentrées dans le processus de radicalisation (fratrie, etc.) que l'on ne rencontre pas dans ces dispositifs de soin

Sur le plan strictement psychiatrique, il observe qu'il y a peu d'entrée dans la schizophrénie (délire messianique).

Il remarque qu'il n'y a pas de réponse univoque à la question du passage à la violence :

- Problématique ontologiquement humaine qui va du passage à l'acte auto agressif (suicide, suicidalité qui est par ailleurs inhérente à la fragilité adolescente) aux passages à l'acte hétéroagressifs (à l'extrême les meurtres de masses)
- L'absence actuelle de frontières pour les jeunes entre réalités virtuelle et réelle, favorisée par les jeux de guerre, en réseau sur internet. La communication sur internet est par ailleurs un terreau fécond pour les recruteurs, conforté par une absence totale de régulation des Major d'Internet (GAFA) et une relative absence de contrôle parental (pas de filtres).

Il insiste sur l'importance d'une formation pour tous les collègues de la pédopsychiatrie avec des formations spécifiques à cette thématique, élargie aux partenaires « naturels » : juges, PJJ, Éducation Nationale, ASE sur le modèle du D.U. sur les Adolescents Difficiles.

Pour lui, il est essentiel de penser la prévention et la place de la Pédopsychiatrie dans celle-ci.

1) Au niveau des déterminants :

- A partir des travaux sur la déshumanisation en psychologie cognitive
  - des études psychopharmacologiques sur les substances (endo et exogènes) qui favorisent le passage à l'acte
- Le travail sur le questionnement du racisme (projection inhérente aux groupes humains) qui impose un travail individuel, collectif, culturel et politique, cf. séminaire de l'Institut des études avancées.

2) Le travail sur la famille, la fratrie

3) L'accompagnement des équipes soignantes mais pas que : éducatives, pédagogiques, en prison

4) Dans la réflexion sur le devenir des 400 mineurs (partis ou nés là-bas) que l'on escompte de retour de Syrie (dont quelques enfants soldats) : quelle prise en charge , pense-t-on à une famille d'accueil ou un foyer spécialisé, selon le droit commun institutionnel ou avec des mesures spécifiques et des équipes dédiées, quid des enjeux communautaires (faut-il valider un accueil dans la famille d'origine, dans une famille de confession musulmane ( aspect communautaire, on sort alors du droit commun laïc par essence) ?

Comment la préfecture distribue-t-elle les consultations ado et famille ?

Souvent à partir de la plateforme téléphonique (numéro vert), donc souvent avec l'accord des familles mais rarement celui du jeune qui n'est souvent pas informé des

modalités d'adressage. L'appel via le n° vert donne systématiquement lieu à un signalement via une information préoccupante.

Répartition des adressages sur 3 sites avec 3 équipes différenciées, selon des critères qui peuvent apparaître empiriques :

- 1) Dans le service du Pr David Cohen, à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, dans le cadre d'un engagement contractuel sur des critères qui semblent être les suivants : les situations familiales les plus conflictuelles (motivées par l'existence de l'unité de Thérapie Familiale entre autre), les adolescents dont les situations semblent relever d'une hospitalisation (nécessité de l'extraction du milieu, familial, environnemental ; doute sur la psychopathologie ...) avec parfois un sentiment d'instrumentalisation des équipes : demande de protection, de surveillance plus que de soins
- 2) Au Centre Devereux plutôt pour les jeunes adultes et les migrants car pas de limite d'âge
- 3) A la MDA (Maison de Solenn) pour les plus jeunes, les situations transculturelles

Enjeux éthiques, moraux et déontologiques :

Pour le Conseil de l'Ordre des Médecins, il n'y a pas de dérogation au secret médical.

Cependant le phénomène de radicalisation relève de l'Enfance en danger ce que corrobore le devoir d'information avec l'information préoccupante systématiquement liée à l'appel au n° Vert (et donc le signalement).

La cellule de la préfecture ne communique pratiquement pas autour des jeunes et des options stratégiques retenues (surveillance, adressage vers le soin ...), si ce n'est ponctuellement quand elle essaye de peser sur le maintien des hospitalisations sous contrainte sur des éléments qui ne relèvent pas toujours de la psychiatrie mais qu'il nous faudra éventuellement dialectiser avec nos partenaires PJJ (rôle de contrôle social ?).

Dans le cas de l'accueil d'urgence les familles sont prévenues qu'il y aura un lien avec la préfecture, fiche à adresser à la CRIP.

David Cohen conclue sur les phénomènes de contagion propres à l'adolescence (risque actuel de radicalisation d'adolescents dits « normaux ») qui bouleverseraient encore notre compréhension psychopathologique, il insiste sur l'importance de différencier repérage et fabrique « des monstres que représentent les auteurs d'attentats », et de garder en tête la formule de Daniel Zagury qui fait l'essence de notre fonction de thérapeute : comment repérer le potentiel vital que conserve chaque adolescent ?



## Jacques DAYAN

Professeur Associé de Pédopsychiatrie à l'Université Rennes 1

1) L'action indirecte de la psychiatrie est la plus importante : une intelligence du processus de radicalisation.

2) Cela repose la question de la nature du savoir psychiatrique et de sa légitimité à interpréter et intervenir sur les phénomènes sociaux.

Interpréter : a) à partir de cas individuels que l'on rencontre réellement, mais biais de l'abord psychiatrique et faible spécialisation des cliniciens dans les sciences sociales.  
b) à partir de généralisations ; mais risque d'omettre la singularité des cas.

Intervenir : L'action directe est marginale de deux façons :

Elle touche un public très spécifique qui n'est pas l'ensemble du public radicalisé mais seulement une partie des sujets *en cours* de radicalisation (radicalisation non achevée) ou déjà engagés (*pour d'autres raisons que psychiatriques*, mise à part la dépression) dans un processus de déradicalisation.

De surcroît, à vouloir étendre son action, elle ne toucherait ce public spécifique qu'à la marge, sauf à utiliser des processus éthiquement indéfendables comme ceux reposant sur des processus pavloviens ou de privation sensorielle. A un certain stade, l'intervention « psychiatrique » n'est plus éthique ni soignante.

3) Impossibilité de définir le processus de radicalisation auquel il préfère celui de **conversion** non seulement à cause de sa **connotation religieuse** (qu'on ne peut à ses yeux négliger) mais aussi par la métaphore que cela représente pour rendre compte du **passage d'un état psychique à un autre**.

On peut s'aider pour cette réflexion des travaux portant sur des phénomènes qui entretiennent un lien avec la conversion à cette forme particulière d'extrémisme violent : l'engagement sectaire et l'engagement idéologique de la jeunesse. La référence à la notion de secte - pose le problème contingent de ce qui, de façon générale, différencie les sectes des religions (problème qu'il juge difficilement soluble). L'engagement religieux « sectaire », à l'encontre en général de l'engagement idéologique, pénètre la sphère de l'intimité et trouve là un pouvoir accru sur la définition de l'identité du sujet c'est à dire de **ce qui rend l'engagement irréversible** (Dead End).

### 4) Deux analyses psychopathologiques

**Il importe de distinguer dans un premier temps de l'analyse :**

1. L'analyse écologique de ceux qui en France se sont engagés à tuer (et ont tué) d'autres français au nom d'une certaine conception *religieuse* qu'il faut d'après lui nommer pour diminuer les confusions. On retrouve alors un certain nombre de critères comme des situations familiales très chaotiques, avec carence des pères et absence ou dysfonctionnement maternel avec souvent des troubles très importants (psychiatriques ou sociaux) et un engagement des parents avant même leur radicalisation des enfants : dévalorisation et discours de haine déjà entretenus tenu par les familles. Les tendances antisociales des enfants ou des jeunes est très fréquente.

2. Le travail sur les comptes rendus des gens qui prennent en charge les sujets fichés S : Le point commun c'est :

- a. à quel point leur engagement leur apporte des satisfactions libidinales et une réparation narcissique puissante à partir de la fraternité dans laquelle cela les inclut (brotherhood qui les maintient sur le plan des pères).
- b. Que c'est dans les moments de dépression que l'on arrive à aborder la vulnérabilité qui sous-tend leur engagement très proche de « l'engagement paranoïaque » en référence à la notion qu'il développe de « position paranoïaque ». Si bien que le travail que l'on fait auprès de ceux qui sont à certain niveau de « radicalisation » avancée pour remettre en cause leur conviction, enrichit souvent leur thématique au lieu de la réduire.
- c. Dynamique et coût de l'engagement : au départ le détachement de l'environnement social de base n'est possible que si les sujets y ont beaucoup à gagner et peu à perdre du point de vue psychologique et/ou matériel : apport de la promesse d'une jouissance matérielle et sexuelle et/ou inflation ou réparation de l'estime de soi. Dans ces cas, rôle de la stigmatisation ou de la capacité de s'auto-représenter comme stigmatisé, de la friabilité de l'avenir social, de la carence, des intellectuels ou sujets ayant tendance à l'intellectualisation déçus.  
Si le phénomène de conversion s'étend, le cout de l'engagement diminuera, et sera comme pour toute idéologie totalitaire non seulement les plus vulnérables de ce point de vue mais aussi des sujets de moins en moins malades qui s'engageront.
- d. Comparaison avec l'engagement vers la délinquance, où c'est souvent une pression sociale diffuse qui pousse. Ici c'est très différent car on a une force organisée et réfléchie qui travaille en permanence à attirer un certain nombre de gens. **Ce n'est pas seulement une auto-radicalisation, c'est une radicalisation qui est appuyée sur un certain nombre de forces et de moyens.**
- e. Influence de la notion d'état (dans État Islamique) : rôle important de la fonction paternelle liée à la notion d'état. **Double fonction état + religion pour le jeune.** Cette influence ne s'appuie pas seulement sur une critique des valeurs sociales habituelles, mais sur leur disqualification radicale (ce sont des non-valeurs). C'est la condition pour permettre la rupture supérieure qu'implique le fait de commettre le crime sur son propre sol avec des concitoyens, c'est à dire une rupture qui demande un effort supérieur : **L'exposition au spectacle des crimes les plus odieux entraînent l'idée de les commettre**
- f. Influence des personnes réelles et pas seulement l'internet : rôle important des bénéfiques secondaires, les femmes, les biens, les idéaux féminins ou familiaux qui sont pris dans le fait religieux
- g. Le rôle de la base arrière que constitue ceux qui sont convertis au salafisme sans être radicalisés au point de devenir violent ou terroriste. Ils ont bénéficié d'éléments de restauration narcissique, d'appui, de guidage sans devenir violents. Ils sont un soutien culturel, amical, idéologique à ceux qui vont devenir violents. Ils ont des familles différentes et une vulnérabilité différente

- h. Fascination de la mort liée au pouvoir de tuer ; toute-puissance narcissique donnée en échange de la mort possible (on n'arrête pas les terroristes parce qu'ils ne lèvent pas les mains- LH Choquet). Dimension suicidaire plutôt seconde d'après lui.
- i. Rôle de l'adolescence : banalité du processus sur laquelle peut se construire l'engagement paranoïaque du fait de la puissance du religieux qui est pour lui un élément fondamental pour comprendre la conversion (Lénine : « notre principal rival c'est l'Islam »). Mais ceux qui partent (et que nous ne voyons pas) sont peut-être différents

## 5) Les réponses

Quelle fonction de soin peut avoir la psychiatrie à partir du moment où la question du dépistage est assurée par des organismes de police ? Il pourrait s'agir de limiter les facteurs psy qui peuvent contribuer à la radicalisation.

Parmi les réponses – plus sociales que psychiatriques - à apporter à ce stade, place de la dérision (cf. Berkeley) : plutôt que de les réprimer, ridiculisons-les. Le paranoïaque s'alimente de ceux qui l'attaquent ou le répriment, ce qui peut devenir contre-productif.

Ce qu'il s'agit de traiter *n'est pas* une paranoïa vraie, mais une organisation psychologique particulière dont certaines caractéristiques sont retrouvées dans la paranoïa (voir Dayan, 2015). Ceci dit c'est un fait psychique sur lequel les psychiatres peuvent s'appuyer pour aider à la prise en charge globale. Mais il est important de dire que c'est seulement jusqu'à un certain stade de conversion (d'engagement ou de radicalisation), celui de la prévention d'une conversion complète. Au-delà, il faut dire notre incompétence. Pour les plus inscrits dans la conversion, ce sont **les méthodes éducatives concrètes et intensives** qu'il faut utiliser. Et dans la prévention globale, utilité possible et à évaluer des méthodes générales comme celles proposées par le rapport de Marie Rose Moro, l'orientation par des généralistes vers des psychologues, et pour un nombre limité de séances de jeunes en mal-être.





## Antoine GARAPON

*Il est juge et a animé des groupes de parole en prison avec des jeunes condamnés pour terrorisme ou étiquetés radicalisés par l'administration pénitentiaire*

Dans le cadre de ses interventions en prison il distingue trois groupes bien structurés dans la délinquance et un groupe de retours de Syrie. Pour les groupes de délinquants le dialogue est possible. Un respect de l'autorité se tisse dans la relation, ils souhaitent simplement être bien traités par leurs institutions. Un besoin de reconnaissance qui les rend sensible au fait qu'un juge vienne leur parler. Dans le groupe des retours de Syrie, il y avait un leader négatif qui manifestait moins de reconnaissance de l'institution judiciaire. Il avait dit à son juge d'instruction « de toute façon je tuerai un gardien de prison » et a effectivement essayé de le faire. C'est une jeune qui voulait partir en Syrie, on l'en a empêché deux fois et il a pris cinq ans. Du point de vue juridique il n'avait rien fait de répréhensible.

Le terrorisme global est un coproduit de l'islam et de la modernité. C'est l'expression d'une crise interne au monde arabo-musulman mais aussi une crise de la conscience démocratique. Les terroristes que l'on rencontrait en prison auparavant (basques, arméniens, GIA) sont très différents des djihadistes actuels. Ils présentaient toujours une argumentation dont on ne sortait jamais, caractéristique des militants politiques des années 70-80. Ils ne parlaient jamais d'eux-mêmes car seule la cause existait. Les djihadistes actuels parlent énormément d'eux. Il y a chez eux cette hybridation entre une problématique personnelle et une problématique globale. L'on observe un rapprochement de plus en plus grand entre le tueur de masse de droit commun et l'attentat djihadiste. Ce ne sont plus du tous des militants politique.

La quête pour ces jeunes djihadistes est de nature mythologique, la recherche d'une maison mythologique. Une quête qui puise dans une mythologie infernale, comme celle de Breivik, ou dans une mythologie plus positive. Idée que la vérité se délivre comme un secret magique. Il n'y a pas de vérité analytique comme dans le militantisme politique, décryptage du monde parfois très lourd. C'est la vérité dans Harry Potter, un secret initiatique. Ils sont très à l'aise avec la mondialisation qui fonctionne bien avec leur histoire. C'est une revendication exprimée dans un langage à la fois pré-politique et post-politique. Pré-politique dans le sens de l'initiation, la mythologie, « où est ma maison dans le monde ? ». Post-politique parce que c'est eschatologique, c'est le dénouement des temps. C'est aussi la vengeance d'une humiliation et une immense quête de reconnaissance qu'il faut être capable d'entendre. Ces jeunes-là vont chercher très loin, en Syrie, une sorte de confirmation de savoir d'où ils viennent et beaucoup reviennent quand même. Ceux qui sont passés à l'acte sont ceux qui n'ont pas réussi à partir. On peut se demander dans quelle mesure s'ils étaient partis, ils ne seraient pas revenus un peu calmés.

C'est difficile pour un jeune salafiste de parler à quelqu'un qui n'est absolument pas croyant ou laïque agressif. Exemple de jeunes filles djihadistes qui disaient que dans leur classe elles n'avaient pas beaucoup de copines parce qu'elles n'étaient pas sûres qu'elles aient une âme. Cela fait partie de leurs représentations mythico-théologiques de base qui finissent par constituer un petit corpus binaire autour du « eux-nous », « ceux qui ont une âme et ceux qui n'en n'ont pas ». Un sans-âme ce n'est pas forcément quelqu'un qui est possédé par le diable, c'est plutôt du vide, quelqu'un avec lequel on ne peut pas commercer. Quelqu'un avec lequel il n'y a pas cet élément tiers qui permet d'avoir une communication. Ils demandent toujours à un certain moment

quelque chose comme « et vous, qu'est-ce que vous croyez ? ». Il faut leur répondre que ce qu'ils affirment ça se discute.

Les djihadistes ont tous été énormément gavés aux jeux-vidéos. Il y a, par exemple, un site qui s'appelle « jeux-vidéos musulmans ». C'est un site djihadiste qui fait l'apologie de l'islam et insuffle la haine de l'occident. Un jeune a fait remarquer les similitudes entre ce qui s'est passé à Nice et le jeux-vidéo « GTA ». Il y a dans ce jeu une déréalisation de la vie d'autrui.

A Fresnes les gens musulmans très pieux se douchent habillés. C'est une histoire de corps, c'est de l'ordre de la superstition. Ils ne dorment plus sur le ventre parce qu'il y a un risque d'érection et que les savants leurs disent que ce n'est pas bien. Ce type de comportements extrêmement ritualisés, repose sur des éléments de l'ordre de la superstition, de la mythologie, des choses qui ne sont pas de la religion, avec tous les fantasmes associés autour des orifices corporels et les thématiques de possession. C'est un monde radicalement agnostique et non croyant. Les révolutionnaires politiques d'autrefois s'opposaient à l'église et montraient une sorte de construction en miroir. Maintenant c'est complètement différent. La prescription rituelle ne donne lieu à aucune interprétation, c'est un rejet de l'interprétation dans l'usage de son intelligence, alors qu'ils sont intelligents et qu'ils ont de bonnes capacités d'élaboration. En prison les djihadistes n'arrêtent pas de s'embrasser, de se toucher, de se faire des démonstrations d'amitié entre hommes. Sorte de solidarité, de fraternité fusionnelle inhabituelle en prison. Similitudes avec la notion de « Assabiyya », lien et solidarité indéfectible (G. Martinez-Gros, « Ibn Khaldûn »). Ce livre explique que ce n'est pas une problématique politique, mais de marges qui veulent reprendre et capter le centre. Les djihadistes se font appeler « Abou », soit « père de... ». C'est très transgressif car pour cela il faut être père, c'est occuper la place du père tout de suite alors qu'ils ne sont pas pères du tout. Inversion de la généalogie qui fait du fils le père et du père le fils potentiel à corriger.

Les cognitivistes discutent beaucoup autour de la détection de signaux. Cependant, s'accrocher à des signaux tel que « jouer à des jeux-vidéos violents » n'a pas de sens, on les stigmatise, on les enferme et quand ils sortent ils sont prêts pour passer à l'acte. C'est dans la diversité des profils que réside la difficulté, mais ces études cognitivistes figent les choses. Il faut relativiser l'engagement djihadiste comme un moment dépassable de l'adolescence.

Garapon relève des similitudes avec les débats sur la délinquance. Marwan Mohammed a fait une étude sur la « désistance » : la déprise à l'égard de la délinquance. Il est nécessaire de voir le parcours dans son entier, il ne faut surtout pas s'arrêter au fait qu'à un moment ils peuvent être très dangereux, même si c'est exact. Le djihadisme recueille ceux qui ont raté leur délinquance. Dans la grande délinquance, les chefs paient pour le djihad, pour qu'on les laisse tranquille, mais n'y vont jamais. Ceux qui partent sont les seconds couteaux, ceux qui n'ont pas réussi à devenir de grands délinquants, et qui ne s'en sortent pas. Le djihadisme est une bonne justification pour trouver une issue à l'impossibilité de sortir de la délinquance.

Par rapport à la justice, le clivage qui nous guette est déjà observable par la distinction d'un droit spécial pour les djihadistes. On va circonscrire un petit périmètre où on va les placer, et puis on continuera de vivre normalement. Il y a un problème de fond : « Comment comprendre un comportement aberrant, qui n'est pas nécessairement pathologique, qui n'est pas représentatif, qui n'est pas dans un rapport de causalité

avec le monde, mais pourtant qui dit quelque chose au monde ? ». C'est un problème majeur pour les juristes que ces garçons soient enfermés et condamnés à des peines lourdes sans que ça n'émeuve grand monde. La demande politique est de les enfermer alors que juridiquement ils n'ont rien fait. En droit, il y a la frontière absolument essentielle du passage à l'acte. Ici, il y a confusion entre la matérialité de l'acte et l'immatérialité de la dangerosité. L'exemple est l'importance accordée aux visites de sites djihadistes. On mélange deux logiques :

- 1) La logique de la peine, d'échange symbolique à partir d'un référent de paiement, de réintégration ;
- 2) Une logique stratégique de protection à l'égard des risques. Ces deux logiques sont tout à fait incompatibles parce que la logique de la peine s'inscrit dans le temps. La logique stratégique ce sont des camps qui gardent le temps des hostilités, le critère du temps n'est pas défini. On enferme des gens qui n'ont rien fait sous prétexte d'une peine, on les garde à temps et pas de manière illimitée. Cette façon de faire augmente, au contraire, les risques puisque lorsqu'ils sortiront, ils seront très dangereux. Ces individus ont un problème majeur de coordination entre eux, si on les réunit on crée des brigades auprès de la République pour Daesh.

La plupart de ces garçons et de ces filles seraient justiciables d'un travail social renforcé. Dans l'idéologie djihadiste il y a une proposition de savoir immédiat dans un rapport direct à la divinité sans tiers, en opposition au savoir réflexif, secondarisé, qui suppose l'idée de référence. Ce qu'on pourrait leur proposer doit aussi être un savoir immédiat positif qui passe par une sensation, une expérience intense, qui passe par le corps, que ce soit de la vie civique. Des mesures encadrantes avec des relais dans la famille et qu'un bilan sur tous les points de vue soit possible. Envisager un travail social classique mais effectif et encadré. Il faut rentrer dans le domaine des convictions. Il y a une très grande demande de leur part et ça comble un vide. Ils sont nuls en théologie et ce n'est pas leur problème en vérité, donc le programme théologique n'est pas la solution.

Il y a deux France parallèles. Ces jeunes sont bien en France mais ne sont pas reconnus par les français « de souche ». Ce sont des gens innommables. « Maghrébins, arabes, musulmans », le vocabulaire pour désigner les français d'origine arabe n'est pas stabilisé. Dès qu'un mot apparaît, il est immédiatement critiqué, comme s'il fallait que ces gens restent innommables. Ils sont en attente d'une manière de se comporter en France, d'être reconnus comme français. Leur donner le mode d'emploi d'une double nationalité, ce serait extrêmement apaisant.

La radicalisation ne concerne pas la psychiatrie, dans le sens où la plupart relèvent plutôt de la conviction, c'est anthropologique. Là où la psychiatrie ou la psychologie peuvent apporter quelque chose, c'est pour décoder référencer. Expliquer ce besoin d'initiation, ce rapport mythologique binaire, c'est de la psychologie anthropologique dont on a besoin. Expliquer comment peut fonctionner un esprit en jachère, un peu cabossé mais pas tant que ça, et pas tellement plus que les autres. Là où la pédopsychiatrie a un rôle essentiel à jouer c'est dans la dimension plastique d'un individu. « Il y a eu ce moment djihadiste et puis après... ».



## Serge HEFEZ

*Psychiatre, psychanalyste et thérapeute familial, il est chargé de la consultation radicalisation de la Pitié-Salpêtrière (Service de Pédopsychiatrie du Pr. Cohen)*

La psychiatrie est concernée par les questions relatives à la radicalisation car l'engagement radical des jeunes à l'adolescence a à voir avec la crise d'adolescence. Si bien que, comme pour beaucoup d'autres manifestations de cette crise, la question n'est pas tant de savoir si ces jeunes sont fous mais ce qu'il y a de fou dans l'adolescence (exemple de l'anorexie folle et pas folle). A ce titre, expérience de supervision de l'équipe du CPDSI (D. Bouzar) puis consultation à la Salpêtrière à partir de la consultation familiale : Polymorphisme de l'engagement radical à l'adolescence : des plus délinquants aux plus sans problèmes préalables. Dans ces différentes situations, notre savoir-faire est d'utiliser la mobilisation familiale pour qu'un jeune s'affilie à un système de soin. Possible biais de recrutement, de ce fait : les familles qui s'adressent au numéro vert ou à la préfecture pour signaler un adolescent qui inquiète du fait de ses changements d'attitude par rapport au religieux.

Mais si la psychiatrie est concernée par ces jeunes, elle ne l'est pas seule et doit pouvoir s'appuyer sur des partenariats avec des structures sociales sans lesquels elle n'aurait que peu de moyens d'intervenir (exemple de deux cas adressés à l'ASE). Ce partenariat pose le problème des relations entre psychiatrie et droit ou psychiatrie et police.

Ce qui frappe dans ces cas, c'est qu'ils peuvent associer un discours religieux très stéréotypé à une adaptation « ordinaire » dans les structures qui les accueillent en milieu soignant ou social, en France ou à l'étranger. Dans certains cas la mobilisation familiale donne le sentiment que l'on va facilement pouvoir mobiliser les choses pour l'enfant grâce à l'abord familial. La dimension collaborative, inévitable dans ces situations, complique les choses en posant des tas de questions par rapport au secret médical mais aussi par rapport à la logique de prise en charge (par exemple du fait des sur-réactions sécuritaires qui viennent faire obstacle à l'abord familial dans certains cas car la première priorité, voire la seule demande, est d'évaluer la dangerosité

Ce qui est intéressant pour nous ici c'est que ces jeunes s'affilient très rapidement et très volontiers au paradigme de la thérapie familiale qu'on leur propose, c'est un vrai atout que de faire famille. La radicalisation est un processus qui commence par une désaffiliation, suivi d'une ré-affiliation à l'état islamique, au moins dans le discours, et notre intervention les replonge dans une famille très en conflit avec des liens d'emprise qui sont une constante : soit une emprise maternelle classique mais extrêmement forte, soit une emprise du couple parental et d'une relation très passionnelle dans le couple parental qui capte l'enfant fasciné par ce processus. **Il échappe paradoxalement à cette emprise en entrant dans une autre forme d'emprise.** C'est assez proche de ce que l'on voit avec les délinquants, les anorexiques, les toxicomanes ; c'est aspécifique, un peu au hasard, mais avec une dimension accrue de recherche de sens, de sacré, de transcendance. En somme, pas une psychopathologie spécifique, mais, en revanche, dans le traitement, une dynamique familiale doit être considérée comme un ressort essentiel pour imaginer les sorties de radicalisation ; sous réserve évidemment que ce constat « clinique » ne résulte pas d'un biais de recrutement du fait de la réputation de la structure et de la spécification de ses partenariats (biais au niveau de la préfecture illustré notamment par les erreurs d'orientation où on leur envoie par erreur des jeunes que l'on destinait à d'autres structures).

Cela pose la question des représentations que les partenaires se font de la radicalisation, de la psychiatrie, et de leurs rapports. A partir de quel moment considère-t-on qu'un adolescent est radicalisé ? Sans recourir à une entomologie détaillée, comme celle que proposent par exemple les membres de l'équipe de Nice, Serge estime utile la réflexion sur les étapes de dangerosité liée à la radicalisation, de la première à la huitième marche, avec des tableaux très différents dont ceux décrits par Dounia Bouzar. Il nous communiquera un power point qu'il a fait sur ce thème. Il évoque également la thèse de Rafael De Almeida qu'il a dirigé à Bobigny sur la question du fanatisme religieux et la psychiatrie et dans laquelle est faite une très bonne revue de la littérature et reprend un certain nombre de schémas de radicalisation. Il évoque, à ce propos, l'ancienneté de sa collaboration avec D Bouzar qui avait sollicité son expertise et sa supervision pour la prise en charge de familles de radicalisés

Dans ces conditions, se pose la question des dispositifs susceptibles de faire filtre pour permettre de mieux déterminer ce niveau de radicalisation c'est à dire éviter à la fois une excessive banalisation et une excessive dramatisation au regard des mesures à prendre. Cela pose la question de ce filtre chez les envoyeurs que sont les dispositifs dépendants du ministère de l'intérieur et de la justice au niveau sécuritaire ou éducatif. Grande dépendance à l'évolution des représentations des professionnel. C'est, selon Jean Chambry, l'objectif que se fixent ceux qui défendent l'idée d'un annuaire des personnes qui seraient en mesure de faire ce filtre.

Dans la discussion qui suit apparaît l'idée que le problème est que cette compétence n'implique pas pour autant un partage du secret médical. Faut-il recommander des médiateur psy interne au champ social afin de mieux reconnaître et traiter adéquatement ceux qui sont pris dans cette problématique d'emprise aux différents stades de dangerosité évoqués ci-dessus. Dans l'optique développée par Serge Hefez, il s'agit en somme de faire de la reconnaissance de la radicalisation, un mode d'accès aux soins, au moins familiaux, lorsque toutes les autres voies s'avèrent inefficaces ou impraticables. C'est une position, certes discutable, mais c'est bien de cela qu'il s'agit : quelles seraient les conditions qui rendraient acceptables de faire de la radicalisation un mode d'accès aux soins psychiques Dans le débat, se dégage l'idée que l'une des conditions serait qu'au-delà de la question sécuritaire qui, dans cette perspective, serait le prétexte de la mobilisation, ce repérage soit l'occasion d'un diagnostic clinique (notamment autour des notions proposées par Serge Hefez telles que désaffiliation/ré-affiliation, relations d'emprise et conflictualité familiale par exemple). Il semble en tous cas qu'un consensus se dégage autour de l'idée d'une clinique éducative telle qu'elle a été proposée pour répondre à un objectif analogue avec les jeunes délinquants. Faut-il pour autant recommander de doter les services policiers ou judiciaires de moyens internes pour réaliser ou appuyer cette expertise diagnostique sur le modèle des SEAT ? Cette question reste ouverte.

Dans cette perspective, Serge Hefez recommande en tous cas que les psychiatres prennent en compte ce que l'on sait de la radicalisation, non pas comme psychopathologie spécifique mais comme forme spécifique d'expression d'une psychopathologie commune : être attentif chez les jeunes qu'ils suivent, aux petites allusions évoquant un processus de radicalisation , de connaître les étapes d'un tel processus, de savoir différencier ce qui est de l'ordre du religieux et ce qui ne l'est pas, ce qui est de l'ordre du religieux et ce qui relève du sectaire , de différencier les niveaux de dangerosité. (Il nous adresse par Nicolas le power point qu'il a réalisé à ce propos ; par ailleurs, Nicolas se charge de tracer la thèse de De Almeida, dont Serge Hefez nous a parlé pour que nous puissions la consulter et/ou auditionner l'auteur dans une deuxième phase d'audition)

## Daniel MARCELLI

*Professeur Émérite de Pédopsychiatrie de l'Université de Poitiers*

### I) **Rage et Radicalisation**

Certes les individus radicalisés qui ont perpétrés les derniers attentats de Nice, de St-Etienne du Rouvray ou de Magnanville, avaient un passé psychiatrique mais cela reste minoritaire car la majorité de ceux qui commettent des attentats terroristes n'ont pas de tels antécédents. En revanche nombre de ces radicalisés, quand ils étaient adolescents, ont traversé des phases de vulnérabilité : moments de repliement avec connotation dépressive, solitude ou isolement souvent pour des motifs de violences internes, de rage qu'ils ont tenté ainsi d'endiguer. Ces états de rage proviennent de failles individuelles ou familiales, de zones de fragilité. Ils s'accompagnent en général de sentiments de rejets, de ne pas avoir sa place, de difficultés d'intégration, de maltraitance, de tensions familiales (conflits, divorce, violence), etc. Dans leurs parcours on constate fréquemment des ruptures scolaires, certaines fois dû à un échec mais aussi à des stigmatisations et des vécus de rejet, d'isolement. Dans ces parcours existentiels on se situe à la jonction du développemental, du psychologique parfois du psychopathologique mais rarement dans le cadre d'une pathologie psychiatrique proprement dite. Ce sont des antécédents où se cumulent des facteurs de vulnérabilité et de risque. Pourquoi la rage est-elle devenue l'expression de ces difficultés ?

### II) **De sujet à individu, un changement qu'on dira « radical »**

Cette rage s'exprime de façon plus intense aujourd'hui parce qu'il y a eu un changement « radical » dans les conditions de l'éducation au tournant des années 70/80 faisant passer la jeunesse d'une problématique de « sujet » (laquelle au plan psychique est dominée par le processus de refoulement et par la culpabilité qui conduit à se taire et à subir) à une problématique de « l'individu », laquelle se structure autour de la question de l'idéal, du narcissisme et d'un ressenti d'insatisfaction. Cette insatisfaction éveille la rage et provoque une attitude de revendication. La rage est toujours « allumée » par un sentiment de solitude ou d'impuissance. La problématique narcissique qui domine chez « l'individu » n'est plus contenue par la problématique névrotique comme jadis. Les êtres humains d'aujourd'hui, « les individus » ne présentent pas les mêmes lignes de tensions psychiques que « les sujets » de jadis. Les conflits ne sont plus prioritairement entre les désirs du « sujet » et ses interdits (surmoi) donc un conflit interne, ils sont entre les désirs/besoins de « l'individu » (son idéal) et les entraves persécutrices de la réalité, donc un conflit sur la scène extérieure. Dans les banlieues, les jeunes « revendiquent » le fait « d'avoir le seum » (le venin, le poison, quelque chose qui va pourrir l'autre), ils assument ce désir interne de violence indifférenciée. Car cette rage peut être autant une force de vie, de créativité qu'elle peut être une force de mort, de destructivité. Cela dépend beaucoup de l'objet qui la rencontre. Si cet « objet » (une personne certes, mais aussi une situation, une expérience, etc.) tend la main à la rage et la conduit sur le chemin d'une reconnaissance, d'une découverte, d'une forme de créativité, alors « l'individu » peut faire de sa rage une force créatrice ; si, à l'opposé, « l'objet » renvoie cette rage à la figure du jeune, il la transforme en potentiel de destructivité. Quand l'individu a le sentiment de ne pas avoir obtenu « les trois engrais » qui lui sont vitaux, l'attention, la reconnaissance, la considération, la rage peut se chroniciser et ne fera que croître. Ces trois engrais constituent des déclinaisons de l'empathie et représentent le soin primaire de la rage. La période de l'adolescence accroît ce sentiment de rejet, d'insatisfaction à cause du fossé qui existe dans notre société entre la considération portée à tout jeune enfant et la défiance fréquemment portée envers l'adolescent.

Cette perte d'étayage « social » de l'être humain au moment de l'adolescence vient majorer les zones de fragilité psychologique, familiale, scolaire, culturelle, existentielle que ce jeune a parfois accumulées depuis son enfance.

### **III) Le rôle d'internet**

Lorsque l'adolescent s'enferme dans sa chambre tout en ruminant sa rage, aujourd'hui il dispose d'un accès à internet. Grande est la probabilité qu'il y fasse trois types rencontres successives :

- 1- Les sites pornographiques : certains jeunes ne peuvent s'empêcher de regarder ces sites pendant des heures (4-5 h/j voire plus). Ces images s'incrument dans leurs yeux et dans la tête, images dont ils n'arrivent pas à se défaire et qui s'accompagnent souvent d'un sentiment d'humiliation, d'une perte supplémentaire dans l'estime de soi déjà pas fameuse auparavant. Le dégoût d'eux-mêmes se conjugue avec la contrainte de devoir continuer à regarder ces scènes pornographiques. Quand la lassitude ou le trop plein de dégoût s'emparent d'eux, ils finissent inéluctablement, en trainassant sur internet, par tomber sur des sites complotistes.
- 2- Les sites complotistes : ils tiennent toujours le même discours qu'on peut résumer de la sorte : « Je vais vous dire ce que les autres ignorent et ne veulent pas savoir. Quand vous le saurez, vous serez initiés. Alors vous serez plus malins que ces autres, bien meilleurs qu'eux, vous saurez ce qu'on vous cache, qui vous le cache et pourquoi, vous connaîtrez les responsables qui vous manipulent ». Ce discours a un effet bénéfique : il restaure l'estime de soi, car il met au-dessus des autres celui qui s'y convertit tout en lui offrant une cible à sa rage. A ce moment-là les adolescents commencent à mieux se sentir : ils développent le sentiment d'être plus malins, d'être confortés par ces révélations qui les rassurent et atténuent leur insatisfaction chronique : ils ont trouvé de quoi la nourrir.... La rage n'est plus un état interne qui leur fait peur, elle devient quelque chose d'utile pour lutter contre cette cible nouvelle, ces manipulateurs, ces malfaisants, ces « mécréants ».
- 3- L'initiateur de la radicalisation religieuse : la rencontre avec ce « séducteur narcissique » ne manque jamais, il leur tient ce discours « On te cache des choses, mais tu es un élu, si tu m'écoutes et me suis, tu seras meilleur que ces autres ». Bien sûr tout cela est progressif, commençant souvent par des propos lénifiants où précisément attention, reconnaissance et considération semblent enfin être accordées à ce jeune. C'est un discours qui flatte son narcissisme et lui donne le sentiment d'être plus fort tout en lui offrant une nouvelle cible à sa rage. En général cette rencontre se fait sur internet, surtout quand ces jeunes sont en décrochage scolaire, mais elle se fait parfois « en vrai » dans les petits groupes qu'ils fréquentent.

### **IV) Quelques particularités dévoyées de l'islam...**

Il ne s'agit pas ici de parler de la religion musulmane telle qu'elle peut être enseignée et vécue à travers la connaissance approfondie du Coran, de son histoire et de sa complexité. Il s'agit en réalité de la façon dont il est « vendu » à ces jeunes, qu'ils soient d'origine musulmane ou non. Mais les adolescents, d'autant plus qu'ils sont fragiles et vulnérables, sont particulièrement réceptifs à ces arguments de vente :

- L'écriture arabe : Elle entraîne pour le jeune un sentiment de rupture avec le bassin culturel de son enfance. Tous ces jeunes cherchent à « rompre », à rejeter quelque chose de leur propre passé, de leur environnement immédiat au motif de retrouver des racines, un ancrage. L'écriture arabe offre cette sensation de nouveauté et de rupture ! Pratiquement aucun de ces jeunes ne savait lire l'arabe auparavant mais d'un seul coup ils vont se mettre à tenter de l'apprendre, de le



lire et l'écrire. C'est un peu comme si, par cette nouvelle écriture ils faisaient table rase de leur échec scolaire et de leur sentiment d'échec en général...

- La dimension eschatologique : parmi les trois grands monothéismes, nombreux sont les spécialistes qui insistent sur cette particularité de l'islam. Par ailleurs l'idée de la mort, du sens de la vie fait partie intégrante des questionnements de tout adolescent. Cependant je ne crois pas qu'on puisse assimiler les actes terroristes violents à des équivalents suicidaires. Cela me paraît plus complexe. La posture de ces jeunes n'est pas un équivalent suicidaire, c'est un acte collectif et un acte de destruction indifférencié des autres et de soi. La fin promise du monde, la possibilité d'être aux côtés de Mahomet, voilà qui donne à la mort une attirance vertigineuse : elle devient d'un seul coup une rédemption, une exultation (narcissique !) triomphante. C'est un élément important pour ceux qui sont dans cette espèce de rupture.
- La dimension incréée du Coran: Le Coran serait un écrit soufflé par Allah lui-même, Mahomet n'étant que la main qui retranscrit. Une telle conviction permet d'évacuer le doute. Or tous ces jeunes en difficulté refusent le doute trop douloureux, ils veulent des certitudes rassurantes, contenant. Donc ils se cramponnent aux 3-4 versets qu'ils connaissent et cette affirmation d'un coran « incréé » sert de ciment à leur pseudo-certitude. Ils ne veulent rien entendre d'autre parce que ce serait prendre le risque de réintroduire éventuellement le doute.

#### **V) Toute explication mono factorielle est un leurre. Acceptons une multiplicité de facteurs**

A tout ce qui vient d'être dit, il convient d'ajouter les situations économiques, sociales, politiques, en France l'histoire de la colonisation, les conflits internationaux, les tensions entre états, les schismes religieux (sunnites, chiites, etc.), le rôle des pétrodollars, etc. Enfin disons-le c'est actuellement, en Europe et en France tout particulièrement, un phénomène à la mode. Mais aux États-Unis un certain nombre de jeunes (et de moins jeunes) prennent des armes à feu et massacrent indistinctement des personnes, dans une espèce de déchainement haineux et destructif. Ces actes terroristes, au sens où ils sèment la terreur, n'ont certes pas l'habillage religieux de ce qu'on observe en Europe mais ce sont aussi les résultats d'une rage enkystée qui explose quand elle ne peut plus être contenue, derrière laquelle il y a probablement une quête de résonance et de reconnaissance sociale importante. Il faut donc accepter de reconnaître une multiplicité de facteurs qui se conjuguent et s'associent. Une faille existentielle dans la vie ne suffit pas à elle seul, il faut un cumul...

#### **VI) A l'adolescence, le besoin existentiel de croire**

Les enfants croient dans leurs parents mais à l'adolescence, ils cessent d'y croire ! Or l'être humain a besoin de croire, sinon un sentiment d'isolement, de solitude, de déréliction, de perte du sens de la vie le guette. Pour ces jeunes adolescents dans ces années de perte massive d'influence collective du fait religieux, leur problème est qu'on ne leur a proposé aucun système de croyances alternatives. A cette disparition de la place du religieux, de nombreux jeunes se retrouvent aussi sans croyance ni dans leurs parents ni dans une famille déstructurée ou en déliquescence. Question fondamentale, à quelle croyance un adolescent contemporain peut-il de rattacher si ce n'est à une « croyance consumériste » qui un jour risque de se transformer en sentiment de « s'être fait avoir ». Il serait souhaitable d'apporter à ces jeunes les bases qui peuvent mener à une croyance, c'est-à-dire un enseignement du fait religieux. Il serait hautement souhaitable qu'on apprenne à ces jeunes une histoire des religions, une réflexion sur ce qu'est le fait de croire.

## **VII) Face au processus de guérison qu'est la radicalisation, quelle place pour la prise en charge psychiatrique ?**

Il ne faut pas systématiquement psychiatriser tous les djihadistes et tous les engagés radicaux. Car le phénomène de la radicalisation ne doit jamais être confondu avec la pathologie psychiatrique ! Certes de nombreux jeunes qui s'inscrivent dans un processus de radicalisation souffrent de traits de personnalités qui les fragilisent et qui constituent le terreau de cet engagement. Mais, pour beaucoup, cet engagement est aussi une manière de guérison et de stabilisation. C'est la raison pour laquelle ils semblent souvent « normaux » en termes de diagnostic psychiatrique. Quand l'individu est habité par ses convictions, qu'il ne doute plus, que sa rage a un objet et qu'autour de lui ses proches, ses « frères » sont des clones de lui-même, il se sent beaucoup mieux. Ses convictions l'étayent et le soutiennent. Mais si la psychiatrie est impuissante à formuler un diagnostic qui rassurerait la population (« les terroristes sont vraiment des malades et l'individu « normal » ne leur ressemble en rien ») pour autant elle a assurément quelque chose à dire et à proposer concernant la possibilité de ramener ce « radicalisé » à une posture humaine de souffrance et de doute.

## **VIII) Quelques réflexions et propositions sur la prise en charge**

Récusons d'abord toute idée d'une approche uniforme, d'un soin monolithique ! Ces personnes sont toutes différentes d'une part. D'autre part le psychiatre a tout avantage à intervenir non pas directement mais en relais, en supervision ou en conseils réguliers. Mettre ces radicalisés en prison, du moins tant qu'ils n'ont pas commis d'acte meurtrier n'apparaît pas être la bonne solution. Il est certainement préférable de les séparer, de les isoler les uns des autres. Certainement aussi de leur supprimer transitoirement internet ou du moins d'en contrôler l'accès étroitement. Certes il faut accepter des rencontres familiales mais sans les laisser complètement dans leurs familles au début surtout si cette dernière présente des signes d'intransigeance religieuse (en particulier dans la fratrie). Il faut aussi ouvrir une discussion avec un imam pondéré sur les différents versets et sourates du Coran afin de montrer que si cette sourate dit cela, une autre dit à peu près l'inverse ou le dit de façon sensiblement différente. Réintroduire la nuance et le droit de douter... Tendre la main à un enrage, c'est prendre le risque de se faire mordre ! Mais si on s'en approche avec trop de craintes, la possibilité d'être écouté et le lien de confiance ne pourront jamais s'installer.

Les moyens à déployer ne doivent pas être purement psychiatriques mais plutôt des moyens sociaux et individuels (pas institutionnels) :

- 1- Réintroduction dans un lien social qui ne soit pas un lien de bande.
- 2- Proposer des activités à médiation. Leur permettre de faire quelque chose dont ils puissent se sentir fiers. Une activité physique ou faire un objet physique (un mur, une construction, etc.). Le rôle du psychiatre ou du psychologue est de faire en sorte que le doute redevienne tolérable.
- 3- Une équipe « rodée » s'impose. Des intervenants qui ont suffisamment d'expérience pour être à l'aise. Pas des pys spécialisés radicalisation mais des pys intéressés qui puissent se rendre sur place, comme les CUMP. Avec trois ou quatre équipes en France cela pourrait suffire.

## Guillaume MONOD

*Psychiatre et référent pour la radicalisation (majeurs et mineurs)  
à la Maison d'arrêt de Villepin*

Dans le cadre de ses fonctions à la maison d'arrêt de Villepin, il a vu une quarantaine de détenus incarcérés en attente de jugement pour Association de Malfaiteurs en vue de commettre des Actes Terroristes. En introduction de son propos, il fait quatre constats généraux concernant la relation entre la psychiatrie et la radicalisation ;

1. Malgré Merah et d'autres, on ne nous parlait jamais pour la radicalisation avant Charlie Hebdo. Depuis, la direction de la prison souhaite que tous les jeunes qui font la prière lui soit signalés ; Guillaume Monod pense que ce n'est pas le problème
2. Le milieu pénitencier n'a aucune idée de ce qu'il faut faire, pas plus que les autres d'ailleurs
3. Concernant directement la psychiatrie, deux cas paradigmatiques
  - a. Profil de fonctionnement psychopathique classique qui, contre toute évidence, nie son implication dans la radicalisation et les faits de terrorisme qui lui sont reprochés (un cas de détenu adulte). Rapports à la religion tout à fait flous (ne connaît pas les cinq piliers de l'Islam) ; prétexte plutôt que conviction
  - b. Profil de fonctionnement paranoïaque classique (un cas de jeune adulte converti) avec un passé familial troublé, des antécédents criminels intrafamiliaux liés à ce passé, et qui s'est converti en prison avant même Merah, à la suite d'un épisode qui peut être relié à ce passé et renvoyant à la question de la souillure par le crime. La religion paraît avoir beaucoup plus d'importance pour lui, au point que le débat théologique peut être une forme d'entrée en relation (disputation)
4. Tous les autres n'ont pas de traits psychiatriques francs même s'ils ont des symptômes évocateurs de problématiques personnelles familiales et des questionnements divers concernant leur vie personnelle et familiale ; dans tous ces cas, rapports très flous avec l'Islam (dans ses aspects théologiques ou politiques) et plutôt immaturité (recherche individuelle avant tout) avec rapport mythologique et narcissique à tout cela (ce qui les intéresse éventuellement c'est la question de l'Oumma et de l'injustice ou de la compromission). Prétexte : ils pourraient parler du roi Arthur avec la même passion que pour le djihad et se seraient tout aussi bien engagés dans Action Directe il y a quelques années.

Ce qui les intéresse dans l'Oumma est, en effet, purement fantasmatique (c'est comme un Rorschach) et identitaire et narcissique (la question de la virilité) avec fréquemment, chez les garçons, l'objectif affirmé de devenir un super héros dans la fraternité d'arme et l'aventure héroïque dans une démarche visant à compenser le fait que « quelque chose ne leur a pas permis de se constituer un lien et image d'eux-mêmes suffisamment solides » : Recherche de famille idéale.

Il remarque que ce quelque chose ne peut pas, cependant, toujours être attribué à des défaillances familiales, même si c'est parfois le cas : dans de nombreux cas « les parents sont présents et tiennent autant la route que n'importe quel autre parents »  
Chez les filles, la question de la virginité est au centre du système de valeur (virginité absolue).

Chez les uns et les autres, ce qui est central c'est la dimension narcissique de la démarche, la mythologie islamique et politique venant colmater des failles d'origine diverses au moins jusqu'à ce que le rapport avec la réalité de l'islamisme radical vienne, chez certains tout du moins, faire effet de contre initiation par la prise de conscience par exemple que l'État Islamique est un état mafieux (« Nous sommes tous des djihadistes » de Montasser ALDE'EMEH ou « Dans la nuit de Daech » de Sophie KASIKI), souvent à travers de rencontres différentes, ce qui les conduit à tout arrêter.

En résumé : « ce qui est intéressant c'est que ce n'est pas politique, pas théologique mais purement mythologique » et finalement, ils disent tous la même chose :

1. L'islam je n'y connais rien mais je veux apprendre et il y a des gens qui savent (là-bas ou dans le bâtiment X de la maison d'arrêt).
2. Bachar est un monstre et je vais me battre contre lui pour des raisons humanitaires (souci probablement sincère).

Le départ apparaît alors comme un chemin initiatique classique présent dans toutes les grandes mythologies : le mal menace et quelqu'un dispose d'un savoir magique qui va permettre d'initier celui qui souhaite le combattre et devenir un héros, comblant de ce fait ses failles narcissiques : presque toujours le même processus, qui n'est pas nouveau mais prend actuellement la couleur du Djihadisme et de l'Islam : « un truc d'adolescents qui ont de grosses failles narcissiques et sont dans des rapports très compliqués avec des images paternelles et maternelles ».

Dans l'explicitation de ce modèle de compréhension, Guillaume Monod fait plusieurs remarques complémentaires :

1. Questions relatives à la justification de l'incarcération et du motif pour lequel elle a été décidée : des cas où il s'agit en fait d'avantage du hasard que d'une véritable intention criminelle, des cas où le lien fait avec le djihadisme paraît contestable ou trop conjoncturel, des cas où la judiciarisation ou la pénalisation est discutable car un abord familial ou thérapeutique aurait pu être estimé préférable, car plus efficace, du fait de la mobilisation familiale.
2. Questions relatives à la prise en charge thérapeutique en prison, notamment chez les mineurs qui paraissent généralement critiques sur les aspects terroristes en France « ce sont des cinglés, des malades ; ma mère aurait pu être là. Ce sont des assassins, c'est du grand n'importe quoi » alors que chez les majeurs, il n'y a pas du tout le même discours (plus fascinés voire admiratifs). Encore faut-il que la prison ne vienne pas aggraver le risque de s'accrocher au discours mythologique et héroïque, ne serait-ce que pour lutter contre l'ennui et l'infantilisation : Point nodal.
3. Question du rapport entre recherche individuelle et l'approche développemental dans le contexte caractéristique de l'approche pédopsychiatrique de la crise dans le processus adolescent notamment dans ses conséquences narcissico objectales classiques dans ce type d'approche : pas un problème psychiatrique au sens restreint à la seule question nosographique mais un objet central de la psychiatrie de l'adolescent : impact traumatique de la sexualité pubertaire, auquel la psychiatrie doit donner sens au travers de ses instruments spécifiques (divers approches thérapeutiques spécifique) mais aussi non spécifiques (clinique éducative, médiations).

4. Points communs et différences avec le profil habituel des délinquants juvéniles.  
Selon Guillaume Monod.
- Points communs : l'effet de groupe, la clandestinité, le recours fréquent mais non systématique à la violence, les soubassements psychopathologiques et le rapport avec la psychiatrie.
  - Différences : niveau intellectuel supérieur et peu de jeune djihadistes déscolarisés et fonctionnement familial moins précarisé chez les djihadistes.
5. Points communs et différences avec les autres extrémismes : marginalisation par rapport à ce dont ils se réclament au moins chez les mineurs : « les radicalisés sont coupés de la population dont ils se réclament (les musulmans) et ceux qui passent à l'acte (les auteurs d'actes de terrorisme) sont en plus coupés du sous-groupe dont ils se réclament (les radicalisés) ». Problème classique des avant gardes révolutionnaire dont parle Michel WIEWORKA (Société et Terrorisme 1988). Rappel à ce propos du contexte « politique » : l'État islamique est avant tout un projet « mafieux » de la part de ses dirigeants, les anciens officiers de Saddam Hussein, comme « compensation » prise par des généraux irakien sunnites vaincus par l'intervention américaine : se tailler un royaume pour continuer leurs affaires mafieuses en instrumentant la radicalisation islamique pour entraîner l'adhésion et favoriser leur projet : « La rencontre d'une intention politico-mafieuse et d'une problématique banalement adolescente qui aboutit à l'émergence de quelques crimes terroristes ».
6. Dans ce cadre, Guillaume Monod, pense que la religion doit être néanmoins prise au sérieux, même s'ils n'y connaissent rien, car c'est pour lui une porte d'entrée comme d'autres manifestations culturelles (la possession ou les sorts) qu'il n'est pas possible de ne pas prendre comme points de départ : cela le conduit à utiliser la disputation théologique comme mode d'entrée en matière, pour passer à autre chose.



## Marie-Rose MORO

*Professeuse de Pédopsychiatrie, Université Paris 6, Maison de Solenn  
Hôpital Cochin-Port –Royal (www.maisondesolenn.fr)*

Voies par lesquelles la Maison de Solenn reçoit ces jeunes radicalisés :

### **1- Le transculturel**

Avant les attentats, on leur adressait déjà des jeunes convertis qui présentaient un certain nombre de velléités, des conversions violentes sous-tendues par des processus de colère. Progressivement la conversion est devenue la radicalisation. Ce sont adolescents qui inquiètent leur entourage, mais aussi les professionnels puisque c'est une deuxième intention.

### **2- Le numéro vert**

Adresse de la préfecture qui relai certaines demandent du numéro vert selon des critères que Marie-Rose Moro imagine être le signifiant « transculturel » et « adolescents », en écartant ceux qui représentent un danger sécuritaire. Ce sont toujours les mêmes profils d'adolescents, fille et garçon, très perdus, en errance totale, en besoin de soins.

### Vignette clinique

Une jeune fille qui ne sait pas bien lire et écrire le français, et qui veut aller se battre avec Daesh. Elle a construit l'idée d'aller se battre et trouver une dignité là-bas. Ils lui ont appris à lire et à écrire et ça a été la meilleure arme thérapeutique pour lui donner un autre idéal.

### **3- Les Groupes de Supervision (ASE, PJJ, prisons...)**

Des équipes demandent des supervisions d'équipes à la Maison de Solenn lorsqu'ils sont confrontés et mis en difficulté par ces questions-là. Ils utilisent le contre-transfert culturel dans les supervisions pour percevoir ce que ces questions-là peuvent signifier individuellement et collectivement. A partir de ces supervisions, ils sont éventuellement aussi amenés à prendre en charge certains de ces jeunes qui posent problème aux équipes.

Par rapport au travail avec la préfecture la Maison de Solenn a un contrat tacite avec eux : A partir du moment où ils envoient les adolescents à la Maison de Solenn, il s'agit d'évaluation et de soin. L'équipe applique à ces situations l'éthique de la clinique. Ils les informent du fait que la situation a été prise en charge ou pas, mais ne leur fournissent pas d'éléments médicaux. Marie-Rose Moro explique que c'est un point de tension mais elle trouve qu'ils comprennent ce positionnement. Nécessité de séparer les questions sécuritaires et les questions cliniques de soins. C'est aussi la position de l'ARS et du Conseil de l'Ordre.

Les prises en charge se déroulent de la façon suivante : Ils rencontrent d'abord les parents (les jeunes ne viennent pas d'emblée), l'équipe se présente, explique ce qu'elle peut faire, la différence avec la question sécuritaire... Ils expliquent aux parents qu'ils vont chercher à comprendre ce qui intéresse l'adolescent là-dedans, s'il y a des choses qui le font souffrir, ce qu'il faisait avant de se radicaliser, son fonctionnement psychologique... Travail important avec l'ambivalence des parents qui peuvent certaines fois percevoir le danger mais d'autre fois trouvent que ça a rendu leur enfant beaucoup plus sage ou que ça a endigué des problèmes d'addictions ou de

délinquance par exemple. Quelque fois cette adhésion religieuse n'est pas pour leur déplaire, ils se disent qu'il y a quelque chose qui fait autorité, puis ils se rendent compte qu'il ne s'agit pas du même objet religieux que le leur.

Si l'adolescent ne vient pas, ils continuent à voir les parents avec l'idée que si les parents perçoivent la Maison de Solenn comme un lieu qui peut faire du bien à leur adolescent ça facilitera peut-être le fait qu'il vienne. A partir du moment où l'adolescent est venu, l'équipe fait des évaluations et des propositions, y compris sur la question scolaire. Marie-Rose Moro se demande toujours en entretien « *Comment pourrait-on être plus intéressants que ces recruteurs ?* ». C'est là que se trouve, pour elle, la question. Les adolescents qu'ils reçoivent par la recherche, ont déjà eu un entretien préalable qui permet de mettre en lumière divers éléments : Le besoin correspondant à cette adhésion à de nouveaux idéaux, la notion de prix à payer, la fascination qu'ils peuvent présenter, leur logique, leur façon de percevoir les choses... Les discours de ces adolescents peuvent surprendre, comme par exemple cette jeune fille qui s'intéressait au féminisme et affirmait que ne pas se soumettre aux hommes mais se soumettre à Dieu par choix.

Marie-Rose Moro distingue le soutien de la radicalisation et le passage à l'acte (Attentats, départs en Syrie). Ces deux situations seraient sous-tendues par des processus différents et auraient des implications au moment de penser un lien entre psychopathologie psychiatrique, radicalisation et passage à l'acte. Vignette clinique d'un jeune qui est rentré de Syrie :

Il s'y était ennuyé mortellement. Dès qu'il est arrivé, ils se sont sûrement rendus compte que c'était un garçon fragile et l'ont mis dans une sorte de prison. Il ne savait plus où il était, vivant une expérience un peu dépersonnalisante. Il était déçu mais très triste au fond. Ce jeune pour le coup présentait de la psychopathologie, une sorte de psychose blanche possiblement.

Elle souligne également une distinction Garçon/Fille :

Les Garçons sont très majoritairement en difficulté sur le plan scolaire. Ils ont un rapport problématique au savoir. Il y a quasi-systématiquement une période de retrait au sens de rupture de liens, de désinvestissement, puis, après avoir tout déconstruit, tout est reconstruit autour d'une idéologie islamique qu'ils perçoivent comme forte.

Les Filles sont moins dans une problématique de savoir et donc moins majoritairement en difficulté scolaire que les garçons, c'est plus hétérogène. Il y en a qui présentent une banale crise d'adolescence qui a dépassé les limites, mais, à côté de ça, il y a les « *intellos idéologiques* » qui ont une théorie sur leur radicalisation. Dans notre monde occidental judéo-chrétien, nous avons un rapport herméneutique aux textes religieux, un rapport savant qui pousse à interpréter. Il semblerait que ce ne soit pas le seul rapport, ça peut être quelque chose de beaucoup plus affectif et intuitif (« *J'ai eu une révélation !* »). Un rapport au texte qui ne nécessite pas d'être érudit. Lorsque l'on cherche à leur parler du texte, elles répondent que ce n'est pas comme ça que ça se passe. Il faut donc comprendre comment chacun fonctionne et quelle place prend la radicalisation pour chacun.

La difficulté face à l'objet « radicalisation » c'est qu'il recouvre toute la problématique et en voile la complexité. Ils reçoivent beaucoup d'adolescents en errance qui ont été placés et qui ne sont pas reliés au monde, en ruptures graves avec des parents qui ont le sentiment qu'ils ont perdu leur enfant bien avant même leur radicalisation (Marion FELDMAN travaux sur les troubles des affiliations/appartenances ; Malika MANSOURI travaux sur le lien entre désaffiliation et histoire postcoloniale). La notion de rupture intrafamiliale est un élément clinique important et qui se retrouve dans de nombreuses familles de jeunes radicalisés. Dans une famille musulmane l'adhésion



de ces jeunes dépasse de loin l'islam des parents qui est considéré comme un « islam de grands-parents », un islam tranquille qui ne présente aucun intérêt, qui n'est pas l'islam politique.

A côté de ces errances identitaires individuelles, il y a justement cette question du politique qui est très importante dans la radicalisation et dans la définition de cet objet d'adhésion collectif (« Si je suis en colère je peux adhérer à ce truc-là »). Il y a une tendance dans les aspirations et les agir à « l'internationalisation » des idéaux. Idéaux internationaux que les mouvements islamistes radicaux type Daesh sont presque les seuls à porter (Tendance à la réduction des autres causes mondiales, ex : Greenpeace). Marie-Rose Moro fait aussi un lien avec l'excitation des adolescents dans la guerre, expliquant que la guerre est extrêmement jouissive en particulier pour ceux qui imaginent se battre (plus les garçons que les filles)

La radicalisation peut être envisagée comme traitement contre la dépression peut s'observer en creux lorsque l'objet s'efface, s'étirole, lorsque la croyance/l'adhésion absolue n'y est plus. Mais il y a aussi des cas où cette phase d'effondrement peut être évitée par une solution tierce.

Vignette clinique :

Raphaël est un adolescent métis avec des parents catholiques. Après quelques consultations l'équipe observe des modifications progressives : il ne porte plus sa djellaba, il n'a plus sa barbe, il oublie de ne pas serrer la main, etc. Lorsqu'ils le lui font remarquer, il leur répond « *Oui, j'ai changé, maintenant je suis Soufi* ». Ce garçon métisse d'un parent d'Afrique Noire et d'une mère française, s'est converti pour qu'il y ait une adéquation entre le dedans et le dehors, parce qu'on le prenait toujours pour un Arabe. Soufi ça voulait dire qu'il n'avait plus besoin de montrer qu'il était musulman, tout en gardant cela à l'intérieur de lui. C'est une stratégie d'élaboration contre la dépression qui lui a donné une profondeur, une sorte d'épaisseur. Son père a fait de grandes études qu'il n'avait pas pu utiliser en France. En devenant Soufi, il se rattachait à quelque chose de ce qu'il comprenait des intérêts de son père dans un contexte de grande rupture intrafamiliale. Comment s'identifier à son père malgré tout ?

Marie-Rose Moro explique qu'en se basant sur une revue de la littérature elle ne trouve pas de corrélation simple entre radicalisation et maladie psychiatrique. Il est possible qu'il y ait des malades mentaux parmi les radicalisés mais l'on ne peut considérer que la radicalisation violente est une psychopathologie. Il est possible qu'un certain nombre de jeunes qui sont passés à l'acte aient été suivies en pédopsychiatrie auparavant mais il ne s'agit pas de la psychiatrie au sens de syndrome constitué. Marie-Rose Moro y voit des processus d'intolérance à la frustration, des difficultés à fixer leur attention, etc..., des éléments que l'on retrouve dans tous les passages à l'acte et qui ne sont pas spécifiques.

Les psychiatres ont une responsabilité par rapport aux processus psychopathologiques qui aboutissent à des désaffiliations, à des ruptures, au fait de ne plus avoir envie de rien. C'est l'adolescence dans son aspect souffrant, dans son aspect d'errance identitaire : là-dessus la psychiatrie a un grand rôle à jouer. L'action des pédopsychiatres se doit d'être complexe, de reconnaître ses limites (notamment sur la question sécuritaire) et de s'inscrire dans le développement. La radicalisation renvoie plus à de la psychopathologie sur des processus et non de la psychopathologie psychiatrique. C'est un objet qui nécessite d'avoir une clinique qui ne soit pas uniquement catégorielle. Les psychiatres adultes doivent aussi s'en occuper aussi puisqu'il y a des jeunes adultes radicalisés (20-25 ans).

Marie-Rose Moro pense que se revendiquer spécialiste de la radicalisation est un piège à éviter. Comme pour le transculturel, il faut que tout le monde s'occupe de la radicalisation parce que c'est de la pathologie développementale et de la souffrance identitaire et affiliative. C'est aussi une forme clinique actuelle, il est donc important que tout le monde soit sensibilisé à ces questions, mais aussi qu'il y ait des lieux où l'on puisse faire de la recherche, associer des anthropologues, des historiens, etc... C'est important qu'il y ait des lieux désignés comme ressources et des lieux de supervision. C'est lorsque les professionnels se confrontent aux malentendus, aux incompréhensions, au sentiment d'impuissance que d'autres équipes doivent les aider et leur donner des outils. La radicalisation est un objet complexe dont la spécificité est d'être l'objet d'aujourd'hui, un objet contemporain.

Marie-Rose Moro insiste également sur la nécessité de prendre en compte la sphère scolaire dans la prise en charge de ces jeunes souvent aux prises avec le savoir.

Bibliographie :

Gutton P, Moro MR. *Quand l'adolescent s'engage. Radicalité et construction de soi.* Paris : InPress ; 2017.

## Daniel OPPENHEIM

*Psychiatre, Psychanalyste, animateur d'un séminaire psychanalytique sur la radicalisation et ses rapports avec la mort et les psycho traumatismes*

D'emblée Daniel Oppenheim précise dans quel cadre il inscrit sa réflexion sur les rapports entre psychiatrie et radicalisation :

- 1) Ce qui l'intéresse le plus dans cette question ce sont les adolescents tout venant, c'est à dire ceux qui constituent la majorité de ceux qui peuvent basculer un jour ou l'autre dans la radicalisation ou qui sont l'entourage facilitateur pour ceux qui se radicalisent. Il distingue ces groupes de celui que constitue ceux qui sont déjà radicalisés et/ou ont déjà commis des crimes pour lesquels, c'est davantage à l'expérience des enfants soldats ou des criminels de guerre que l'on peut se référer.
- 2) Il pense qu'il faut étendre cette réflexion aux enfants dès l'âge de 5 à 6 ans car dès cet âge on voit déjà tout en place pour une évolution vers des logiques de disponibilité à la radicalisation.
- 3) Comme méthode de travail, il propose donc, en conséquence, de s'intéresser, sur ces points tant à ce qui se passe aujourd'hui qu'à ce qui s'est passé ailleurs et autrefois, en se référant par exemple aux travaux historiques sur le parcours depuis l'enfance ou l'adolescence d'autres responsables de crimes de masse (par exemple C. Ingrao, *Croire et détruire : les intellectuels dans la machine de guerre SS*, 2011, Fayard, ou Sebastian Haffner : *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)* Babel 2004) à mettre en parallèle avec les études actuelles (cf. Scott Atran *L'État Islamique est une révolution* ; ou *Talking with the enemy*).
- 4) A partir de cette méthodologie, 2 hypothèses complémentaires se dégagent
  - a. Une première pour laquelle le point de départ ce sont les terreurs archaïques que l'on trouve chez les tout-petits, suffisamment fortes pour rester durables durant la seconde enfance et qui se réactualisent au moment de la crise d'adolescence, dans un contexte qui peut être individuel, familial ou collectif (local, national ou international) ; c'est ce qui aujourd'hui rendrait certains disponibles à répondre à un appel djihadiste.  
Dans cette hypothèse, ces terreurs sont liées à une perte des points d'appui qui laissent le sujet dans le vide (incompréhension du monde et des comportements parentaux ou familiaux, qui peuvent découler de traumatismes majeurs, individuels ou collectifs) avec pour conséquence un sentiment d'insécurité sévère, un vécu chaotique, la perte des repères identitaires, la perte de confiance en soi, dans sa famille, dans la société, dans « l'ordre du monde ». Le sujet a alors un besoin urgent de trouver réponse et solution à ces terreurs notamment en surinvestissant un élément identitaire unique (Fethi Benslama).
  - b. Une seconde selon laquelle peut s'y ajouter une palette de situations cliniques mêlant déterminants sociaux, culturels ou familiaux et configurations pathologiques allant des troubles de personnalités à des pathologies avérées (psychopathie, paranoïa, schizophrénie) qui soulignent l'insuffisance explicatives des positions sociologiques, telles l'islamisation de la révolte vs radicalisation de l'Islam, qui ont en commun de ne pas tenir compte de cette intrication complexe.

- 5) Pour le sujet exposé, ces terreurs archaïques peuvent être réactivées par une rupture de la continuité familiale et/ou de ses repères identitaires. La crise de la transmission transgénérationnelle peut conduire l'adolescent à survaloriser certains éléments de son histoire familiale ou collective, sur le mode de victime ou de vengeur héroïque. C'est par rapport à ces terreurs et ce désarroi que la proposition radicale peut lui apparaître comme une réponse rassurante efficace parce qu'elle supprime tout doute et l'inscrit dans un groupe, une communauté, une lignée, une histoire qui remonte loin dans le temps.
- 6) La psychiatrie et la psychanalyse sont donc concernées par ces phénomènes à forte composante psychique, mais elles ne sont pas les seules et ne peuvent y répondre seuls car, y compris au niveau réflexif, cela impose des apports d'autres sciences comme l'histoire, l'anthropologie, le droit, etc., et de praticiens de terrain. Tous ces éléments sont importants car ils sont susceptibles de contribuer à ce qui devient alors essentiel : comment aider les sujets qui ont trouvé une telle solution à en sortir, à reconstruire leurs points d'appui et leurs références, guérir de cette solution ou de ses conséquences : pas seulement le processus de radicalisation mais aussi l'après. Se pose alors la question des modalités, de la temporalité, des objectifs du processus de reconstruction, pour eux et pour leurs concitoyens.
- 7) A cet égard, nécessité de s'intéresser aux petits groupes, familiaux ou sociaux, qui sont des médiateurs essentiels (par petite touches successives qui finissent par avoir des effet cliquet) dans l'appui de ces processus d'entrée et de sortie de la radicalisation.
- 8) Importance de prendre également en compte les aspects contre transférentiels pour avoir accès à leur mode de pensée, c'est à dire voir leurs doutes derrière leurs certitudes, leurs terreurs derrière leur mégalomanie ou leur sentiment de toute-puissance. Un séminaire interdisciplinaire qu'il co-anime depuis octobre 2016 sur ces questions « **Comment et pourquoi des adolescents et des jeunes gens peuvent être tentés de massacrer des gens qu'ils ne connaissent pas et qui ne leur ont rien fait ?** » contribue à cette réflexion.

La discussion de cette présentation souligne différents points qui l'interrogent

- 1) Elle s'inscrit dans une ligne de pensée qui considère que la compréhension de la radicalisation islamique actuelle peut s'appuyer sur les processus de radicalisation, individuels et collectifs, qui ont conduit à d'autres crimes de masse, nazi ou autre, malgré la disproportion considérable entre ces deux formes de crime, en ce qui concerne en tous cas les dommages provoqués et les nombres de morts. Est-ce que cela ne conduit pas à négliger l'aspect bien réel et concret de cette différence (Hitler vs des « pieds nickelés », mais aussi parmi des combattants entraînés et aguerris) : Il est conscient que les analogies doivent être utilisées avec prudence. Se pose alors la question de savoir si ce que nous constatons aujourd'hui avec la radicalisation islamique ne serait pas comparable à ce qu'était le nazisme à ses débuts et si ce ne sont pas là les moments significatifs où se réunissent les conditions de cet après désastreux (pas en France mais dans certains pays) : on ouvre la boîte de Pandore que l'on ne peut plus refermer.
- 2) Ce constat doit être notamment mis en perspective avec ce que Guillaume Monod nous a dit de la composante mafieuse du mouvement djihadiste et la faiblesse des connaissances théologiques et historiques qui font référence pour ceux qui

s'inscrivent dans ce mouvement. Dans le nazisme, il y a quand même autre chose que cette dimension mafieuse même si les mafias ont pu à un moment servir son projet de prise de pouvoir politique sur la base de conceptions idéologiques qui sont certes irrationnelles dans leur fondement mais font l'objet d'une construction partagée par un collectif construit. On a l'impression que, dans l'EI, l'idéologie est un prétexte servant pour servir les besoins mafieux d'apparatchiks vaincus, alors que dans le nazisme c'est presque l'inverse : les mouvements et besoins mafieux sont utilisés comme moyens pour servir une idéologie (faire le bien).

- 3) Se pose enfin la question de ce qui peut se passer lorsque l'EI ne pourra plus répondre au besoin de certitude qui est à l'origine de son élection par les adolescents en déréliction. Peut-on s'attendre à ce que la chute de l'EI, sa défaite suffisamment radicale et indiscutable viendrait réduire sa valeur de réponse aux terreurs archaïques ou doit-on au contraire considérer comme Scott Atlas qu'il s'agit déjà d'une contre-culture installée qui constitue une offre suffisamment solide pour persister à cette défaite déjà inscrite dans sa valeur mythologique. Selon Daniel Oppenheim cela doit conduire à préciser que c'est bien sur la réduction généraliste des terreurs archaïques et des désarrois identitaires que doit porter la prévention et non seulement sur la radicalisation, cela ferait passer à côté du problème.
- 4) Il insiste finalement sur le fait, que cette prévention ne peut reposer sur les seules armes de la psychiatrie ou des psychothérapies : Il faut trouver un juste milieu, ou collaboration équilibrée, entre le travail de spécialistes de cette question et celui des « psys » d'adolescents et jeunes adultes généralistes.
- 5) Cela vaut au moins pour celles et ceux qui ne sont pas allés trop loin dans l'engagement meurtrier. Pour les autres, c'est à l'expérience des enfants soldats et des meurtriers de masse qu'il faut se référer : comment vivre encore quand on a été à ce point proche de la mort donnée ? Les points d'appui sont juridiques (la sanction : il faut être très attentif aux procès des radicalisés et à la façon dont il sera répercuté), sociaux (la réintégration), psychopathologiques (refaire le trajet en sens inverse jusqu'aux terreurs archaïques) en travaillant sur les éléments très concrets de ce qui s'est effectivement passé (L'expérience qu'ils ont vécue, l'identité qu'ils ont, l'identité qui leur vient des autres).



## Marie-Aude PIOT

*Psychiatre à l'Institut Mutualiste Montsouris, Responsable de ETAPE*

Dans son travail à ETAPE, Marie- Aude constate un hermétisme chez les radicalisés que lui ont rapporté les éducateurs qui ont pris en charges ces jeunes.

Équivalence entre l'hermétisme qu'ils manifestent et le contre-investissement de la pensée, de la mentalisation. Il y a peut-être une résonance entre structure psychopathologique individuelle et emprise du fonctionnement groupal.

Elle note également une culture du secret particulière et assez inédite. Du côté du jeune, celle-ci se fait présente car s'il parle, il peut être pris dans des conflits de loyauté. Mais cette question du secret résonne aussi du côté du praticien, lorsqu'il entend certaines choses qui ne lui permettent plus d'être garant du secret médical. C'est amplifié par le fait que ça devient un phénomène de société, il y a une résonance collective sur ces questions-là. Pour garantir un cadre sécurisant et une approche adaptée, le minimum est la bi-focalité ou la multi-focalité et ainsi réserver un espace dédié pour que le jeune puisse décharger toute ce qui peut survenir de façon pulsionnelle (haine, colère...) sans qu'il n'y ait de répercussion agie et immédiate. Un vrai espace de psychothérapie.

Il est important de tenir compte du rapport transgénérationnel de la France par rapport à son passé colonial peu éclairci et peu conflictualisé. Il y a un plafond de verre, quand on est un jeune issu de l'immigration. Dans l'identité, selon la couleur qu'on a et le langage qu'on emploie, il y a une ségrégation qui se fait à tous les niveaux et empêche de passer dans les grandes écoles. C'est un facteur qui agit au niveau scolaire, mais aussi au niveau des institutions de santé, éducatives ou judiciaires. Les questions de radicalisation viennent soulever ces zones d'exclusion, de marginalisation et de clivage sociétaux qui sont là depuis longtemps.

Même si les radicalisés issus de milieux favorisés amènent à envisager une donnée plus familiale ou psychopathologique, la majorité d'entre eux ont subis l'exclusion.

Un autre facteur est la pluralité de sens différents véhiculés par de nombreuses petites communautés et qui fait qu'il n'y a pas beaucoup de garants aujourd'hui qui permettent aux jeunes adolescents de se retrouver sur un tronc commun. Il y en a qui ont la chance de pouvoir être étayés par des référentiels locaux contenant mais beaucoup ne l'ont pas. A l'adolescence, on a besoin de sens, de valeurs et d'un idéal. La radicalisation peut en être un, mais il y en a d'autres. Malgré tout, ce n'est pas n'importe quelle structure psychopathologique qui s'affilie au djihadisme. Le traumatisme de l'enfance est aussi un facteur fragilisant. C'est là où notre expertise de psychopathologue peut apporter une approche plus compréhensive en disant que la fragilisation des traumatismes dans l'enfance précipite le passage à l'acte ou la marginalisation, même si c'est loin d'être généralisable.

Vignette clinique :

Un psychologue sollicité par la CRIP pour un jeune suivi par l'ASE dont les parents étaient très inquiets. En parlant avec la famille il s'aperçoit qu'il y a une histoire compliquée avec le colonialisme, la migration, avec un vécu de honte très central. Le jeune était parti en Syrie dans l'optique de se laver d'une impureté.

Il y a une tâche aveugle au sujet de la radicalisation qui pousse les équipes à se rabattre rapidement sur des outils psychopathologiques au lieu de penser les enjeux culturels (Marie-Rose Moro : contre-transferts culturels inconscients). De la même

façon, il y a une mise en avant du religieux qui permet d'éviter de penser les questions socio-économiques, les logiques d'exclusion et d'affiliation qui rendent cela compliqué. (Marie-Aude Piot fait référence à une étude qui montre que, parmi les différentes origines culturelles, les familles d'origine musulmane étaient celles qui avaient le moins de soucis pour s'intégrer à la culture française.

Si on ne se décentre pas autour de la question des enveloppes culturelles nous ne pouvons entendre par exemple les questions que se posent ces jeunes filles qui ont des problématiques de sexualité inaudibles pour leurs familles. Notre rôle de praticien de terrain dans une démarche de prévention est de penser en amont le lien, le métissage et l'intégration avant d'en arriver à cet hermétisme. Reconstruire le fil sans éviter la question de la radicalisation ni se focaliser dessus.

Vignette clinique :

ETAPE a été sollicité pour une UEMO concernant une jeune fille mise enceinte par un radicalisé médiatisé. Cette situation semble avoir sidéré l'équipe ; avec une différenciation des places (par exemple, la psychologue s'est lancée dans des recherches sur internet, dévoilant des données que la DGSI n'avait pu obtenir). Le vécu de l'équipe semblait partagé entre la peur de devenir cible du radicalisé et la culpabilité d'être « passé à côté », en cas de nouvel attentat commis par quelqu'un qui leur serait confié, de près ou de loin.

Cette problématique de radicalisation semble avoir fait exploser ces garants de sécurité interne, ces garants symboliques. Parallèle avec la clinique en situation humanitaire : une résonance traumatique qui nécessite, pour maintenir un cadre, des dispositifs qui passe par un tiers, des supervisions, des espaces de pensée.

Il semble important de ne pas céder au passage à l'acte, dans une intervention massive, rapide et efficace, mais sans avoir pensé et pu prendre de recul.

Par exemple, l'idée de regrouper les radicalisés questionne lorsque l'on connaît le fonctionnement de l'adolescent et les effets de groupes. Avec une personne hermétique c'est déjà compliqué mais en groupe c'est fini. En tant que penseurs du psychisme on peut apporter un éclairage du fait de notre connaissance des processus groupaux, de l'appareil psychique adolescent et de l'hermétisme. Envisager divers médiums thérapeutiques, des médiations selon le rapport à la violence, au corps, à la culture, qui sont de bons moyens d'accroche (boîte, VTT, danse...).

Il semble aussi important de ne pas aller immédiatement vers des dispositifs spécialisés. soutenir l'importance des dispositifs de proximité, leur valeur et leur donner les moyens de travailler à l'aide de formations complémentaires. Par exemple, pour un éducateur à la PJJ, sur les 25 jeunes qu'il suit, il peut y en avoir 5 qui mettent le bazar et focalisent toute l'attention alors qu'ils viennent chercher une réponse par leur passage à l'acte. Ceux-là on s'occupe d'eux. Ils attirent l'attention par leurs passages à l'acte. Pour les jeunes dits « radicalité », cela semble différent. Ils ne veulent pas toujours faire parler d'eux, ils sont un peu plus dans le secret, plus dans le retrait. Peut-être que cela demande une qualité de vigilance différente.

Possible aussi la nécessité d'un travail de réseau en amont. Lorsque la prise en charge d'un jeune est compliquée, les institutions se renvoient souvent la responsabilité en se basant sur des logiques de filières (ex : « c'est plus de notre ressort, c'est éducatif »).

L'idée serait de chercher des dispositifs satisfaisants et pas si compliqués qui permettraient de dépister en amont. Par exemple l'idée que ce soit des professeurs à



l'école qui adressent au CMP ne semble pas très satisfaisante car cela risque d'en faire des mini-spécialistes et d'aboutir à des questionnaires qui cotent.

Nicole Catheline à Poitiers, envoie des professionnels de santé mentale qui font des permanences dans des établissements. Ça offre une vigilance en amont de ceux qui décrochent de l'école mais aussi de ceux qui décrochent à l'intérieur de l'école. Ça permet de sensibiliser les professionnels scolaires à une culture du psychisme sans pour autant en faire des spécialistes. Et surtout ça inscrit le dispositif dans la durée : à partir du moment où on est dans une rencontre, on est dans un lien et on peut éventuellement poursuivre les choses au CMP.

Les difficultés du travail en lien avec l'ASE et la PJJ paraissent analogues. Une fois que l'on se connaît, les prises en charge ultérieures se passent très bien. Plaider pour des dispositifs de mise en lien de ces différentes institutions, favoriser le travail de réseau.

Intérêt, du point de vue psychiatrique, d'effectuer des études de cas sur un mode psychodynamique avec des techniques de méthodologie qualitative rigoureuses suivant les guidelines de la COREQ 32. Étude approfondie de chaque cas avec une déconstruction précise et fine des aprioris de chacun et la possibilité d'aller interviewer l'ensemble des intervenants. Consulter les rapports des magistrats, de l'ASE, les rapports des services secrets, si on peut y avoir accès. Cette approche permettrait d'explicitier les processus de façon complémentaire ce qui peut conduire à la radicalisation. Et bien entendu questionner les problématiques psychopathologiques sous-jacentes et les modèles qui nous traversent actuellement dans la clinique et qui ne peuvent être simplement plaqué, sans analyse préalable.



## Aurélien VARNOUX

*Psychiatre, Conseiller Psychiatrique de la Direction Interrégionale de la PJJ Ile de France-Outre-Mer*

### **PJJ et Radicalisation**

La présence des psychiatres dans les instances de gouvernance de la PJJ est très limitée actuellement. Trois pédopsychiatres PJJ sur l'ensemble du territoire national dans les régions (Bordeaux, Marseille, Paris) et personne à l'administration centrale (à la date de l'audition). Pour la Région Ile-de-France il y a des enjeux particuliers car tous les mineurs qualifiés AMT (Association de Malfaiteurs en relation avec une entreprise Terroriste) sont concentrés au Parquet de Paris, pôle antiterroriste. A partir de là, le mandat de dépôt s'exerce dans un lieu de détention d'Ile de France, rarement à proximité de lieu de résidence du mineur.

A la PJJ, les questions de la radicalisation sont portées par des Référents Laïcité Citoyenneté (RLC). Ils ont des missions de conseil technique : *Comment évaluer et prendre en charge des mineurs radicalisés et porter des projets partenariaux avec des associations qui soutiennent la citoyenneté. Ils viennent régulièrement interpellé sur l'emprise mentale, le processus de radicalisation, à des fins d'enrichissement clinique...*

Il y en a un par territoire de la PJJ, donc au total presque 80 Référents Laïcité-Citoyenneté, animés par des RLC en Direction Interrégionale et un pôle national assurant la Mission Nationale de Veille et d'Information.

Trois parcours de jeunes mobilisent la PJJ autour des questions de radicalisation :

#### **1) AMT**

35 mineurs ayant émis le désir de partir ou revenus de Syrie, ou qui menacent de ou mettent en acte un attentat terroriste.

Un tiers d'origine francilienne, un tiers de fille, une moyenne d'âge de 17 ans, et deux tiers sans aucun antécédent judiciaire et scolarisés. La moitié est incarcérée et la deuxième moitié fait l'objet d'un contrôle judiciaire associée à une mesure de placement.

#### **2) Mineurs faisant l'objet d'inquiétudes face à un danger de radicalisation**

80 mineurs identifiés par les réseaux de protection de l'enfance, faisant l'objet d'une inquiétude sans objectivation de désir de perpétrer d'acte terroriste. Ce n'est pas l'Aide Sociale à l'Enfance mais une cellule préfectorale qui assure le recensement et le traitement de ces situations. ces questions.

L'analyse de ces parcours peut amener à mobiliser l'ASE ou la PJJ.

#### **3) Enfants de parents radicalisés**

80 jeunes sous protection de l'enfance pour des parents radicalisés.

### **Évaluation de la radicalisation**

Intérêt d'une mesure d'investigation (MJIE), qui sera probablement spécialisée dans les mois qui viennent, et un recueil de renseignements sociaux-éducatifs qui sera aussi un peu affiné. Ce qui engage la question de « qu'est-ce qu'on regarde ? De quoi a-t-on besoin pour se faire une idée ? Quel est le fonctionnement mental de ces mineurs ? Quel est leur entourage ? ». On a une tendance à normaliser ces mineurs-là parce qu'ils sont scolarisés et parce qu'ils ont souvent un réseau social.

La plupart de ces jeunes « normaux » contraste avec les jeunes habituellement confiés de la PJJ.

On s'interroge beaucoup sur le parcours éducatif, sanitaire... On a essayé de rechercher, dans l'enfance, dans les processus d'attachement, dans les psycho traumatismes de l'enfance, s'il y a des éléments qui peuvent générer cette rupture, des facteurs de basculement dans la radicalisation. On a constaté que sont des jeunes qui n'ont pas réellement de parcours judiciaire, pas réellement de parcours éducatif, un parcours scolaire à peu près normal, pas d'antécédents majeurs. Ces éléments sont connus dans le parcours des jeunes de la PJJ, et il y a lieu d'affiner l'évaluation clinique de ces jeunes dits « radicalisés ».

### **Difficultés rencontrées par les équipes éducatives**

Exemple : Un mineur de province avait élaboré un plan pour préparer des bombes. Suite à un entretien téléphonique avec le père, l'UEAT (Unité Éducative Auprès du Tribunal) dit qu'il peut rentrer à la maison, c'est un mineur qui est scolarisé en Première S. Le père a l'air bien-pensant, le jeune a un réseau de copains, on lui propose un accompagnement éducatif.

On remarque une dissonance entre l'évaluation de l'équipe éducative et la dangerosité de la situation. Il y a lieu d'accompagner les professionnels pour affiner leur regard clinique sur l'état narcissique de ces enfants, leur histoire, leurs psycho traumatismes, le choix de radicalisation, la question de l'emprise...

### **Radicalité adolescente et radicalisation**

La radicalisation pourrait être la caricature d'une certaine radicalité adolescente, qui correspond à l'engagement militant pour une cause. La radicalisation y associe un clivage, un effacement, voire un rejet actif, persécutoire des espaces non acquis à sa cause. L'adolescent participe à des manifestations, avec ses copains du lycée, parfois avec une conviction radicale, mais le « reste du monde » continue à exister. Cette continuité entre radicalité et radicalisation, qui renvoie à une logique de développement mental de ces adolescents est parfois complexe à saisir. Il y a probablement un moment de rupture entre la radicalité et la radicalisation, mais en termes d'analyse du fonctionnement mental de ces jeunes, et donc nécessité de relire la clinique éducative à l'aune des mouvements de radicalisation.

### **Empathie et radicalisation**

Dans le langage courant, l'empathie est une capacité à se préoccuper de l'intégrité d'autrui, importante quand on analyse le fonctionnement d'un adolescent. Est-ce qu'on est envahi par cette question de la violence et on n'imagine plus qu'il y a un être humain ?

Mais les sciences cognitives interrogent la définition du mot « empathie ». Il y a une différence entre la capacité de penser à la place d'autrui (compétence intellectuelle) et la capacité à ressentir la souffrance que l'on va générer (sur un registre plus émotionnel). L'empathie c'est un aller-retour entre sympathie et théorie de l'esprit. L'empathie est dynamique. En ce sens, les djihadistes qui recrutent (même sur internet) ont tout à fait une capacité empathique. Et ils en ont au-delà de la moyenne, puisqu'ils en font leur fonds de commerce. Ce sont des spécialistes de la communication !

### **Adolescents aujourd'hui**

Le décor des adolescents aujourd'hui n'est pas le même : je pense aux nouvelles technologies, à la rapidité de la communication physique et numérique. Comment les

éducateurs sont présents avec les jeunes sur les réseaux sociaux ? Comment font-ils de la consommation de sites djihadistes un symptôme de leurs besoins, leurs appétences ? En tout cas ils ont des ressources qui n'existaient pas auparavant et qui amplifient le phénomène.

La psychiatrie peut apporter un éclairage sur les pratiques éducatives. Il n'agit pas tant de soins psychiques que d'une contribution à la pratique éducative par un enrichissement clinique. Dans la relation qu'on peut avoir avec un adolescent, dans la manière dont on le valorise et dont on l'accompagne dans ses propres projets. Il y a une proximité dans une relation adulte-jeune sur laquelle il faut beaucoup plus travailler avec ce type de mineurs. Les adultes doivent se redire que les conduites des mineurs les plus complexes restent des éléments symptomatiques de leur fonctionnement, de leur difficulté à se faire entendre : « *j'existe ! J'ai besoin de reconnaissance ! J'ai besoin d'appartenir à un groupe ! J'ai besoin d'un avenir !* ». L'épuisement des adultes face à l'énergie destructrice de ces jeunes est logique, mais la consolidation des ressources individuelles des adultes est un préalable pour les aider à se reconstruire.

Les éclairages de la psychopathologique favorisent une analyse symptomatique. Le travail éducatif mérite de prendre le temps de regarder le fonctionnement global de l'individu, ce qui le tient narcissiquement, son histoire, ses étayages adultes.

Alors, il s'agira d'interroger les mouvements intersubjectifs en jeu dans la relation éducative. Il faut amener les éducateurs à interroger leur approche, leur relation avec le jeune... et identifier leurs colères, leurs peurs, leurs dégouts...

Par l'usage de médiation, la relation éducative peut se trouver « filtrer », moins frontale, moins angoissante pour le jeune. Outre le fait que cela lui permette de mobiliser ses compétences. Mais pour bien faire, il convient de bien identifier les objectifs attendus : forcer la réparation de l'infraction, développer une compétence ou s'engager dans une relation.

En matière de radicalisation, ce préalable est tout à fait vrai : Doit-on demander à un jeune de nettoyer les tombes juives s'il a commis des actes antisémites ?

Ne faut-il pas, dans un premier temps, emmener les adolescents marcher, escalader... Mobiliser son corps, se réapproprier ses sensations et ses émotions, avant de pouvoir de les mettre en mots... Ces activités peuvent faciliter la relation éducative. On doit se permettre de revenir à une action éducative beaucoup plus pratique : *qu'est-ce que tu fais avec le jeune ? Qu'es-tu en train de travailler ? En quoi ça donne sens à sa vie ? Quelle compétence personnelle est-il en train de travailler ? Qu'est-ce que je propose à mes jeunes de 15 ans qui leur permette de dire 'j'existe', 'je compte pour autrui', 'ce que je dis ce n'est pas idiot', 'je construis mes propres projets', 'j'ai des amis fiables sur lesquels je peux compter'...*



## Daniel ZAGURY

*Psychiatre des Hôpitaux et psychanalyste, il expert auprès de la cour d'appel*

C'est dans le cadre de son travail d'expert qu'il a rencontré des « radicalisés ». Pour lui, ce qui se passe dans le monde n'est pas réductible à un regard psychiatrique. Il y a une confusion entre ce qui est de l'ordre de l'authentique maladie mentale, voire du trouble de la personnalité, et de ce qui relève de la singularité individuelle.

1) Dans le paysage des « terroristes » islamistes aujourd'hui :

- « les loups solitaires » : il y a très peu de malades mentaux avérés, de délirants qui ont commis des actes en rapport déterminant avec leur maladie (schizophrénie).
- Pour autant, à l'autre bout de la chaîne, il y a peu de sujets bien équilibrés, solidement structurés. Il cite Anna Arendt « la banalité du Mal ».
- Il observe surtout, entre les 2, un vaste champ de personnalités, sans que l'on puisse parler de profil type, mais avec des processus qui, eux, sont régulièrement repérés. Il y a des déséquilibrés psychopathes, des addictifs (toxicos, alcooliques), des impulsifs, mais aussi des instables en rupture, ayant commis des actes de délinquance ou qui sont dans une errance existentielle. Il y a beaucoup de frustrés haineux. Notion anthropologique de ghetto de quartier. Cela fait une sorte de terreau de sujets qui ont effectué, dans la première partie de leur existence, des actes transgressifs et mené une vie délinquante pas particulièrement marquée du sceau de la religion. C'est là qu'interviennent les processus de transformation.

2) Des processus communs :

- Rupture avec le passé : désarrimage identitaire
- Rachat d'une bonne conscience, poursuite parfois des actes délictueux mais avec une légitimation du religieux
- Travail de deuil : analogie avec un syndrome de Cottard généralisé : ils ont fait le deuil de soi-même, de tout
- Travail d'endurcissement : Il va se forger une carapace à force de visionner des vidéos de décapitation et s'identifier au bourreau. Il va devenir un surhomme, un *Übermensch*, un « surmusulman » qui terrasse les mécréants. Il va éprouver la toute-puissance de celui qui est débarrassé de tout sentiment humain. Il est indifférent à la souffrance de l'autre. Il cite « Diviser pour Tuer » d'Abram De Swaan. Le radicalisé bascule dans une inversion perverse des valeurs : le Mal absolu devient un Bien suprême.
- Dé métaphorisation totale de la religion
- Fascination active de la mort, porte d'entrée vers un idéal absolu
- Idéologie qui légitime la pulsion de mort
- Construction en faux self avec fabrique de clones alexithymiques qui fonctionnent comme des paranoïaques « fonctionnels » avec des phénomènes de clivage : ils deviennent alors tous potentiellement dangereux.

Daniel Zagury note qu'on était habitué à un processus de radicalisation renvoyant à un circuit long, avec cette question centrale : comment un petit voyou va se transformer en bombe humaine prête à sacrifier sa vie pour rentrer dans l'histoire ? Ce circuit long est varié, il peut être balisé par des rencontres physiques, mais aussi passer simplement par Internet, dans un mouvement d'auto-radicalisation. La personne va

ainsi basculer dans un univers sectaire, de croyances et de convictions, et pour lui, quitte à surprendre, c'est un monde totalitaire, mais apaisant et rassurant. Son entourage va même noter qu'il va mieux. Ne s'inscrit-il pas dans un système qui va donner du sens à sa vie et donc à sa mort, au point que son individualité va se dissoudre complètement dans le collectif ? Cela implique un deuil de soi, de son passé, et un investissement idéalisé d'un futur purifié. Ce circuit long va d'étape en étape, de renoncement en renoncement, et d'investissement en investissement vers un nouvel horizon circonscrit dans un système totalitaire. Et finalement tous vont dire les mêmes choses, évoquer les mêmes sourates, user de la même ironie, comme clonés. La mort n'est plus un sacrifice mais appelée de mille vœux.

Mais pour Daniel Zagury, il y a maintenant également un circuit court de radicalisation, comme le montre le cas de M Lahouaiej Bouhlef où le sujet va basculer en quelques semaines à la faveur d'un conflit personnel, familial, professionnel, ou dans un moment de bascule existentielle. Dans un premier temps, les vidéos de décapitation vont provoquer le dégoût, puis il va y avoir un processus d'habituation. Le sujet va les regarder avec indifférence, se blinder, d'autant que les victimes sont vues comme des « chiens d'infidèles ». La cruauté est le signe de sa grandeur. Foncer avec un camion et renverser une foule avec des femmes et des enfants participe alors d'une jouissance en apothéose, anticipée et désirée. Cela peut inquiéter car Daech a lancé au monde entier des exhortations, en sachant qu'elles pourront être reprises par des sujets fragiles.

Pour Daniel Zagury, il n'y a donc pas un diagnostic particulier du terroriste radicalisé. Mais pour faire d'une personne fragile un djihadiste, il faut passer par des étapes psychiques. La chaîne de processus est plus importante que le point de départ, la personnalité. Les personnes qui ont des conduites transgressives ou violentes, aujourd'hui Daech leur offre un dispositif, un modèle de comportements pour entrer dans l'histoire en commettant un « acte grandiose ». La question est de savoir lesquels vont se structurer sur un mode violent, de passage à l'acte terroriste ? Y-a-t-il des indicateurs de dangerosité qui seraient liés à des facteurs psychopathologiques ?

Daniel Zagury estime que c'est une question qui reste ouverte et qu'il y a la nécessité de former les collègues aux particularités des personnalités en faux self qui pourraient les manipuler. Les collègues (psychiatres, équipes etc.) sont aussi fragilisés car ils exposés à des enjeux de mort psychique.

En conclusion, pour Daniel Zagury, il s'agit d'une problématique complexe, que l'on ne peut pas schématiser, qui tient compte des trajectoires individuelles et de l'évolution psychodynamique de la personne. La vraie question c'est : qu'est ce qui va les ramener à la vie ?

**Il constate qu'il y a un travail considérable qui est fait en prison (où il existe un savoir-faire) avec un travail individuel et groupal éducatif, psychothérapique et familial. Il faut cependant bien séparer le Soins et l'Évaluation Répétée qui tient compte des processus à l'œuvre. Pour lui, le suivi est forcément long et incertain** (Trois groupes : Ceux qui retrouvent le contact avec la vie ; ceux qui ne bougent pas d'un iota; ceux qui évoluent partiellement, restant partagés et fragiles).

Comme les psychiatres exposés à ces enjeux particuliers les juges antiterroristes devraient pouvoir bénéficier d'un soutien sous la forme groupes Balint, ce que confirme le Dr Jacques Fortineau, car ils sont fragilisés par le fait d'être tenus au secret de l'instruction.



## 2<sup>ème</sup> Séquence (Novembre 2017 – Avril 2019)

- **Alecian Patrick** : Psychiatre et psychanalyste, médecin coordinateur de la Maison des adolescents des Hauts de Seine ..... 59
- **Baubet Thierry** : Chef de service du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Avicenne dans le 93 ..... 63
- **Bazex Hélène** : Experte judiciaire auprès de la cour d'appel de Limoges, docteur en psychologie, experte psychologue auprès de la direction interrégionale des services pénitentiaires de Toulouse ..... 67
- **Benghozi Pierre** : Psychiatre et psychanalyste ..... 69
- **Benslama Fethi** : Psychanalyste et professeur à l'université Paris Diderot, Président des États Généraux Psy de la Radicalisation ..... 73
- **Berthoz Alain** : Ingénieur diplômé de l'École Nationale Supérieure des Mines de Nancy et neurophysiologiste, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des technologies et professeur honoraire au Collège de France ..... 77
- **Bille-Désogère Marianne** : Psychologue du Dispositif Éducatif Systémique de l'UEMO Commerce, Protection Judiciaire de la Jeunesse ..... 81
- **Bonelli Laurent** : Sociologue, maître de conférences en science politique à l'université Paris X Nanterre et rattaché à l'Institut des sciences Sociales du Politique) & **Carrié Fabien** : Sociologue, chargé de recherche au FRS-FNRS et membre du Centre de recherche interdisciplinaire sur la déviance et la pénalité ..... 85
- **Bouvatier Thomas** : Psychanalyste, auteur, président fondateur de l'association Autonomisation Citoyenne pour l'étude et la prévention des dérives radicales ..... 89
- **Bronsard Guillaume** : Professeur chef de service Hospitalo-Universitaire de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Brest ..... 93
- **Bruguière Jean-Louis** : Ancien juge français spécialisé dans la lutte antiterroriste, il a été premier vice-président de la section d'instruction « lutte anti-terroriste » du tribunal de grande instance de Paris ..... 95
- **Campelo Nicolas** : Psychologue clinicien et référent pour les jeunes radicalisés du service de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière ..... 99
- **Casutt Géraldine** : Doctorante au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS) et de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) ..... 103
- **Corduan Guillaume** : Pédopsychiatre, praticien hospitalier aux Hôpitaux universitaires de Strasbourg, Maison des adolescents de Strasbourg et Coordinateur médical du réseau Virage (Violence des idées, ressource accompagnement en Grand-Est ..... 107

- **Dispositif DASi** : **Toufik OUKACI** (Directeur de Concorde), **Norbert LIGNY** (Président de Thélémythe) & **Dr. Thierry LONGE** (Psychiatre et psychanalyste, superviseur des équipes du DASi)..... 109
- **Guenoun Tamara** : Psychologue et Maître de Conférence en psychopathologie et psychologie clinique à l'Université Lyon 2..... 113
- **Jaafari Nemathollah** : Chef de service en psychiatrie adulte, CH Henri-Laborit, Poitiers & **Chatard Armand** : Professeur en psychologie sociale et responsable d'une équipe de recherche au sein d'un laboratoire CNRS sur la cognition sociale à Poitiers ..... 117
- **Josso Anne** : Secrétaire Générale de la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires (MIVILUDES) ..... 121
- **Kies Ouisa** : Sociologue nommée au conseil scientifique sur les processus de radicalisation auprès du Premier Ministre ..... 123
- **Micheron Hugo** : Docteur en science politique au sein de la Chaire d'Excellence Moyen-Orient Méditerranée de l'ENS – PSL ..... 125
- **Monod Guillaume** : Pédopsychiatre à l'hôpital Théophile Roussel, Docteur en philosophie et consultant en maison d'arrêt..... 127
- **Payen Jérôme** : Ancien psychiatre de l'équipe de l'association RIVE et Praticien Hospitalier service de Pédopsychiatrie Universitaire, Centre hospitalier intercommunal de Créteil ..... 131
- **Selz Monique** Psychiatre et psychanalyste..... 135
- **Sironi Françoise** : Psychologue, maître de conférences en psychologie clinique et pathologique à l'Université Vincennes à Saint-Denis et experte psychologue auprès la Cour pénale internationale à La Haye..... 139
- **Truong Fabien** : sociologue au Centre de Recherches Sociologiques et Politiques de Paris au sein de l'équipe Cultures et Sociétés Urbaines (Cresppa-CSU) et professeur agrégé au département de Sociologie et d'Anthropologie de l'Université de Paris 8 ..... 143
- **Ville Evrard** — Groupe de Travail de l'équipe de psychiatrie : Mme **Sophie Albert** (Directrice d'EPS Ville Evrard), Dr. **Laurent Vassal** (Psychiatre responsable du pôle 93G09) & Dr. **Gabrielle Arena** (Psychiatre des hôpitaux à l'EPS de Ville-Evrard et du secteur 93G11). ..... 147
- **Zagury Daniel** : Chef de service au Centre psychiatrique du Bois-de-Bondy, expert-psychiatre..... 149

## Patrick ALECIAN

*Psychiatre et psychanalyste, médecin coordinateur  
de la Maison des adolescents des Hauts de Seine*

Si on doit donner une désignation un peu formelle à ma réflexion, je dirais qu'elle est plus criminologique que psychiatrique. En ce sens le travail sur la radicalisation, peut évoquer le travail ailleurs autour des agresseurs sexuels. C'est un travail interinstitutionnel qui permet de rencontrer des professionnels et des réflexions qui viennent de champs différents.

Pour moi, le postulat c'est que les radicalisations sont une expression des changements anthropologiques qui surviennent actuellement et entraîneraient une modification du développement psychique et cognitif de l'enfant et de l'adolescent.

### **La révolution anthropologique des images**

Nous sommes entrés dans une civilisation de l'image et l'accès à l'image à partir des modifications technologiques et culturelles. Ils s'expriment dans le développement de l'enfant et de l'adolescent tant sur le cerveau grâce à ses propres capacités néoténiques, que sur les aspects psychiques et les conditions culturelles de l'éducation des enfants.

La néoténie est une capacité que possède un organisme animal à se reproduire tout en conservant une structure immature. Je le mets en relation avec un nouveau rapport à l'image chez les enfants qui me semble organiser de nouvelles façons d'accéder aux apprentissages.

La mise en place des images dans une culture quotidienne des familles et de l'enfance a créé une situation nouvelle, à partir des années 50-60. Cette situation nouvelle, cette emprise de l'image sur les sujets, a en conséquence déjà été exploitée par des systèmes politiques et économiques – les publicitaires par exemple – avant même que ce soit exploité par des Daesh et autres...

D'après Agnès MINAZZOLI, agrégée de philosophie, chargée de recherche au CNRS et spécialiste de la peinture de la Renaissance, elle travaille sur l'invention de l'individu et la singularité (Encyclopaedia Universalis) l'image a des racines profondes dans la mémoire, l'imagination, la pensée, le rêve. L'image s'impose à nos yeux comme l'espace d'une efficacité. L'invention est indissociable de l'imagination.

Le recrutement dans le djihadisme passe essentiellement par internet et par l'image. En effet, il y a des recruteurs, des promesses, des rêves, il y a des adultes qui, derrière de jeunes djihadistes, parlent aux filles et aux garçons et disent « tu dis ça et ça ». On a ainsi des gens de l'autre côté qui sont sur des plateformes hyper sophistiquées d'exploitation et de communication. On peut parler ainsi de problématiques sectaires. Il y a une vraie organisation, une vraie stratégie d'exploitation de l'image du côté des personnes qui veulent radicaliser. Ce qui m'est revenu c'est qu'en fait l'image a quand même une histoire dans la société. Il va y avoir, pendant tout le temps du développement de l'église catholique, la production d'images : les images vont être le vecteur de l'éducation populaire. Ce n'est donc pas nouveau, au fond, que l'image soit un moyen de s'adresser à des masses, à des populations. Le Moyen-Âge et la Renaissance ont été marqués par le fait qu'il n'y avait pas d'autre éducation.

Un autre aspect de cette exposition à l'image, c'est qu'elle est planétaire. Un bédouin dans le désert, un esquimau ou un « bobo » à Paris peuvent être exposés à la même image. Il y a une diffusion autrement plus violente, plus massive, que ce qu'on a eu par l'écriture il y a 150 ans. Cette diffusion planétaire de l'image a commencé avec la télévision qui laissait encore un temps de latence et s'est poursuivie avec internet qui permet l'instantané, l'immédiate information avec de véritables informations comme des rumeurs (fake news) complotistes etc., ... Donc l'image a d'abord été une clé de transmission des connaissances au peuple, dans un but éducatif et de contrôle sur les populations. A un moment donné, par les artistes, il va y avoir une secondarisation de la transmission par l'image : on va avoir des artistes qui vont inscrire dans leurs tableaux des enseignements secrets, des symboles, qui vont transmettre ainsi un certain nombre de choses qui correspondent à leur époque, à l'Antiquité, etc. Un certain nombre de symboles vont être véhiculés par des tableaux, c'est-à-dire qu'on va avoir soit une histoire en brut transmise par l'image, soit une histoire qui se secondarise, avec toute une série de connaissances qui se mettent en place, et là on a les grands mystères des tableaux de la Renaissance, des tableaux classiques, de ces peintres italiens qui vont mettre énormément d'informations codées, secrètes, symboliques, à décrypter, à découvrir, à apprendre à lire. Donc l'image a quand même bien un effet brut, mais elle a aussi un effet qui se secondarise à travers la peinture, les dessins.

Je fais aussi l'hypothèse qu'à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, on a quelque chose qui change avec l'école Républicaine : on a l'introduction de l'écriture obligatoire dans l'enseignement et pour tous les enfants. Ce qui m'a sensibilisé à ça c'est le discours du Dr. Evelyne LENOBLE à Sainte-Anne (unité psychopédagogique de l'enfant et de l'adolescent). Cette consœur dit que l'écriture est un temps où on a un effet de secondarisation par le fait que le corps est à l'épreuve du travail de l'écriture, par l'apprentissage, et qu'on a un effet de symbolisation qui montre que, pour qu'il y ait cet effet-là, il faut que l'apprentissage passe aussi par le corps. On ne peut pas être que dans du mental à propos de symbolisation. Parce que quand on voit aujourd'hui ce qui se passe avec les images, et plus particulièrement avec les tablettes, smartphones et autres, ce que disent la plupart des enseignants qui sont confrontés à des enfants en difficulté d'apprentissage, c'est qu'il y a un énorme investissement de ces enfants sur les écrans et sur les images. Au fond, on a une présence de l'image qui est complètement réactivée par cette présence planétaire de la communication et des images, et qui semble promettre aussi des apprentissages. Mais pour autant il n'y a pas l'apprentissage qui permet, par le biais de l'écriture, d'introduire des temps de réflexion, de latence. On est sur du clic. On a aujourd'hui un certain nombre d'enfants, notamment parmi ceux observés par les équipes de prévention spécialisée, qui sont déscolarisés et qui n'ont pas pu dépasser les premiers mois de la formation en termes d'écriture et de lecture, et qui par contre sont à l'aise pour comprendre un tas de choses grâce aux écrans qu'ils ont.

Je ne dis cependant pas que parce qu'on apprend à écrire et parce qu'on est avec des processus qui peuvent se secondariser qu'on échappe aux violences. Ce que je veux dire c'est que dans les vulnérabilités actuelles, et plus particulièrement des enfants et des adolescents, on a un phénomène ajouté, et c'est celui-là dont je dis qu'il est probablement en cours d'évolution tant relationnelle, cérébrale, psychique que culturelle. Quand on voit comment certains enfants investissent ces écrans, on est étonné par exemple par tout ce qu'ils y mettent comme énergie, alors qu'on voit des enfants complètement à côté de la plaque et fatigués à l'école.

Mais, pour autant, il y a quand même des enfants et des ados qui grandissent, qui ont appris à écrire, qui sont cultivés et qui vont quand même se mettre du côté du djihad. Je pense comme d'autres que ce n'est pas la précarité qui alimente exclusivement les radicalisations... on l'a vu par un certain nombre de jeunes. Mais je pense quand même que l'accès aux images est aussi très présent chez ces jeunes.

### **La destructivité**

Depuis une vingtaine d'années, circulent sur les écrans des images qui ont trait à la sexualité, à la pornographie. Ces images ont des effets d'emprise sur le sujet, des effets de sidération qui amènent un certain nombre d'enfants à avoir une relation directe à des images sexuelles et pornographiques. Or, là on retrouve la présence de ces images. Certains parlent même d'une éducation sexuelle par le biais des images pornographiques pour les enfants aujourd'hui. Pour ma part, je réfute ce terme d'éducation. Ces enfants sont sous influence.

Avant le développement des images, la rencontre des enfants « avec le sexuel » restait anecdotique sur la question de l'acte sexuel qui n'était pas à portée de main comme ça. On avait tout ça, mais c'était une démarche individuelle, c'était cherché : la curiosité c'est la sexualité infantile. Aujourd'hui, maintenant qu'on a le clic qui mène sur le site, on a cette image, et l'image ne va pas être exploitée qu'une fois. Ces enfants-là vont jouer et s'amuser entre eux, ils vont montrer entre eux. Bien sûr que ça existait aussi les jeux sexuels des enfants et des groupes, il y a une cinquantaine ou une centaine d'années, mais pour autant ce n'était pas sous l'effet de ces images qui viennent stimuler, exciter ou sidérer et qui vont être re-sollicitées d'heures en heures, de jeu en jeu, par des enfants.

Donc on a de nouveaux comportements sexuels sur lesquels les professionnels me disent : « ce sont des pré-ados, ce sont des ados précoces » - et moi je dis : « non, ce sont des enfants, ils sont dans la sexualité infantile, et le problème c'est qu'ils vont avoir du mal à se dégager de ce qu'il se passe actuellement pour accéder, durant leur adolescence, à autre chose de leur épanouissement ». Au fond, on a même des comportements sexuels que moi je ne dis pas « précoces » mais des « comportements sexuels sous influence ».

On a le même effet chez des adultes : l'exposition facilitée, recherchée, des images pornographiques semble participer à un certain nombre de difficultés ; on voit que l'addiction sexuelle est quasiment secondaire aux effets des images. Il y a une emprise par les images, il y a des heures ou des nuits passées sur des écrans, et on a, pour les plus jeunes auteurs d'infractions sexuelles en tout cas, des relations quasi-instaurées, permanentes, avec des images à caractère pornographique.

Ce que je dis à partir de là, c'est que les enfants et adolescents sont aussi exposés à des images violentes, qui sont autant diffusées que les images sexuelles. On a ces images violentes dans les fictions, animations, documents d'actualité et le Darknet. La plupart des analystes politiques dans le monde journalistique sont d'accord pour dire que tout commence le 11 septembre 2001. Mais avant le 11 septembre 2001, il se passe quand même un certain nombre de choses. Pour moi, une des premières expériences télévisées en tant qu'homme, c'est la fin du dictateur CEAUSESCU. Pendant une semaine, on a eu en direct sur la télévision, du 18 au 25 décembre, la fuite du dictateur et son exécution.

Mais aussi, ce qui est nouveau, les jeunes s'autoproduisent en filmant par exemple l'agression d'un jeune par un groupe de jeunes qui savent que tel jeune va être attaqué à la sortie du collège ou à la sortie du lycée, mais aussi dans les cours d'écoles au moment de la récréation, et qui filment puis balancent ça sur internet. Idem pour les autoproductions pornographiques.

Beaucoup maîtrisent la navigation sur le Darknet.

Ce cocktail nous rapproche de quelque chose qui existe individuellement en chacun de nous, à savoir la pulsion destructive. La pulsion, en termes d'énergie tout d'abord, qui a son double destin, d'après FREUD, libidinale ou destructive. Donc on est au plus près, dans ces images-là, d'un moment qui est susceptible de nous animer, nous, y compris sur nos propres destructivités, ne serait-ce que par la sidération qui est mise en place par ces images.

J'en viens à un autre volet des attentats, c'est ce qui se passe aux États-Unis avec les jeunes : l'histoire de Colombine. Pour moi, je pense qu'on s'approche beaucoup plus des profils des jeunes qu'on a aujourd'hui en France et en Europe, c'est-à-dire les crimes de masse commis par des américains, en général jeunes mais aussi des moins jeunes.

Il vient récemment d'y avoir pour la première fois le témoignage de la mère d'un des deux adolescents auteurs de cette tuerie de masse à Colombine, la mère de celui qui était déprimé et sous l'emprise de l'autre, qui pourrait être diagnostiqué héboïdophrène. Colombine c'est assez emblématique de ces histoires pris dans un débat qui est : « armes ou pas armes », en écartant la réflexion sur la destructivité qui est en train d'éclorre chez un bon nombre de jeunes. Je rapproche les événements récents en France de ce type de dynamique. Pour ces jeunes en situation de vulnérabilité, on peut parler de processus clivés, pas strictement psychotiques. Je mets l'accent là sur les modifications cognitives, physiologiques et psychiques dans ces situations de vulnérabilité avec des formes de contenance de chacun sur ses propres pulsions ou de contenance par rapport à des processus de contagion.

Avec les adolescents en risque ou en retour de radicalisation, je pense qu'on est plutôt sur ces modèles qui portent des destructivités internes. Par exemple quelqu'un comme Philippe GUTTON, psychiatre psychanalyste dit : « de toute façon ils sont foutus quand ils ont été aussi loin dans le crime ou dans la guerre ». Quelqu'un comme Gérard CHALIAND, grand reporter dit : « c'est quelque chose d'inattendu qui va les modifier, les faire revenir dans la société. Il n'y a pas beaucoup de chances, mais pour certains...peut-être qu'ils tomberont amoureux, qu'ils auront envie d'élever des enfants ».

## Thierry BAUBET

*Professeur et Chef de service de pédopsychiatrie de l'hôpital Avicenne.  
Il a été chargé par les pouvoirs publics de prendre en charge les enfants de retour  
de zone de guerre irako-syrienne depuis 2017.*

### **Enfants de retour de l'EI : chronologie et configurations du dispositif d'accueil**

Lorsque l'EI a essuyé de nombreuses défaites militaires et perdu du territoire, il y a eu un mouvement de retour important. Ils se font depuis la Turquie, en accord avec les autorités turques (qui se chargent de contrôler ces populations dans des camps) et les autorités consulaires sur place (qui établissent les conditions du retour).

En 2017, les autorités françaises ont évalué entre 400 et 500 enfants français sur place.

Ces enfants arrivent à l'aéroport Roissy, dès leur atterrissage le médecin de l'aéroport les examine pour écarter toute urgence médicale. Sur place sont présents l'ASE et une famille d'accueil qui prend immédiatement en charge l'enfant. Si l'enfant est revenu avec l'un de ses parents (Très majoritairement la mère, les pères étant souvent présumés morts sur place. Aussi quelques cas d'enfants orphelins), la séparation s'effectue brutalement dès l'arrivée à l'aéroport. La mère est mise en garde-à-vue puis incarcérée. Sur ce dernier point il y a eu un changement de politique. Avant 2018 : plus grande tolérance envers les femmes souvent perçues comme victimes, elles étaient libérées après 1 ou 2 semaines en préventive. Après 2018 : durcissement avec la systématisation de l'incarcération des mères. Suite à cette arrivée sont saisis un Juge des enfants et la section anti-terroriste du parquet de Paris.

Ce dispositif prévoit 1 journée d'HDJ en pédiatrie dans les 15 premiers jours pour faire les vaccins, les parasitoses, traiter une éventuelle dénutrition... Une psychologue de l'équipe du Pr. Baubet est sur place durant cet HDJ et prend contact avec l'enfant d'abord puis avec les personnes qui l'accompagnent. Elle effectue une anamnèse avec les éléments qu'elle a et programme des rdv ultérieurs en ambulatoire pendant 3 mois.

Sur le volet éducatif, une double mesure expérimentale a été préconisée : l'ASE du 93 s'occupe de l'enfant et la PJJ des départements concernés est chargée d'évaluer les membres de sa famille qui en demande la garde. Ces évaluations durent 1 an et ne sont pas toujours très favorables : familles où il y a souvent des problèmes multiples et, certaines fois, certains membres pris dans une adhésion à un islam radical.

La plupart de ces enfants ne sont pas judiciairisés au pénal (sauf les adolescents et un enfant tenant des propos inquiétants) même si certains (même les plus petits) ont commis des crimes sous la contrainte d'adultes (tirer dans la tête d'un prisonnier, égorger un prisonnier). Ces enfants ont vu des horreurs et certains en ont perpétrées.

Il y a eu trois centres ressources pour ce qui est du soin de ces enfants à leurs arrivés :

- Bobigny, service du Pr. Baubet (37 enfants)
- Créteil, service du Pr. Baleyte (2 enfants)
- Versailles, service du Pr. Speranza (0 enfants)

Cette disparité dans les prises en charge est due à l'arrivée des enfants à Roissy ce qui les inscrit immédiatement sous la responsabilité des institutions du 93.

Sur les 37 pris en charge par le Pr. Baubet, 50% ont moins de 4 ans, 30% ont moins de 2 ans et 2 sont des adolescents (15 et 17 ans).

### **Bilan psy prévu pour ces enfants et attentes des instances judiciaires**

Le bilan psy tel qu'il a été prévu par le dispositif pour ces jeunes est de 3 mois.

Thierry Baubet a discuté avec les juges des enfants du contenu, de la fonction et du partage du bilan psy prévu par le dispositif. Il leur a expliqué qu'il leur était possible : d'évaluer le développement de l'enfant et les conséquences d'évènements vécus sur son développement, identifier des pathologies et mettre en route des soins. Par contre, ils ne peuvent pas : avoir un accès rapide à un récit, prédire l'évolution, évaluer la relation parent-enfant (le parent étant absent lors du bilan), ni évaluer l'emprise mentale.

Ces derniers points sont bien entendu des attentes importantes de la part des instances judiciaires, notamment autour du PTSD et de l'emprise mentale.

Le Pr. Baubet leur a expliqué que ces aspects ne sont qu'une partie du problème. Ces jeunes peuvent avoir des troubles pré-autistiques, être gravement déprimés, avoir des troubles de l'attachement, des troubles des apprentissages, des retards de développement, qui sont tout aussi importants.

Concernant le bilan, les interlocuteurs du côté judiciaire demandent s'ils font de l'évaluation ou du soin. Thierry Baubet leur répond que le bilan de l'enfant est déjà un soin puisque l'outil de travail est la relation avec l'enfant et que dans cette relation il y a systématiquement du thérapeutique. Dès qu'il y a relation, il y a soin.

Les juges des enfants ont exigé un rapport détaillé de toute la prise en charge de l'enfant dans le service. Le Pr. Baubet a refusé, expliquant qu'il s'agit d'éléments du dossier médical, soumis au secret médical, appartenant à l'enfant et éventuellement à sa famille. Cette non-transparence du dossier médical est essentielle pour rester un acteur de soin et un professionnel ressource. Cela n'exclut pas des échanges avec les différents interlocuteurs. En cas d'inquiétudes ils peuvent recourir à la procédure habituelle : signalement ou information préoccupante.

Ces 3 mois de bilan psy permettent d'évaluer la situation pour ensuite faire des propositions. C'est aussi l'occasion de travailler avec les familles d'accueil (qui sont toutes des familles maghrébines). Certaines familles (notamment celles qui n'étaient pas prévenues et qui ont découvert à l'aéroport qu'il s'agissait d'enfants de djihadiste), avaient très peur d'être suivies par des terroristes, d'être menacées, que la famille de l'enfant soit au courant. La mise en place de groupes de parole a été très utile à cet égard.

A la fin du bilan des 3 mois, il y a une indication de soins pour tous les enfants (CMP ou service de pédopsychiatre en ambulatoire). Le type de prise en charge préconisée sont : psychothérapie, psychomotricité et, pour certains, orthophonie.

### **Observations cliniques et premiers constats**

- Tous les troubles graves de la petite enfance sont rencontrés.
- Pour les bébés, il y a eu des sevrages brutaux lorsqu'ils ont été séparés de leur mère.



- Ces enfants sont trop sollicités. Entre bilan psy, visites médiatisées avec la famille demandeuse de la garde, visites de la mère en prison et expertise judiciaire, ces enfants n'ont pas un moment pour se poser, jouer ou même se scolariser.
- La scolarité met souvent plusieurs mois à se mettre en place. Pour les maternels leur entrée ne pose généralement pas de problème. Pour les enfants d'âge primaire c'est plus compliqué parce que certains sont traumatisés et leurs symptômes sont donc plus bruyants (ex : un enfant qui répète en boucle « Daesh, Daesh, Daesh... »).
- Important d'avoir en tête que ces enfants ont vécu de multiples traumatismes : Amenés par leurs parents en Syrie, ils ont été arrachés à leur environnement, pour un autre dangereux. Souvent c'est un seul parent qui a rapté les enfants sans l'avis de l'autre. Ils ont vécu des événements de guerre, des bombardements, la terreur, etc. Ils sont témoins de scènes violentes : films de propagandes, assassinats publics, cadavres dans la rue, etc. Certaines mères ont essayé de fuir l'EI et ont été incarcérées avec leur bébé. La majorité de ces enfants ont été incarcérés avec leur parent en Turquie avant leur arrivée en France. Enfin, il y a la séparation brutale à l'aéroport et le fait que toutes les mères d'enfants nés sur zone sont considérées comme des mères putatives, l'enfant change donc de nom et perd celui avec lequel il est arrivé. Il devient pupille de l'État, puis une procédure d'1 an fait des vérifications.  
Il est donc important d'avoir en tête cette longue série de traumatismes successifs.
- Une fois que les symptômes s'arrêtent de trop déborder, tout le monde se dit que ça va mieux et que ce n'est plus la peine de continuer un suivi régulier (classique dans les troubles liés au trauma et aux enfants maltraités). Un PTSD non traité qui dure plusieurs mois ne guérit jamais spontanément et il est important d'avoir en tête la continuité entre les troubles de l'enfance, de l'adolescence et de l'adulte.
- Le 1er mois on ne peut rien dire parce qu'ils viennent d'être séparés brutalement, ils sont désorganisés parce que la justice a mis leur mère en prison. Avec le recul on voit des profils d'évolution connus dans toutes les maltraitances graves. Enfants dans un état de désorganisation majeure qui se reprennent, puis apparaissent des symptômes d'anxiété, puis il s'améliore en 3-4 séances, puis 1 an plus tard il redécompense avec un retour des symptômes initiaux, etc. Ces enfants vivent sans cesse des bouleversements dans leurs vies : rencontre la famille des grands-parents, on leur dit que c'est là qu'ils vont vivre, ils changent de nom, leur mère sort de prison, etc. L'absence de stabilité rend l'amélioration difficile.
- On distingue deux principaux profils chez les mères qui reviennent avec ces enfants :
  - 1) Mères violentes, très engagées, ayant pris une part active dans les activités de l'EI.
  - 2) Profil de mères jeunes, immatures, qui se plaignent d'un manque de soin ou d'attention sur un mode de revendication très infantile.

Les mères ne racontent pas la vérité et tiennent un discours stéréotypé dans le sens de la victimisation : « J'ai tout le temps protégé mes enfants, ils n'ont rien vu, etc. », « On était de pauvres choses, soumises et violentées ». Comme s'il y avait eu une consigne.

### **Réflexions et recommandations :**

- Impensé majeur du côté de la mort du père et du lien père-enfant. Personne n'en parle, souvent parce que la fascination fait que la question du deuil passe à la trappe.
- Dans la prise en charge globale il faut de la cohérence, de la continuité et de l'histoire. Aussi garder un dossier où on raconte le maximum de choses pour qu'il soit peut-être un jour disponible pour l'enfant. Essayer de se positionner comme un acteur de soin, une personne ressource pour l'enfant et éventuellement sa famille.
- Importance de l'analyse des pratiques pour les familles d'accueil et les professionnels qui entourent l'enfant, de façon à ce qu'ils puissent discuter de ce que ça leur fait et d'être appuyé dans ce travail de compréhension. Les professionnels se sentent nus face à cette situation et posent des questions désarmantes comme s'ils perdaient leurs réflexes professionnels de base. C'est l'effet de la sidération.
- Au niveau national, il faudrait qu'il y ait un couple de services pédiatrie et pédopsychiatrie dans chaque région qui puisse prendre en charge ces enfants. Le Pr. Baubet a été missionné par les pouvoirs publics pour organiser ce dispositif.
- Enfin, il est nécessaire que ces dispositifs soient ouverts, disponibles à long terme et représentent des lieux ressource repérés par les enfants et leurs familles. Car ces enfants vont traverser des périodes de risque psychopathologique plus grand, notamment à l'adolescence lorsque se pose les questions d'affiliations et de groupes d'appartenance. On imagine l'effet attracteur que pourra avoir un père secret, peut-être un peu héroïque, dont personne ne parle. Il est donc important de ne pas laisser ces choses dans l'ombre et d'accompagner ces familles sur le long terme.

## Hélène BAZEX

*Docteur en psychologie, expert judiciaire*

Hélène Bazex a été désignée par les juges du pôle antiterrorisme chargés de l'instruction des affaires des personnes qui préparent un attentat terrorisme, qui en ont commis un ou qui reviennent de Syrie. À partir de septembre 2015, elle a travaillé comme psychologue en milieu carcéral à la direction interrégionale de Toulouse à la fonction de binôme de soutien. Ce travail a fait l'objet d'une publication : *Le Miroir de la Haine*, avec le psychiatre Michel Bénézech. Son exercice professionnel se centre sur l'évaluation, la criminologie, la dangerosité ou la victimologie et moins sur le soin. À partir des questions, les échanges vont se centrer autour de 3 thèmes principaux :

- L'évaluation initiale ou l'expertise
- Les positionnements institutionnels
- Le soin et ses possibilités

### 1. Évaluation initiale : l'expertise

Hélène Bazex souhaite trouver des ponts entre la Justice et la Santé pour évaluer les situations et tout particulièrement celles des mineurs et des femmes. Bien qu'elles soient peu nombreuses, elles interrogent en termes de dangerosité et de sécurité publique. La psychiatrie pourrait donner un éclairage sur les risques que comporte la radicalisation des parents pour les enfants. Certains sont scolarisés à domicile dans une démarche parentale d'opposition à la société française. Les pédopsychiatres pourraient expliquer les risques liés à la rupture de sociabilité de l'enfant : « *On a besoin de la Santé, des pédopsychiatres pour définir le degré de danger et de pathologie induite par ce système éducatif* ».

Hélène Bazex souhaiterait un protocole ou une convention avec un TGI (Tribunal de Grande Instance) de la Cour d'appel, sur une orientation par le juge de l'enfant vers la psychiatrie pour au moins une expertise afin de réaliser des analyses pointues sur la radicalisation. Les experts et les pédopsychiatres pourraient éclairer, dans le cadre de l'analyse de la personnalité, ces phénomènes de radicalisation. Les juges peuvent être aidés par des avis experts. Hélène Bazex reconnaît avoir « *une perception pathologisée et criminalisée de la radicalisation* » avec un lien entre troubles de la personnalité et la radicalisation ».

Hélène Bazex interroge la question du diagnostic et notamment de la « dissimulation », des capacités de certaines personnes à montrer différentes facettes de leur personne, à partir de quelques exemples.

Sur ce sujet, la discussion entre Hélène Bazex et la Fédération Française de Psychiatrie porte sur la notion de clivage fonctionnel, mais pas de clivage pathologique de type psychotique, finalement très rare. Des analogies sont faites avec l'espionnage, et les capacités de l'être humain à mentir, à dissimuler pour réaliser ses projets. Il existe une propension à croire en la haute compétence du psychiatre pour faire la part entre la vérité et le mensonge. Et même quand on peut avoir des certitudes sur un clivage fonctionnel, à chaque propos se posera la question de la vérité ou du mensonge.

L'expertise ne devrait pas se centrer que sur une personne, mais comme dans les conflits familiaux, il faut une évaluation expertale de l'ensemble des protagonistes.

## 2. Positionnements institutionnels

Hélène Bazex au vu de son expérience en milieu pénitentiaire a constaté l'augmentation en compétences du renseignement pénitentiaire qui collabore avec les services de renseignements territoriaux et la sécurité intérieure tout en constatant une tendance à l'éloignement des autorités judiciaires pour rejoindre la communauté sécuritaire. Dans les fonctions de binôme qu'elle a eues, Hélène Bazex a constaté la répétition de dysfonctionnements institutionnels bien connus avec les conflits entre milieu ouvert et milieu fermé autour des suivis des justiciables, et notamment les ruptures dans les suivis.

De nombreuses informations sont collectées, mais peu exploitées (notes blanches) notamment par la Justice.

Constat qu'il n'est pas étonnant, que la Justice soit dans la recherche de la vérité, mais pas le ministère de l'Intérieur ou les préfetures davantage préoccupés par le rapport au risque et à la dangerosité, d'où des demandes qui peuvent être différentes.

## 3. Le soin et ses possibilités

Hélène Bazex recentre la question sur la violence et notamment sur la prévention chez les jeunes grâce aux connaissances acquises sur les processus d'influence qui agissent sur eux que ce soit par internet ou par l'entourage familial.

Le soin pourrait être possible à partir de signalements faits par la Justice, mais ils ne sont finalement pas si nombreux même dans des endroits sensibles

La pédopsychiatrie devrait surtout s'intéresser à la prévention pour les enfants soumis à l'instrumentalisation parentale et qu'il serait opportun d'établir une saisine par les juges des enfants, des services de pédopsychiatrie systématiquement lorsqu'il y a un problème de radicalisation des parents. Toutefois, chacun doit être dans son rôle afin de ne pas instrumentaliser la psychiatrie, ce que l'on craint, comme cela l'a pu l'être pour les auteurs de violences sexuelles. Et tout en sachant que l'on rencontrera des réticences chez de nombreux collègues. Il faut bien différencier la situation expertale et la situation thérapeutique.

Un autre aspect où on peut saisir aussi le problème, c'est dans le cadre des conflits JAF, c'est-à-dire dans le cadre des divorces qui n'en finissent pas. Avant on accusait le mari d'abus sexuels, maintenant on l'accuse d'être radicalisé.

Intervenir en prison est un problème plus spécifique. Hélène Bazex s'étonne de ne pas voir intervenir le SMPR quand une personne dangereuse est écrouée pour terrorisme. Cette non-intervention peut être reliée à la volonté de ne pas être instrumentalisé, d'où le refus de certains SMPR de participer aux commissions pluridisciplinaires uniques. Hélène Bazex trouverait pourtant intéressant que les SMPR y apprennent des informations, même sans rien dire, car cela éviterait aux psychiatres d'être instrumentalisés par le discours univoque du patient, et elle a l'espoir que « *peut être qu'un jour ils peuvent lâcher une petite chose intéressante, mais cela dépend vraiment des personnes, certaines étant très collaboratives, ça relève de positionnements même politiques* ».

### Pour conclure

Hélène Bazex aimerait beaucoup que psychiatrie et justice puissent continuer à travailler ensemble, mettre en place des choses, des outils, une réflexion. Les magistrats n'ont pas de posture unique, ils doivent se construire une représentation et ont besoin des associations de professionnels pour les aider à se la constituer.

## Pierre BENGHOZI

*Pédopsychiatre Psychanalyste de groupe et de Famille  
Président de l'Institut de Recherche en Psychanalyse du Couple et de la Famille  
Ex Président de la Commission Interministérielle du CSTS sur la Violence  
Expert Miviludes sur la radicalisation  
Superviseur des équipes de Référént Laïcité Citoyenneté PJJ et à Molenbeek  
Superviseur – action-recherche du réseau interinstitutionnel Radeo, sur la  
radicalisation*

1) La place de la psychiatrie dans les déterminants de la radicalisation est à la fois essentielle et relative dans une perspective diagnostique, psychopathologique et clinique. Car on ne peut envisager les questions concernant la radicalisation que comme une émergence dans une perspective de « **la complexité** » au sens de Jean Louis LEMOIGNE et d'Edgar MORIN.

La dimension psychiatrique et plus globalement psychodynamique ne peut être appréhendée que par rapport en particulier **aux enjeux des idéaux mobilisés dans un contexte psycho-géo-politique**. Elle en est même le symptôme.

Du point de vue psy, on pense beaucoup à une expression de l'adolescence. C'est sans doute parce que l'adolescence est symptôme des phases de passage dans un processus en transformation individuel et groupal. L'adolescence est aussi ici à penser comme adolescence groupale familiale et comme **adolescence sociale « en crise »**. L'adolescence est dans son expression individuelle, aussi un symptôme des identités familiales, communautaires et sociétales en transformation.

Sollicité en tant que pédopsychiatre pour organiser des journées sur la radicalisation J'ai déclaré qu'un tel projet est prématuré. Car cela supposerait d'avoir déjà un savoir validé à transmettre. Et nous avons opté par l'organisation de réunions au ministère pour réunir selon les informations du moment, des personnes, des équipes ou institutions qui pourraient apporter à partir de leur pratique plus ou moins balbutiante des éléments partageables. Environ une trentaine ont répondu et se sont retrouvées en 3 temps de rencontre. Le principal résultat de ce travail a été de constater un polymorphisme de ceux qu'on considérerait selon une définition elle-même plurielle des radicalisés. On distinguait une diversité de parcours à partir d'une diversité d'approches professionnelles

Le point commun était comme un slogan : « Il n'y a pas de profil type » Ce qui me semble vrai si on pense en termes de diagnostic. *Mais il y a la rencontre de vulnérabilités*. Mon point de vue est qu'il est plus pertinent de repenser ces vulnérabilités comme les enjeux du processus de radicalisation dans *une perspective psychanalytique groupale des liens*. Plus précisément je proposerai de les envisager en référence à ma conceptualisation du « **maillage** » **des liens de filiation et des liens d'affiliations**. Le maillage construit les *contenants généalogiques identitaires*, qui est le vecteur de **la transmission psychique généalogique** inter et transgénérationnelle. Aux avatars de la capacité d'élaboration de la transmission correspond une souffrance du lien qui va se traduire par un démaillage des contenants psychiques sous la forme de « **trous** » **de contenants : c'est ce que j'appelle l'En-crise** », ou de « **Déchirure** » : **c'est le démaillage « catastrophe »**. Le processus de transformation individuel de l'adolescent ne peut plus être étayé par le contenant

familial et ou communautaire. La production de symptômes individuels est l'expression défensive d'une tentative de *remailage des contenants*.

Dans cette perspective, la radicalisation est analysée comme une forme particulière de remailage des *trous et des déchirures des liens de filiation et des liens d'affiliations* sur la base d'un contexte géopolitique donné. C'est là la dimension psychogéopolitique. C'est l'expression d'une co-construction complexe contextuelle **d'un pacte d'alliance radical** entre une organisation familiale et une organisation totalitaire Daesh. Certes on a pu distinguer parmi ces comportements de folle violence des symptômes relevant d'un diagnostic de pathologie psychiatrique tel par exemple un passage à l'acte psychotique ou associé à une conduite suicidaire mélancolique, peut-être facilité par une consommation d'alcool ou de stupéfiant. Mais ils sont considérés comme marginaux et non spécifiques. Cependant, même les actes de violence radicale pensés comme commis par des « loups solitaires » se révèlent comme ceux de loups solidaires plus que solitaires dans un réseau plus ou moins visible. Les actions violentes dans les pays hors combat, par des nationaux plus ou moins isolés avec les moyens limités sont d'ailleurs devenus une option stratégique préférentielle officielle encouragée de la violence radicale. Et ce d'autant plus que la guerre sur le terrain militaire est défaite. C'est donc une des missions pour laquelle la psychiatrie va être encore plus sollicitée avec une fonction diagnostique d'expertise, et d'orientation d'actes pseudo isolés, plus ou moins insolites.

Donc globalement pas de profil psychiatrique type, Mais il y a une fragilité en termes de **vulnérabilités de liens**.

Au niveau vertical du lien de filiation, il y a une usurpation de la place et de l'image paternelle. Le **pseudo père** tyrannique, tel le calife auto proclamé se met en position de père d'un groupe structuré au niveau clanique horizontal. **L'affiliatif se substitue au filiatif**. Il y a une dé/différenciation des frontières générationnelles et au niveau horizontal une massification indifférenciée des frères. Les enfants deviennent les lionceaux enfants du califat.

Cette emprise s'étaye non pas sur une adhésion religieuse à un islam qui serait extrême mais à un néomythe. **Le néomythe** a pour fonction de substituer le mythe organisateur familial et sociétal fondé sur la différence des sexes et des générations à **un néomythe d'autoengendrement**.

Il s'agit donc **toujours d'une conversion à une croyance néomythique** que ce soit d'un non musulman ou d'un musulman. D'où la formulation d'un repentir : « Je n'étais pas un musulman radical, j'étais Daesh... ! »

2 C'est donc ce pacte d'alliance radical qu'il faut tenter de prévenir et une fois engagé, tenter de déconstruire. Ce qui est particulièrement sensible car il a une fonction économique nouant la dépendance réciproque, individuelle mais aussi groupale à la fois pour le radicalisé et aussi pour l'organisation totalitaire incestueuse Daesh.

Avec la dépendance aliénante se structurent les résistances au changement.

Il ne faut pas de croire qu'extraire du groupe radical suffit. Il y a une gestion au long cours des enjeux du vide mélancolique réactualisé avec la béance de l'alliance rompue.

On est dans ces pathologies de la déchirure des contenants identitaires amenés à penser une approche de l'étayage par un **remailage d'étayage**. Cela suppose un **métacadre maillant en réseau** les dimensions médicales psychiatriques psychothérapeutiques, individuelles, groupales et familiales, éducatives, spirituelles, judiciaires et juridiques...

L'approche familiale et communautaire doit être articulées en fonctions des compétences créatives disponibles au contexte.

Par exemple il ne faut pas négliger l'articulation des services de psychiatrie de secteur avec un travail communautaire de proximité avec les associations psychosociales de quartier qui peut donner du sens et tenter de prévenir le déploiement d'un processus groupal de jeunes dans des dérives.

Benghozi P.,

- (1999), *Adolescence et Sexualité, Liens et Maillage réseau*, sous la dir, Paris L'HARMATTAN.
- (2002), *Violence et champ social*, Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, ENSP.
- (1994), Porte la Honte et maillage des contenants généalogiques, *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 22, 81-95.
- (2016), Idéologisation, idéologisme radical, djihad et désembrigadement, *Le journal des psychologues*, 335, 26-30.
- (2016), Clinique identitaire de la radicalisation idéologique et Djihad dans les organisations incestueuses et incestuelles, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67,51-66.
- (2019), Le pacte d'emprise radical : le Djihad, une néoconversion à un néomythe, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux*, 63 : 165-191, Deboeck





## Fethi BENSLAMA

*Psychanalyste et professeur à l'université Paris Diderot  
Président des États Généraux Psy de la Radicalisation*

La radicalisation ne peut être éclairée à partir d'un seul angle. Jusque-là, il y a eu la domination d'un discours sociologique imprudent qui a créé des **relations causales linéaires entre des problèmes sociaux/des explications politiques et la radicalisation**. Ces relations causales linéaires font l'impasse sur la dimension subjective (Sinon comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de radicalisés ?). Si une discipline ne tient pas compte de la complexité causale qu'offre la radicalisation, elle risque un discours réducteur.

**La notion de radicalisation** relève tant du registre de **la sécurité** que de **l'identité**. Cette dimension d'identité répond au besoin, après les attentats du 11/09, d'un repérage qui arrive en amont de l'acte terroriste. Nécessité de décrire les processus de « devenir terroriste » pour le prévenir. Prévention de **menaces liées aux violences identitaires**. Aujourd'hui nous avons l'islamisme, mais il y en a d'autres et il y en aura encore. La radicalisation va durer longtemps.

Etude des **trajectoires de sujets** rencontrés (directement, en supervision ou par la littérature).

### **Complexité causale "quadripartite" :**

1. Causalité "**anthropohistorique**" : Dimension anthropologique et historique qui a fait apparaître, entre autres, **le mythe identitaire de l'islamisme**.
2. Causalité liée aux **Sociétés actuelles** : processus de destructivité des liens sociaux qui, bien que différents (Occident ou Orient), rejoignent parfois la même problématique.
3. Causalité liée à la **Déstructuration des groupes et des familles**.
4. Causalité liée à la **singularité subjective** : Lié aux trois autres, on ne peut pas le traiter seul, sinon on ne comprend pas comment ces sujets en arrivent à être réceptifs au mythe identitaire de l'islamisme.

Il faut traiter la radicalisation dans **un réseau de causalité**, une **causalité réticulée** plutôt que des causalités linéaires. Une trajectoire n'est pas repérable à partir d'un point particulier, mais dans une **circulation au sein de ce réseau causal avec des points de renforcements**.

**Point anthropohistorique - Mythe identitaire de l'Islamisme : le "Surmusulman"**. Mythe identitaire de l'islamisme : se crée à partir d'une réaction Anti-Lumières après la chute **du Califat et de l'empire Ottoman**. (1928), la fin d'une figure souveraine. Apparition des Frères Musulmans, noyau génétique du mythe Islamiste et de nombreux mouvements islamistes antinationaux. Ils considèrent que le nationalisme moderne est l'ennemi de l'idée de Califat. A partir des années 70 l'Arabie Saoudite décide de créer une **bulle religieuse et finance tous mouvements visant à la restauration de l'islam**. Le financement de l'Arabie Saoudite a permis une dérégulation religieuse de l'Islam et **a détruit la question de l'autorité**. Les USA leur laissent carte blanche (guerre froide) et s'ouvre la première école du djihadisme en Afghanistan. L'idéologie du mythe islamiste et identitaire trouve un terrain d'application. Auréolé d'une victoire, ils vont s'exporter ensuite dans tous les pays (GIA, Bosnie, Tchétchénie et maintenant Syrie). **Le djihadisme est donc une construction islamo-occidentale** qui a créé une niche écologique de prolifération de l'idéologie du "surmusulman". Le mythe identitaire de l'Islamisme n'est pas seulement

religieux, il utilise aussi les mutations de la modernité et les problèmes qu'elle affronte. Il défie la structure traditionnelle religieuse. Il est en excès par rapport à l'institution religieuse qu'il déborde et qu'il met à mal en la discréditant.

Parallèlement, tous les états postcoloniaux échouent à régler les problèmes de leurs sociétés : des masses de jeunes précarisés dans tout le monde musulman. L'offre du mythe islamiste trouve preneur.

**La figure du "surmusulman"** création d'une idéologie : Tout ce qui se passe dans l'islam, est la faute de l'occident, mais c'est les musulmans eux-mêmes qui l'ont permis car ils n'ont pas assez cru en leur propre foi. Ces musulmans ont quitté l'islam, sont des mécréants et il faut les reconvertir. Il faut réintroduire **la question de l'origine, les ré-origineurs**. Une **conversion**, un **born-again**. Vous devez redevenir musulman en l'étant plus que ce qu'étaient vos parents. Injonction surmoïque très puissante qui passe par l'affichage de signes et de ritualités augmentées. Le "surmusulman", c'est l'injonction surmoïque issue de ce mythe identitaire.

Les jeunes radicalisés veulent souvent restaurer le Calife au regard de problématiques à leur propre père.

La radicalisation c'est **la rencontre entre une idéologie/mythe identitaire de l'islamisme, et des sujets qui sont dans des dispositions subjectives qui les rendent prêts à les recevoir**. Interaction en jeu dans le quadripartite du réseau de causalité.

Ressorts de cette idéologie :

- **Justice identitaire** : Sujet appelé à faire justice, être le « vengeur de la divinité », par la superposition d'un préjudice individuel et d'un préjudice sur l'ensemble de la communauté.
- **Dignification et accès à la toute-puissance** : donner une dignité à ceux qui n'en n'ont pas, ceux qui se représentent comme des déchets. Il y a une élévation.
- **Repentir et Purification** : La purification est une offre puissante pour les délinquants mais aussi pour des jeunes qui n'ont pas commis de faute, mais repose sur des sentiments de culpabilité et de honte qui ne sont pas liées à des actes, des hontes d'être.
- **Promesse de restauration du sujet de la communauté contre le sujet de la société** : Le sujet de la société moderne prend trop de responsabilités. Ils promettent le retour du sujet de communauté inscrit à une place reconnue et qui n'a pas à s'en préoccuper.
- **Effacement des limites entre la mort et la vie** : La mort est décidée en amont de la vie (destinée). Destruction de toute scène originare. Individu anéanti avant même d'exister. La mort est un accès à une vie supérieure, dans laquelle la jouissance est illimitée. Ils s'autodétruisent car cela a un sens : la vraie vie commence après. Impact fort pour les jeunes.
- **La théorie du mal et de la régénérescence de l'humanité : La théorie de la fin du monde** l'achèvement du sens et du jugement dernier. Pour les ados en quête de sens, le jugement dernier arrête tout et permet de ne plus être en quête.

**La question de la subjectivité** : Il y a des malaises de la subjectivité et des lésions de la singularité subjective qui ne se traduisent pas par des formes psychopathologiques ou psychiatriques. Ce sont des gens normaux avec des lésions. La conversion peut redonner un accueil inconditionnel dans la vie. Il s'agit d'une seconde naissance, le sujet est ré-accueilli de nouveau dans un autre qui ne lui pose pas de condition. Pour certains jeunes **la question de la honte** a pris une place

considérable, et la radicalisation est pour eux la sortie de leur honte et sa transformation en quelque chose de glorieux. Beaucoup de traumatismes peuvent se traduire par des lésions de la singularité subjective où le sujet handicapé subjectivement, apparaît comme quelqu'un de "normal".

L'idéologie identitaire propose au sujet de **nouvelles économies du symptôme**, un nouveau traitement auto-thérapeutique :

- L'**enveloppe du symptôme** : Une enveloppe, à partir de l'idéologie, autour d'un symptôme, de sorte qu'il se trouve isolé et transformé en un élément de reconnaissance.
- **Dissolution du symptôme** : Le sujet perd sa singularité, et perd donc son symptôme. Il devient un automate religieux qui ne souffre plus.
- **Sacrifice de la jouissance** : Ascétisme et Pratique religieuse qui tranquillise. Le sacrifice contient et organise jusqu'à un certain point, puis le déchaînement pulsionnel peut arriver.
- **Délires qui prennent une consistance collective** : et facilitent de ce fait les passages à l'acte. Dans certains cas, ce mythe identitaire fonctionne comme un "pseudo délire" et remplace un délire. Solution auto-immunitaire qui propose au sujet sa propre mort.
- **Anoblissement de la délinquance** et des conduites antisociales (60% de délinquants).
- **Saut épique et héroïque** qui permet au sujet d'aller vers la lutte. Psychomachie : vie psychique mobilisée par l'idée d'être un guerrier. En devenant ce guerrier, **il va acquérir une renommée qui va lui donner le nom qu'il n'avait pas**. Dimension agonistique, "prêt à mourir pour". Pour le sujet qui vit un **conflit interne puissant entre le ça et le surmoi**, la psychomachie permet **de l'exporter vers l'extérieur**. Gagne un soulagement et acquiert une renommée. Arrivé à un certain point cette psychomachie empêche d'interroger le passage à l'action.

Deux situations dans lesquelles cette psychomachie intervient :

- 1) **Sujet qui vit un conflit interne puissant** : la psychomachie **place la guerre à l'extérieur**.
- 2) **Sujet qui s'ennui**, à l'agonie, la psychomachie permet un **retour à la vie en devenant un guerrier**.

La radicalisation est compliquée et nécessite un **réseau causal** pour voir :

- **comment ces lésions de la singularité subjective peuvent accueillir l'offre du mythe identitaire ?**
- Et, **comment cette offre du mythe identitaire permet aux sujets d'opérer une nouvelle économie avec son symptôme ?** (Qu'il s'agisse d'un psychotique ou d'un névrosé).

Pour traiter la radicalisation, **il faut faire le diagnostic de la façon dont le sujet fait avec son symptôme dans le réseau de causalité**.

Le passage à l'action n'est pas seulement du côté du sujet qui fait l'action, il est une structure où plusieurs interviennent pour construire ce passage à l'action. Cette action peut être soutenue et autorisée. Il faudrait un concept juridique qui penserait l'action à plusieurs. Cela ouvre le débat sur la question de la main armée pour tuer.



## Alain BERTHOZ

*Neuroscientifique*, Professeur au Collège de France  
Membre de l'Académie des Sciences

Dans le cadre de ses nombreux et importants travaux neuroscientifiques il a étudié plus particulièrement les questions relatives à l'empathie chez l'adulte et chez l'enfant, montrant l'importance du changement de perspective pour reconnaître l'altérité. Ces travaux l'ont conduit notamment à envisager l'existence d'une période critique pour l'acquisition de cette capacité de changement de perspective au cours du développement précoce. Dans ce cadre, il a été à l'origine de plusieurs colloques sur le Syndrome E, à l'Institut des Études Avancées de Paris

- 1) Prévenant qu'il n'est pas spécialiste du développement de l'enfant, Alain Berthoz indique qu'il travaille depuis quelques années sur l'ontogenèse des stratégies cognitives des relations avec l'espace chez l'enfant en collaboration avec des pédopsychiatres. Il s'est intéressé particulièrement à une période du développement de l'enfant qui va de cinq ans à l'adolescence, à la préadolescence. Une des raisons pour lesquelles il s'est intéressé à cette période c'est que, notamment PIAGET, avait montré que vers sept ou huit ans, l'enfant change de point de vue. Or, cette question du changement de point de vue correspond en neuroscience cognitive aujourd'hui à un problème extrêmement général qui concerne les stratégies cognitives pour la navigation spatiale et les relations avec l'espace. C'est à dire que toutes les données anciennes de la neurologie indiquent que notre cerveau traite les relations entre le corps et l'espace pour la navigation, la mémoire, le comportement, la relation avec autrui, avec une variété de stratégies cognitives, et surtout de référentiels spatiaux.

C'est à dire que :

- i. Nous savons maintenant que le cerveau dispose de réseaux différents pour traiter les différents espaces : l'espace du corps, l'espace de préhension, l'espace locomoteur, environnemental, c'était connu en neurologie.
- ii. Nous savons également que nous pouvons naviguer :
  - Dans une perspective égocentrée en nous rappelant nos mouvements, au labo on m'a montré que ça implique particulièrement le cerveau gauche, ce qui n'est pas étonnant vu que c'est aussi le cerveau du langage, c'est à dire séquentiel. C'est à dire que je peux me rappeler le chemin jusqu'à l'hôpital de la Salpêtrière en me rappelant la séquence des mouvements que j'ai fait et des événements qui se sont passés et en utilisant ma mémoire épisodique.
  - Ou dans une perspective allo centrée avec une carte si on m'en a donné une à l'entrée.

Autrement dit on identifie maintenant mieux les différents mécanismes dont notre cerveau, qui soutient cette très grande variété de capacité que nous avons de manipuler l'espace dans nos relations, dans notre navigation, notre mémoire spatiale. Il y a une dimension supplémentaire, pour se rappeler comment sortir de l'hôpital de la Salpêtrière tout à l'heure, nous n'avons pas seulement à nous rappeler les mouvements que nous avons fait pour venir ici mais nous devons changer de perspective, c'est à dire à inverser l'ordre des repères par exemple. Pour effectuer ces changements on a à faire dans le cerveau à des mécanismes, d'une très grande subtilité et d'un dynamisme incroyable sur lequel on commence quand même à avoir des bases et des données. Il y a maintenant une communauté internationale extrêmement active, aux EU, au Canada, en Angleterre en Allemagne qui apportent

des données, qu'ils modèlent, sur ce que j'appelle la manipulation des référentiels spatiaux.

- 2) Alain Berthoz a proposé l'existence d'un trait transnosographique qu'on retrouve dans la schizophrénie, l'autisme, l'anorexie mentale, les troubles dits visuo-spatiaux, qui est un trait commun dans cette difficulté de manipuler les référentiels spatiaux puisque cela met en jeu un assez grand nombre de structures : ce n'est pas seulement l'hippocampe, ce n'est pas seulement le pariétal, ce sont des réseaux et des systèmes multiples, spécialisés mais en interaction ; par conséquent dans chacune de ces pathologies, on va trouver des déficits de certaines de ces capacités de manipuler l'espace.

On lui a demandé de présenter cette hypothèse à l'institut des droits de l'homme à Strasbourg pour essayer de sensibiliser à cette question une communauté très large à l'occasion de cette action scientifique où se réunissent tous les ans plus de deux cents juristes du monde entier. Il a repris cela dans un livre sur la pluralité interprétative

- i. Première hypothèse, nous avons des zones dans le cerveau qui permettent cette manipulation, c'est un trait transnosographique dans des pathologies ou des comportements un peu aberrants.
- ii. Deuxième hypothèse plus réduite, entre 7 et 10 /12ans ils pourraient y avoir une « période critique cognitive » pour l'acquisition de la capacité de manipuler les points de vue. Il n'a pour l'instant aucune preuve biologique pour asseoir cette idée d'une période critique mais il pense que c'est une hypothèse qui mérite d'être étudiée car elle est potentiellement importante.
- iii. Troisième hypothèse concerne cette fois l'empathie. C'est à dire la capacité de comprendre non pas seulement les émotions d'autrui mais de lui accorder une certaine dignité dans son existence, dans son identité, dans ses projets, dans ses intentions qui feraient qu'éventuellement on mettrait en œuvre les systèmes inhibiteurs de notre cerveau pour ne pas passer à l'acte et être violent. L'empathie est à la mode. Giacomo RIZOLATTI et Tania Singer disent que l'empathie c'est les systèmes miroirs et que la schizophrénie, l'autisme, c'est aussi l'empathie. Alain Berthoz est en désaccord avec cette position. C'est à dire que suivant ce qu'ont dit les philosophes allemands, Vischer et Lips il y a deux grands modes de relations possibles avec autrui : la sympathie, « sympathus », mécanisme spatial, et sensitif, ont-ils dit, qui permet d'éprouver les mêmes émotions qu'autrui tout en restant à sa place. C'est « sentir avec », (Mitfühlung). L'empathie est différente. (C'est l'Einführung), C'est un processus spatial dans lesquels on change de perspective et on se met dans le corps d'autrui pour éprouver ce qu'il éprouve et que je n'éprouve pas. **Autrement dit, si je veux être empathique comme quelque chose qui relève du ressenti d'autrui et non du mien, il va falloir aussi parfois que j'inhibe ma sympathie.**

Des études neuroscientifiques ont montré que les deux types d'activités activent des réseaux différents dans le cerveau. Entre l'activité de type sympathique, et les processus dynamiques impliqués dans les mécanismes empathiques au pluriel il y a des différences

3. Ces hypothèses sont potentiellement importantes pour contribuer à la compréhension de la radicalisation. Alain Berthoz évoque une de ses collègues à Bruxelles, la Professeure Emmanuelle DANBLON, qui est impliquée dans une action de déradicalisation basée sur des exercices qu'elle a élaboré justement autour de cette question du changement de point de vue. C'est à dire des exercices qui visent à sortir ces jeunes gens de leur point de vue égo-centré sur le monde pour leur redonner une certaine liberté de changer de point de vue.

Le travail va consister à d'essayer de comprendre les différentes composantes des processus empathiques dynamiques. Un effort doit être fait pour vaincre la difficulté de supprimer les stéréotypies cognitives acquises lors des conditionnements des agresseurs. Anne GRAYBIEL, la grande neurobiologiste américaine, a fait de très beaux articles, sur la difficulté qu'il y a, une fois qu'une stéréotypie est engagée, à se libérer. Dans tout cela, le cerveau utilise, peut-être, des mécanismes très proches que ceux qu'on utilise pour manipuler l'espace. C'est cela l'idée nouvelle.

4. D'où l'importance de L'hypothèse de l'existence d'une « période critique » ; c'est l'idée que si dans cette période du développement, on empêche l'enfant de changer de point de vue et qu'on l'enferme dans un point de vue égocentré unique en l'empêchant de mettre en œuvre dans son cerveau ce jeu complexe qui lui permet de manipuler des points de vue, on le condamne à ne plus pouvoir l'acquérir. Ainsi, si dans les familles, dans les écoles où on enferme l'enfant dans une seule perspective, on le condamne déjà à avoir du mal à changer de point de vue. Et il est possible que cela puisse se faire même à l'adolescent chez les jeunes gens et les jeunes adultes, en faisant intervenir des mécanismes culturels pour bloquer ses capacités empathiques ; mais dans cette perspective de la période critique, lorsque celle-ci serait manquée ce serait fini. Alain PROCHIANTZ et Takao HENSCH ont démontré qu'éventuellement maintenant on peut rouvrir mais en gros c'est cela que suppose la notion de période critique.

Dans son livre sur *La Vicariance*, Alain Berthoz montre que l'on peut également suppléer en utilisant la vicariance des processus neurobiologique. C'est la base du concept de remédiation par rapport à celui de réhabilitation (qui serait davantage basé sur l'idée de réouverture d'une période critique). Ces idées sont actuellement reprises par des organisations ou des institutions qui veulent remettre la personne au centre de l'exercice de leur mission (par exemple, dans les transports, passer de la focalisation sur la gestion des flux et du matériel, à la focalisation sur le voyageur).

5. Concernant le Syndrome E, comme Evil, c'est un concept proposé par un grand neurochirurgien Itzhak Fried dans le Lancet, pour décrire l'énigme que représente ces gens normaux, qui sont capables de fusiller ou égorger 50 personnes dans la journée et qui rentrent ensuite chez eux où ils sont de braves gens, de bons pères de famille et de bons voisins dont on ne peut soupçonner qu'ils puissent se révéler aussi violents. Un peu comme les jeunes djihadistes aujourd'hui. Il a décrit un certain nombre de caractéristiques qui définissent à ses yeux ce syndrome et, à l'incitation d'Alain Berthoz, l'IEA a mis en place pendant trois ans un travail interdisciplinaire pour essayer de comprendre sérieusement ce qu'il se passait. L'hypothèse de I Fried est que ce ne sont pas des psychopathes mais des personnes normales, ce n'est pas une résurgence du cerveau des dinosaures mais au contraire une suppression de l'affect, ce sont des comportements stéréotypés acquis par conditionnement, et c'est toujours en groupe c'est-à-dire dirigé par une idéologie ou des normes morales imposées. Dans le cadre de ces colloques se sont exprimés différentes hypothèses neurobiologiques dont celle proposée par Etienne Kœchlin qui montre qu'il y a une compétition entre le cortex préfrontal dorso-latéral est en rapport avec les règles d'action) et le cortex médio-temporal qui appartient au système limbique sur la valeur... **C'est règle contre valeur** : Etienne Kœchlin a publié un modèle qui propose l'idée que le système des règles peut inhiber le système des valeurs s'il est assez puissant, c'est une des hypothèses, mais sans doute un des nombreux mécanismes possibles, il y en a peut-être d'autres, et il y a eu d'autres hypothèses proposées. Un livre avec une vingtaine de participants, très interdisciplinaire est sous presse chez Odile Jacob New York

6. Dans ce cadre, **rendre possible la re création des capacités de changer de perspective devrait faire l'objet** d'un travail interdisciplinaire sérieux car il peut déboucher sur des actions concrètes en fonction de l'âge et du contexte. C'est un bel enjeu

BERTHOZ, A., OSSOLA C., STOCK, B. (DIR.)(2010) : « La pluralité interprétative » (« Conférences »), en ligne, mis en ligne le 24 juin 2010. URL : <http://conferences-cdf.revues.org/154>.

BERTHOZ, A. La vicariance O. Jacob 2013



## Marianne BILLE-DÉSOGÈRE

*Psychologue du Dispositif Éducatif Systémique de l'UEMO Commerce,  
Protection Judiciaire de la Jeunesse*

Le Dispositif Éducatif Systémique (D.E.S) dépend de L'UEMO Commerce, entité du STEMO Paris Centre. Madame BERENGER en est la directrice et Madame BAUJARD la coordinatrice.

Les entretiens sont réalisés, en binôme, par trois éducateurs, deux psychologues et un psychiatre tous formés à la thérapie familiale d'orientation systémique. La prise en charge s'établit en référence à l'approche familiale systémique et s'adresse aux mineurs et à leurs familles. Le DES reçoit les familles au 21 place du commerce. 75015 Paris.

Au moment de l'audition, ce dispositif a pris en charge 28 mineurs jugés pour Association de Malfaiteur en vue d'une entreprise terroriste (AMT), incarcérés en Ile de France ou placé en CEF.

### **Cadre institutionnel et parcours des jeunes AMT :**

La judiciarisation des jeunes AMT a donné lieu à un protocole de prise en charge à la PJJ partant du constat d'un manque d'éléments sur la personnalité du jeune et son parcours de vie lors du jugement :

- D'abord le jeune rencontre un éducateur et un psychologue pour faire le RRSE (Recueil de Renseignement Socio-Éducatif)
- Puis MJIE de 6 mois sur 2 services (STEMO Paris centre) :
  - UEMO Lafayette : MJIE classique
  - UEMO Commerce (Équipe à laquelle appartient Mme Bille-Désogère) : MJIE aux fins d'approfondissement du fonctionnement familial.
- Le SECJD (PJJ en prison) intervient s'il y a incarcération du jeune.
- UEMO du secteur d'habitation des parents (Mesure de Contrôle Judiciaire et parfois de Liberté judiciaire SP)

Chacun de ces services à une logique de travail qui lui est propre :

- UEMO Lafayette : Logique d'investigation
- UEMO Commerce : Logique d'évaluation des compétences familiales, d'accompagnement et de mise au travail des familles
- SECJD (en prison) : Logique de travail sur le passage à l'acte ou l'intention de et sur des propositions de sortie.
- UEMO du secteur d'habitation des parents : en retrait dans le temps de la MJIE, dans un travail de relais à l'issue de cette dernière.

### **Informations générales concernant ces 28 jeunes AMT :**

- Sur les 28 situations un seul est passé à l'acte, les 27 autres sont jugés pour Association de malfaiteurs à visée terroriste (AMT)
- Ils ont écopé en moyenne de 18 mois d'incarcération (Peines lourdes pour des ados). Nous sommes face à une justice d'exception sécuritaire.
- Plusieurs ont été sous l'emprise de recruteurs tel que Rachid Kassim. La prise en charge et les éléments du dossier judiciaire ont montré que le discours du recruteur est adapté à la problématique individuelle et familiale de chaque jeune.
- Soumis à une pression et à un harcèlement très important au travers des réseaux sociaux. Les recruteurs incitent sans cesse à la commission d'actes violents

- La majorité présentait une surconsommation des réseaux sociaux de Daesh et visionnaient des vidéos de décapitations.

### **Prise en charge du Dispositif Éducatif Systémique (DES) :**

Un binôme de professionnel (éducateur, psychologue) réalise des entretiens familiaux élargies (parents et fratrie, voire grands parents) sur le service et en maison d'arrêt (avec le mineur, les parents, la fratrie ce qui a nécessité une adaptation de l'AP).

Les entretiens sont réalisés par un binôme, un des intervenants étant en lien direct avec la famille et le second dans une position décalée afin de mesurer les interactions entre la famille et le professionnel.

L'Objectif est de mettre la famille au travail en utilisant ses ressources et ses compétences (en référence au travail de Guy OSLOOS) afin de soutenir le jeune dans une compréhension de son engagement radical.

Ainsi les deux types de prise en charge (MJIE Lafayette) et (MJIE DES) visent à trouver un équilibre dans un travail autour de la compréhension et la responsabilisation face aux actes, les phénomènes inconscients à l'oeuvre et le repérage des mouvements du système familial.

Les familles concernées sont sidérées, dans un choc émotionnel majeur, d'abord par les conditions violentes et brutales de l'arrestation (vécue par l'ensemble de la famille), mais aussi parce qu'on leur dit : « Votre enfant est un terroriste ». Face à cette annonce apparaît un double mouvement : Les parents étaient inquiets, mais ne pensaient pas que ça pouvait être grave à ce point-là.

Comme les personnes sous emprise sectaire, ces mineurs oscillent entre le système de pensée et les croyances du groupe des paires radicalisés et celui de sa famille. Face à ce jeune "sous emprise", la filiation joue un rôle essentiel et les familles représentent donc un moteur très important pour soutenir le désengagement de leur enfant.

L'objectif de la prise en charge est donc double :

- Accompagner les familles dans le choc traumatique lié à l'incarcération de leur enfant, les préparer au moment du jugement. Mais également redonner des compétences aux membres de la famille pour qu'ils puissent aider leur adolescent
- Répondre à la commande judiciaire dans une perspective d'élucidation du symptôme "d'embrigadement djihadiste", à la fois dans ses aspects transgénérationnels, mais aussi contextuels de " l'ici et le maintenant" des relations et du fonctionnement familial.

Il est Important d'être transparent avec les familles en leur expliquant les enjeux judiciaires de cette prise en charge. Le DES est là, à la fois dans l'accompagnement de la famille, afin de remobiliser leurs ressources, pour aider leur enfant, mais aussi pour transmettre au moment du jugement les éléments de compréhension qui auront été dégagés dans le travail. Car ces adolescents ne se résument pas aux actes qu'ils ont commis. Ils ont une histoire, une famille, et c'est important que ces aspects soient retransmis au juge.

L'équipe du DES appréhende l'embrigadement djihadiste comme un "symptôme" (au même titre que la délinquance, la toxicomanie, les fugues etc ...). La spécificité de l'approche systémique est d'attacher une importance capitale, pour la compréhension du symptôme, au contexte dans lequel celui-ci se manifeste. Ainsi ils ne recherchent pas le sens des comportements chez l'individu, mais dans un fonctionnement familial particulier.

### **Principaux éléments psychopathologiques repérés pour ces 28 jeunes :**

Les différentes situations reflètent l'aspect multifactoriel du phénomène de radicalisation. Il s'agit de la Rencontre entre un individu (et ses fragilités), un type de fonctionnement familial, une opportunité technologique (internet) et un contexte social.

Voici les différents éléments qui apparaissent de façon récurrente du côté familial :

- **Omniprésence de la mort et deuils pathologiques :**

Apparaît souvent, au cours de la prise en charge systémique, des mythes autour de la mort (ex : « Il faut mourir pour renaître »), et des deuils pathologiques.

De l'autre côté, Daesh est dans l'idéalisation de la mort, c'est l'anti-vie qui est valorisée, ce qui fascine ces ados en proie aux questionnements classiques de l'adolescence.

- **Emprise et autonomisation impossible :**

Mythe : « Si l'on se sépare, on meurt ». Souvent un contexte familial où l'autonomie est peu valorisée avec des mères trop présentes et des pères trop absents.

La séparation psychique et l'autonomisation est entravées, Le jeune, empêché de grandir, passe de cet état infantilisé, à « je me retrouve sur zone avec une kalachnikov et marié par internet », l'illusion de devenir un homme du jour au lendemain.

Souvent la configuration parentale place le jeune dans un lien d'emprise dont il cherche à se dégager en répétant paradoxalement cette emprise en plaçant sous l'emprise de Daesh. (rejoint les théorisations de Serge Hefez).

- **Confusion et/ou indifférenciation générationnelle :**

Familles où les places et les rôles sont mal définies. Ex : le père occupe symboliquement toutes les places (père et mère) et la mère occupe une place de sœur.

- **« Absence psychique » de l'un des parents :**

Un des deux parents est accaparé psychiquement par quelque chose, une dépression, un combat, une lutte, etc. Face à ce parent psychiquement absent, l'adolescent dit : « par mon absence je me rends présent » (similaire aux problématiques de fugue).

Quand un parent qui est psychiquement accaparé par une dépression, une cause politique, un sentiment d'injustice, etc. qui est lui-même dans une certaine emprise psychique par quelque chose, l'adolescent grandit avec l'idée qu'il n'est pas présent dans la tête du parent. Dans le fantasme de partir en Syrie, on retrouve : « Je m'absente, je pars pour me rendre présent dans ta tête ». Poussé plus loin, c'est même : « J'imagine de mourir pour être présent éternellement dans ta tête ». Cela rejoint les « trous dans la transmission » qu'évoque Tobie Nathan. Phénomène de « conversion » qui consiste à ne pas chercher ce qui fait défaut dans l'histoire familiale mais réinventer une troisième histoire.

- **Verbalisation difficile des émotions :**

Souvent beaucoup de vécus corporels en lieu et place de la verbalisation d'émotions. Il y a comme une rétention, une inhibition. Cette particularité dans le traitement de

l'affect se révèle particulièrement compliquée pour les jeunes qui grandissent dans ces familles et traversent leur période adolescente

**Impact sur les professionnels et supervisions :**

Impact double, dans le registre émotionnel à un niveau plus individuel (sidération ou fascination), mais aussi du côté d'une pression hiérarchique. Ces deux impacts peuvent pousser certains professionnels à opérer un glissement dans leurs missions et vouloir répondre sur un registre sécuritaire ou de surinvestissement, qui relève plus de questions criminologiques de dangerosité.

Pour éviter cela, il est important de former les personnels sur l'impact de ces problématiques, les sensibiliser en amont. De façon à ce qu'ils soient au clair avec cette problématique d'un point de vue individuel et institutionnel, face à la société.

Pour la PJJ, c'est la Direction Départementale qui organise ces supervisions en sollicitant des professionnels extérieurs expérimentés

**Préconisations de dispositifs de prise en charge de la radicalisation**

La PJJ semble toute indiquée car il y a un savoir-faire avec les adolescents délinquants et leurs familles.

Marianne Bille-Désogère souhaiterait qu'il puisse exister sur chaque région un Dispositif similaire au DES avec une approche systémique.

Il faut que ces dispositifs soient publics (avec une équipe pluridisciplinaire de psychiatre, psychologue, éducateur) pour éviter que la radicalisation devienne un marché.

## Laurent BONELLI

*Maître de conférences en science politique à l'Université Paris X Nanterre.*

## Fabien CARRIER

*Docteur en science politique à l'Université Paris X Nanterre*

Laurent Bonelli et Fabien Carrier ont mené une enquête pour la PJJ et qui a été restituée dans un rapport : « *Radicalité engagée, radicalités révoltées* »  
<https://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/184000167.pdf>  
et dans un livre : « *La fabrique de la radicalité* », Seuil, 2018.

### Les modalités de l'enquête

L'enquête a duré 18 mois (septembre 2016 - décembre 2017).

Étude de 133 jeunes, avec garantie anonymat, 68 sont poursuivis dans des affaires de terrorisme (départs Syrie, tentatives d'attentats) et les autres pour apologie du terrorisme ou signalés par les professionnels de la PJJ pour des comportements ou des propos « radicaux » dans le cadre de mesures civiles ou pénales. 96 garçons (72 %) et 37 filles (28 %).

Une soixantaine d'entretiens avec les professionnels ayant suivi, de sorte à objectiver leurs stratégies d'écriture et de mise en récit.

Assistance aux audiences de 6 de ces mineurs et de consulter une quinzaine de dossiers de jugement.

Méthodologie de travail à partir de deux catégories sociologiques classiques : **la régulation** et **l'intégration** selon qu'elles sont fortes ou faibles, aboutissant à quatre types.

### Les résultats de l'enquête

#### - **1<sup>er</sup> type : régulation faible et intégration faible.**

Constellation familiale fréquemment rencontrée dans les familles habituelles de la justice des mineurs : lourds handicaps sociaux, des pathologies lourdes, des ruptures dans le travail, familles peu cadrantes, amenant des mineurs dans un cursus de recherche individuelle pour une **radicalité apaisante, relationnelle**. Les parents signalent souvent ces situations qui leur semblent une attaque contre eux (p. ex une jeune fille porte le voile).

#### - **Le 2<sup>e</sup> type : régulation forte et intégration faible.**

Conflits familiaux forts menant à une **radicalité rebelle** qui n'arrive pas à s'exprimer. Parents racistes, engagés, militaires en opération extérieure.

#### - **Le 3<sup>e</sup> type : régulation faible et intégration forte.**

Elle conduit à la **radicalité agonistique**. Les mineurs n'ayant pas d'appui de leur famille cherchent une protection chez leurs pairs.

#### - **Le 4<sup>e</sup> type : régulation forte et intégration faible.**

La plus « sérieuse », c'est **la radicalité utopique**. Surprise de l'enquête. Mineurs s'engageant dans une radicalité utopique, ayant une bonne intégration scolaire jusqu'au lycée. Rupture entre le collège et le lycée Mineurs prennent le contre-pied du cadre quotidien, de la cloche parentale dans laquelle, ils ont été maintenus.

Les auteurs vont se concentrer les radicalités **agonistique** et **utopique**. À noter que tous les parents des différentes formes de radicalités sont issus des **milieux populaires**.

**Les caractéristiques des parents :** Pour les utopiques, la moitié des jeunes de ce groupe (utopique) ont les deux parents issus de l'immigration, et 22 % ont au moins un des deux parents issus de l'immigration, l'Algérie et surtout le Maroc, qui ont une stabilité professionnelle forte, souvent ouvriers qualifiés. Chez les agonistiques, plus souvent du chômage de longue durée.

**Les caractéristiques des mineurs :** 78 % des utopiques sont scolarisés surtout dans des filières générales et moins de 30 % des agonistiques au moment des faits, très souvent en rupture scolaire. 88,5 % des utopiques ne sont pas connus comme délinquant avant les faits, au contraire des agonistiques à 83,3 %.

Les agnostiques se font surtout connaître par des propos et comportements inquiétants et l'apologie du terrorisme. Les projets d'attentats et le départ ou sa tentative en Syrie sont plutôt le fait des utopiques.

**La logique sociale, ou comment se forment un certain nombre de dispositions sociales ? Et comment ces dispositions s'investissent dans des configurations données et donnent tel ou tel type d'engagements ?**

Pour les **agonistiques**, on note une fluctuation dans les engagements qui conduit à une déstabilisation des institutions qui n'arrivent pas à saisir la ligne de conduite du mineur (par exemple, passage de fréquentation de la mosquée à participation à une tournante).

Pour les **utopistes** les logiques d'engagement sont différentes. Il existe un important décalage entre le projet parental et les conditions de sa réalisation, notamment au moment du passage au lycée, rappelant avec dureté les inégalités sociales et culturelles, avec souvent un manque de transmission des origines culturelles familiales. Ils sont confrontés à des humiliations par leurs pairs ou les enseignants et en réaction, ils se fabriquent un monde, une communauté idéale qu'ils vont rechercher. Cette quête les mène vers des personnes qui pourront donner un sens à leur vie dans le cadre de microcommunauté cohérente, où ils retrouvent des personnes comme eux, une nouvelle famille plus en harmonie à ce qu'ils sont, mais sans que ces groupes soient organisés notamment sous une forme djihadiste. Quand ces jeunes sont en contact avec des recruteurs, ils vont faire une « appropriation créative de l'idéologie, c'est-à-dire qu'ils ont interprété le message en fonction de ce qu'ils sont. Le départ en Syrie est vécu comme un passage à l'âge adulte, mais avec une vision fantasmée, peu portée sur les attentats. Les projets d'attentat, peu réalistes qu'ils peuvent faire est surtout pour donner le change dans les microcommunautés. Les logiques de ces petits groupes sont importantes pour influencer sur leurs comportements. Les passages à l'acte suivent souvent de moments de désengagement, puis au retour, il leur faut montrer la force de leur engagement radical. Les confrontations avec les institutions sont aussi un facteur précipitant de passage à l'acte.

Il est important de souligner qu'il n'y a pas de logiques de continuum et donc l'espoir des autorités de pouvoir élaborer des profils est illusoire. Des logiques très différentes vont conduire à certains comportements, souvent après épuisement à se maintenir dans le monde qu'ils se sont construit et qui peut s'effondrer brutalement, conduisant à une haine des institutions. La rencontre entre une politisation d'une situation et des savoir-faire peut conduire à basculement existentiel très rapide chez les utopiques) et à un épuisement chez les agonistiques). Les départs en Syrie sont plus le fait de

jeunes adultes (25 ans environ), non pas à cause de « profils », mais toujours pour faire suite aux logiques dans lesquelles la radicalité s'inscrit et pour les jeunes hommes le moment du départ est opportun quand ils ont achevé leurs projets délinquants alors que les plus jeunes partent parce que leur monde s'est effondré et qu'ils espèrent en reconstruire un ailleurs.

Nous n'avons pas pu étudier certains aspects comme celui de la foi qui n'est pas renseigné dans les dossiers, alors que pour les éducateurs, c'est un symptôme. Il convient aussi de ne pas penser la radicalisation comme une sorte de pré engagement politique, car on passe alors complètement à côté des choses. Répétons que les comportements agonistiques font réagir les institutions... Enfin, terminons en faisant remarquer que dans notre étude, nous ne traitons pas des dossiers camisoles » les fous...





## Thomas BOUVATIER

*Psychanalyste, auteur, président fondateur de l'association Autonomisation Citoyenne pour l'étude et la prévention des dérives radicales*

Thomas Bouvatier évoque le thème de la radicalisation en s'appuyant sur son expérience de psychanalyste et de chercheur doctorant (Paris VII), sur la prise en charge de patients atteints de burnouts en atelier thérapeutique d'écriture à l'hôpital Saint-Antoine, sur ses rencontres avec quelques parents de jeunes partis en Syrie, sur son étude des textes afférents à l'histoire de l'islam et la propagande d'autres groupes extrémistes (néo-nazis, ultragauche violente, sectes suicidantes), ainsi que sur les échanges avec le public, notamment dans des quartiers dits « sensibles » avec des sympathisants islamistes, qu'ont permis les formations et interventions qu'il a données sur le sujet depuis 2015.

### **Constatation d'un discours victimaire, culpabilisant, au nom d'une promesse de jouissance-toute.**

Au cours des diverses rencontres sur le sujet de la radicalisation, Thomas Bouvatier note qu'il arrive souvent que les divers professionnels qui se saisissent du sujet, en tant qu'intervenants et/ou dans le public, brandissent et revendiquent des vérités absolues (Rôle d'Israël et des États-Unis, Histoire de la colonisation, ghettos sociaux, mondialisation, etc...). Thomas Bouvatier explique que même si ces arguments changent parfois, il y a une similitude de la position victimaire vis-à-vis des musulmans, brandis comme un « nous » ou un « eux » emphatique - un grand tout homogène (sans distinction entre chiïtes et sunnites, sunnites mystiques et orthodoxes, sunnites orthodoxes malékites par exemple et hanbalites, sunnites orthodoxes hanbalites des Frères musulmans et wahhabites...). Il en va de même avec l'attitude culpabilisatrice contre l'Occident. Alors que l'on parle des victimes du terrorisme en France et dans le monde, le discours est clivé entre d'un côté les victimes qui seraient les musulmans, et de l'autre les bourreaux qui seraient les occidentaux. Ce clivage tranché, rappelle la rhétorique du pervers : prendre le tout pour sa partie, et inversement. L'auteur du discours brandit un ou plusieurs faits historiques incontestables, avant de les amalgamer en une totalité qui vaut vérité absolue et le place dans une position de jouissance-toute. La victimisation offre aussi un avantage dangereux pour la santé psychique de l'individu, car, en lui permettant de s'identifier à d'autres victimes, il évite l'effort d'élaboration qui lui permettrait à l'inverse de comprendre l'origine de ses souffrances propres. La victimisation entretient l'illusion que tout doit passer par l'autre pour se faire réparer, divisant l'humanité en deux : le groupe qui doit aider versus le groupe qui doit payer.

### **L'offre radicale et son fonctionnement.**

Les groupes radicalisant se présentent systématiquement comme composés de frères et de sœurs, une famille fusionnelle, suprématiste, toute puissante. A cette fin, leur discours propose une identité glorieuse, supérieure aux autres, formulée par des individus à l'intentionnalité perverse, c'est à dire en quête de chosification positive totale (« tu es une personne extraordinaire », « tu as une pureté et une capacité à tout comprendre qui est incroyable »). Si cette nomination liée à ce « bombardement d'amour », est acceptée par la personne visée, celle-ci va devenir dépendante de son auteur puisque seul lui détient le pouvoir de la répéter ou de la retirer. Or, une telle nomination n'est pas tenable en continu, puisqu'une fois que cette totalité est projetée (à la source d'un bénéfice narcissique immédiat), toute altérité menace de la corrompre, ce qui crée une angoisse de la perdre- sans compter les « critiques

bienveillantes » (« attention il ne faut pas faire ça, tu m'as un peu déçu... ») de la part des frères et sœurs en position dirigeante. La personne n'accèdera jamais totalement à cette identité glorieuse, à moins de consentir à toujours plus de sacrifice, jusqu'à celui du martyr, statut ultime au sein du groupe. Il y a bien des bénéfiques, toxiques, à se radicaliser, en premier lieu parce que le groupe permet d'organiser, de justifier et de promouvoir la radicalité des individus qui y entrent. C'est l'existence même des individus qui est prise en charge par le groupe—qui l'éduque, ce qui peut permettre, dans un premier temps, de le calmer, le canaliser, parce que sa violence est structurée par l'idéologie. Mais le prix est cher payé, il est celui d'une abrasion progressive de la subjectivité (causant une régression intellectuelle et affective), ainsi qu'un refus de l'altérité chez soi et chez l'autre, allant jusqu'à la chosification suprême : la martyrologie du côté du bon objet, et l'appel au crime du côté des mauvais objets.

### **Dimension fusionnelle et maniaque des groupes**

Certains individus ont une disposition particulière pour l'euphorie, l'hypomanie et la manie, ainsi que pour la tristesse, la dépression et la mélancolie. Pour ces individus, l'humeur « haute » est considérée comme vitale, le lieu de la vraie vie, le paradis, et l'humeur basse un cauchemar, un enfer. Pour Thomas Bouvatier, s'ils ne peuvent avoir accès à cette humeur haute, via un attachement passionnel à l'objet de leur désir, c'est que soit cet objet a été perdu soit il a été subtilisé. En conséquence de quoi, soit ils se considèrent comme fautifs, incapables de le garder ; soit, ils considèrent que ce sont « eux », les autres, la société dirigée par une minorité secrète, qui les en empêchent (solution paranoïaque) et qui jouissent seuls de l'objet volé. A ce titre, le « nous » radicalisant sauve le « je », tout en le remplaçant ; il permet à l'individu « impuissant » de renaître à l'émotion haute et de restaurer l'objet perdu, qu'importe que le nom de celui-ci change. Le fonctionnement du groupe fusionnel, quel que soit son expression (politique, culturel, sentimental, religieux, etc.) est une solution particulièrement saillante, car il promeut un délire fusionnel, une volonté de faire un avec le tout, d'être tout puissant, quelque chose de maniaque donc et qui ne pourra jamais advenir mais que l'individu croit pouvoir atteindre grâce à des épisodes de communion intense avec ses nouveaux frères et sœurs et sa soumission stricte à une loi qui autorise à terme la jouissance-toute (contrairement à la loi d'une société non totalitaire). Tout ce qui va faire obstacle à ce qui permet l'humeur haute, considérée comme vitale, doit donc être détruit : à l'intérieur du groupe (le traître, l'hypocrite, le doute, l'altérité qui s'exprime par la singularité) comme à l'extérieur (l'ennemi, dont l'omniprésence de l'agression permet de border les limites du groupe). La violence est considérée comme une question de survie. Face à cette radicalisation, cette désobjectivation, c'est, à l'inverse, une acceptation de l'altérité et de la complexité du réel qui fait de nous des sujets.

### **Une radicalité commune qui s'idéologise**

Les réactions instinctives du quotidien qui réduisent un individu, aux yeux d'un autre, à un mauvais objet (« ce type au volant est un abruti »), vont rapidement s'effacer, sauf si elles s'idéologisent (« c'est un abruti parce qu'il a tel genre, sexe, religion, nationalité, ethnie... »). C'est la justification et l'organisation de la radicalité qui permet la radicalisation. Une forte radicalité conjoncturelle et groupale pourrait être celle des supporters de football : Perte de l'identité subjective, fusion maniaque en cas de victoire, paranoïa en cas de défaite et croyances magiques. A la fin du match, le retour à différentes sources de libido permet de ne pas rester sur un seul objet du désir. Par contre, si ce supporter en fait son unique objet, la source unique de sa libido, son programme quotidien, sinon la vie lui paraît mortellement fade, il devient un hooligan. Cette organisation (hors hooligan) de type clanique, néo-familiale, nécessaire à la prise en charge d'individus mal émancipés, permet de colmater les défaillances de la

famille d'origine, mais avec le danger de les exciter tellement que ceux qui ont le plus besoin d'émotions hautes, en deviennent accroc, cherchant à passer de la jouissance conjoncturelle à la jouissance structurelle. La radicalisation en tant que telle n'est pas mauvaise si elle n'est pas durable car elle provient d'un mouvement antidépressif de sauvegarde de soi. C'est une manie organisée de type sociale. Quand ça dure, c'est que c'est organisé, sur des textes ou des groupes qui ont fait leurs preuves à travers l'histoire : Cela devient une radicalisation structurelle. Si l'on observe d'autres groupes terroristes (ex : brigades rouges, 11 septembre) on remarque que l'organisation précède souvent l'idéologie. Ils étaient d'abord un groupe très lié et, une fois l'idéologie infusée par une figure charismatique, se sont structurés pour opérer ce décrochage de la société. S'amorce ainsi une forme de sélection naturelle : ceux qui ne sont pas prêts à vivre dans l'illégalité s'en vont au fur et à mesure. Mais ceux qui restent, restent pour de bon. Le fantasme de la radicalisation spontanée et rapide par Internet est illusoire. C'est une radicalité qui est présente chez l'individu et qui trouve l'occasion de se justifier dans un groupe. D'après son étude, Thomas Bouvatier remarque que l'individu qui se radicalise s'est déjà radicalisé d'une manière ou d'une autre, dans un gang, un couple fusionnel, la drogue, un sport, l'accoutumance aux jeux vidéo... L'addiction a une histoire. Ce qui explique les conversions, ou le passage d'une radicalisation à une autre, même si les groupes radicalisés ne s'équivalent pas, que chacun à sa propre histoire, son financement, ses enjeux géopolitiques.

### **Particularités de notre modèle sociétal**

Le langage de la radicalisation se caractérise par la mise en avant, paradoxale, de la notion de liberté, celle d'accéder à la jouissance-toute, en occultant la dépendance extrême qui en résulte vis-à-vis des moyens qui le permettent. La société de consommation dans laquelle on vit promeut la radicalité et l'addiction à ce qui favorise la jouissance-toute (nourritures, objets fétiches, esthétiques), mais il ne s'agit pas là d'une radicalisation structurelle. On y promeut l'individualisme, la réalisation de soi, le potentiel de toute-puissance, mais pas seulement. De plus la société dans laquelle on vit ne peut être réduite à une société de consommation. Enfin, on ne peut parler de la radicalisation dans l'islam sans citer la responsabilité des groupes radicalisant financés par l'étranger et leur maillage territorial. Ceci étant dit, nourrir la croyance en sa toute-puissance, promouvoir le suprématisme dans un régime trop compétitif et tenir un langage clivant entre bons et mauvais objets, revient à promouvoir sa loi sur celle des autres et donc son asocialité. En cas d'échec à jouir, cela peut nourrir l'idée que la radicalisation est une solution. Pour conclure, tout ne doit pas être mis sur le dos de la société, il s'agit avant tout d'une éducation à la subjectivité, et cela commence d'abord dans la famille. La question pour la société est : que faire quand celle-ci est défaillante et que l'émancipation de l'individu se heurte à la croyance qu'il faut rester accroché à l'objet de son désir, sous peine qu'il risque d'en mourir ?

### **Propositions pour lutter contre la radicalité**

En une phrase, il faudrait prendre en charge le désir de jouissance-toute et l'orienter vers un désir de jouissance-moins-une. Il nous semble aussi utile de montrer les similarités de fonctionnement entre différents groupes radicalisant pourtant ennemis (islamiste, fascistes, antifa). Il est important de ne pas répondre à la radicalisation par la radicalisation. Si l'on érige l'identité républicaine comme un bien absolu, le bon objet par excellence, alors que l'histoire de la république est entachée, on ne fait que renforcer les clivages et le paradoxe. Il y a en France une perfectibilité de la société et une possibilité de la critiquer, contrairement aux régimes totalitaires qui se veulent parfaits. Il semble nécessaire de promouvoir les bienfaits de l'autonomisation, ou de la subjectivation, au travers de formations qui s'adresseraient à tout le monde. Plus un

individu est autonome, plus il est responsable, moins il dépend d'individus qui lui expliquent comment vivre – sachant qu'il ne sera jamais complètement autonome. Et moins il chosifiera l'autre ou lui-même. Il faut permettre au plus de personnes possible de comprendre que la loi n'est pas seulement quelque chose qui coupe, qui empêche et punit, et qui parfois tâtonne, se trompe ou abuse, mais aussi quelque chose qui protège et enrichit (il faut bien apprendre les règles d'une langue pour pouvoir la parler et mieux communiquer), et enfin que c'est une bonne chose que la société ne promette pas le paradis ou une humanité parfaite en échange des sacrifices nécessaires au vivre ensemble, contrairement aux groupes radicalisant. Car cette promesse toute est la preuve d'un désir totalitaire. Il paraît important aussi de montrer que la liberté n'existe pas dans la fusion groupale (discours de la propagande), mais qu'il s'agit d'un enfermement. Si on veut lutter contre le djihadisme, il faut lutter contre les différentes formes de radicalisation (Les djihadistes font le bonheur des fascistes et inversement). Il faut offrir un panel d'outils rhétoriques pour :

- 1- Ne pas culpabiliser les gens qui sont « à côté » de ces groupes (si on s'attaque à la croyance/culture, cela stigmatise, aggrave les signes de fracture et donne des arguments aux radicaux, car ce n'est pas l'objet qui est le problème, c'est l'attachement passionnel à celui-ci et qui ne supporte pas la moindre altérité),
- 2- Reconnaître ces rhétoriques idéologiques (victimisation, culpabilisation, toute puissance),
- 3- Apprendre à y répondre sans être étiqueté de façon clivante. Montrer que cette rhétorique est symptomatique d'un désir de radicalisation. Offrir des outils pour que chacun puisse se débrouiller seul dès qu'il entend de tels discours. Pouvoir y répondre sans se retrouver démuné contre les individus qui portent ces positions. Faire comprendre aux individus radicalisés, ou en voie de radicalisation, qu'on peut vivre en dehors de groupes fusionnels et idéologisés. Pour cela il faut montrer les bénéfices de l'autonomisation : Ils ont tout à perdre en tant qu'objet, mais ont tout à gagner en tant que sujet. Les exemples de sortie brutale de radicalisation montrent que cela débouche sur des cas de récives, de suicide, de plongées dans la drogue (ex : néo-nazis en Suède). Il faut leur fournir une sorte de « méthadone sociale » pour palier au syndrome de manque de cette radicalisation, qu'on peut voir comme une « héroïne sociale ». Ce produit de substitution passerait par la constitution de groupes néo-familiaux non religieux, investis d'une mission d'éducation, qui tiennent l'individu et canalisent sa violence/sa radicalité. Ces groupes ont vocation à ne pas durer et à ouvrir l'individu vers les bénéfices de l'autonomisation.

## Guillaume BRONSARD

*Professeur chef de service Hospitalo-Universitaire  
de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Brest*

Le Pr Guillaume Bronsard rapporte sa clinique d'ados dits « en risque de radicalisation » ainsi que plus récemment d'enfants plus petits de retour de Syrie, en tant que pédopsychiatre à Marseille, responsable médical d'une MDA et d'un CMPP sous la tutelle du Conseil Général, lieux de consultation avec 5 lits dans le médico-social (où peuvent être accueillis les plus jeunes en situation d'urgence, par exemple quand les parents sont arrêtés par le GIGN).

Il note le peu d'adressage au Psychiatre (1 ado tous les 2 mois en 2017) pour les Bouches du Rhône soit 2 millions d'habitants ce qui facilite un partenariat apaisé. Nombre infime par rapport aux signalements. Est-ce à dire qu'aujourd'hui le tt est soit social, soit judiciaire essentiellement ?

- L'adressage est fait par les cellules préfectorales de suivi des familles (N° vert) qui peut être sollicité par l'EN, les voisins, ou directement par les familles (parents, fratrie, amis).
- au décours d'une réunion régulière pluri-institutionnelle dans la confiance et le respect de chaque profession : ASE, EN, PJJ et Pédopsychiatrie

La cellule sollicite la MDA choisie car non stigmatisant pour une évaluation de situation, demande d'avis expertal (cet ado, cette famille relèvent-ils d'une prise en charge psychiatrique ?) plus que des conseils sur leurs prises en charge éducatives (or il y aurait matière à réfléchir un travail de clinique éducative). Réponse de la MDA dans les 15 jours. S'il y a une indication de suivi psy, ce dernier est mis en route dans les 15 jours. C'est possible car peu de cas et il est important d'être crédible.

Sur la population d'ados adressés :

- Problème particulier des fratries ou amis qui ont dû signaler un frère, un ami radicalisé et se culpabilisent dans un second temps quand ce dernier est arrêté
- Conversion fonctionnelle chez certaines adolescentes qui peut se lire comme une réponse au mal être adolescent : notion de « voilo-thérapie » comme une recherche de spiritualité dans une société vide de sens, voire même comme une position féministe. Souvent peu inquiétante sur le plan psy comme « une islamisation de la crise adolescente », privilégié quand cela contrarie l'entourage. Ces situations sont rapidement résolutes après un bref suivi psychologique ou psychiatrique. Nous traitons le symptôme, consultations avec l'ado et/ou sa famille, il ne s'agit pas de maladie nosographique contrairement au champ de la psychiatrie adulte.
- Il évoque des idéalistes passionnés, anticolonialistes.

Préconisations de prises en charge Psychiatrique :

- 1- Un lieu dédié non stigmatisant** comme la MDA pour adresser les ados repérés à risque de radicalisation et leurs familles
- 2- Un lieu de rencontre régulière interinstitutionnel** (avec les envoyeurs, les médiateur sociaux, les effecteurs de suivi) avec un leader (actuellement

la préfecture, ce pourrait être aussi la PJJ). Avec un interlocuteur psychiatre ou psychologue avec un profil de poste, autour de situations dont il faut appréhender la complexité.

**3- Des formations avec un cahier des charges** national dont le contenu serait garanti et validé et une déclinaison départementale, locale, s'appuyant sur les acteurs locaux identifiés du réseau associant par ex des professeurs de psychiatrie, de sociologie, de psychologie, de droit.

**4- La recherche**

en collaboration avec les éducateurs, les psychologues et les infirmiers de la PJJ, dans la confiance et le respect de chaque champ, recherche sur processus adolescents et radicalité en cours dans les services des Pr M Botbol, G Bronsard, MR Moro, D Cohen dont N Campelo est le thésard, sur 40 adolescents sous main de justice pour AMT avec un entretien de 2h par un psychologue et un psychiatre. Parallèle avec l'étude en CEF « Mad, Bad, Sad », i. e. « Sont-ils fous, mauvais ou tristes ? »

Et il est important que la recherche et les chercheurs soient en lien avec les cliniciens, les régulateurs interinstitutionnels et les enseignants.

## Jean-Louis BRUGUIERE

*Ancien juge antiterroriste*

*Ancien premier vice-président de la section d'instruction*

*« lutte anti-terroriste » du TGI de Paris*

### 1) **Les particularités du terrorisme islamiste d'aujourd'hui**

De son expérience des années 80 (Action Directe, FAR et Brigades Rouges) il a appris que c'est l'organisation qui soutient les individus et non l'inverse, contrairement à une idée répandue pour Al-Qaïda. En ce qui concerne le terrorisme islamiste on a assisté au fait que les organisations ont disparu, mais les individus qui en faisaient partie se trouvent aujourd'hui chez Daesh (par exemple les frères Clain qu'il avait connu au GIA). Ce qui est important c'est que, dans les structures islamistes radicales, les organisations, sont plutôt des fonctions de support contrairement aux organisations terroristes de type idéologique ou séparatiste comme l'ETA, comme l'IRA, comme les FARCs, ou alors les organisations comme les Tamouls où il y a une structure de médiation qui embrigade des indigents et marche un peu comme un service de renseignement très cloisonné. Dans ces organisations de type idéologiques se sont les individus qui soutiennent l'organisation alors que pour les structures islamistes c'est l'inverse. La matrice terroriste actuelle tient à la rencontre d'une idéologie très diffluente, très peu structurée, et d'un individu qui s'adapte aux réponses qu'on donne à cette menace. Certes Al-Qaeda était beaucoup plus vertical que ne l'est l'EI, mais le danger vient surtout des capacités de mutation du système.

Ça veut dire que même les Retours d'Expérience deviennent inefficaces. Vous arrêtez une cellule, et les types qui réchappent repartent d'une façon très aléatoire et très opportuniste, l'aléa étant un élément fort du fonctionnement. Autrement dit ça partait dans une autre direction, l'information opérationnelle que vous aviez sur un groupe A n'étant plus pertinente pour démanteler ou comprendre le groupe B. Cela souligne l'importance de l'individu : c'est l'individu qui crée les fonctionnements et non l'inverse comme dans les groupes terroristes d'autrefois. Pour Mr Bruguière cela veut dire que la fin de Daesh n'aura aucune incidence sur le niveau de la menace, parce que les individus vont aller chercher un Daesh 2, une structure plus sexy, car Daesh ne l'est plus. Il pense qu'il ne faut pas se fier à l'apaisement relatif actuel car cela s'est déjà produit avant l'émergence de la nouvelle vague de terrorisme à partir de Kelkal.

### 2) **A propos des causes du terrorisme islamiste**

Il estime qu'il est évident que les causes sont multifactorielles et pense qu'il faut être très prudent dans l'imputation de maladies psychiatrique qui n'est pas exclue mais lui paraît marginale. Il estime même qu'il n'y a pas de typologie précise car tous les cas sont distincts. Certes il y a des moments où c'est le biotope de la petite délinquance qui est particulièrement observé et c'est incontestablement un élément. Mais il a connu aussi des terroristes islamistes de niveau universitaire et dont la famille était de bon niveau socio-culturel (il cite le cas d'une cellule constituée de jeunes étudiants marocains qui étaient sur le point de commettre un grave acte terroriste). Il note le facteur aggravant que constitue les réseaux sociaux qui pose un problème car elle pose un problème de curseur. Autrefois on avait des indicateurs de radicalisation d'un niveau suffisant pour permettre à la justice d'intervenir. Aujourd'hui on a basculé dans des zones où l'on est plus dans l'infractionsnel, c'est-à-dire des zones où la détection ne peut venir que des gens de la société civile, et pour lesquels la loi ne leur fait pas le devoir d'informer. Il lui paraît impératif d'impliquer la société civile dans cette

détection, ce qui suppose une concertation car cela confronte à des problèmes liés au secret dans certaines professions ou des réactions de rejet dans certains milieux. Ces obstacles (secret et/ou rejet), ont des effets symétriques dans la relation entre santé et justice ou sécurité ; mais il est impératif de trouver un moyen pour intervenir de façon efficace sur les signes faibles, ce qui suppose que ceux-ci ne soient pas traités comme des délits déjà réalisés mais comme des signes d'alerte ; cela suppose un partenariat soutenu qui ne cherche pas à instrumenter la médecine comme source de renseignement mais comme un partenaire dans la recherche de facteurs de risque et dans la réponse à donner à ces facteurs lorsqu'ils sont repérés.

### 3) La détection des signes faibles

Il faut donc à ses yeux distinguer la détection et les interventions à visée correctrice. La détection est, aux yeux de Mr Bruguière, la grosse difficulté du moment, celle pour laquelle il est impératif de trouver des nouveaux modèles de collaboration. La psychiatrie a, à ses yeux, un rôle à jouer pour apporter une analyse sur la détection des signaux ultra-faibles, en commençant par sa contribution à les reconnaître comme tel en étudiant de près le parcours de terroristes reconnus. Cela suppose, là aussi, un partage d'information, mais dans l'autre sens cette fois.

Il y a certes un risque de mésusage de cette amélioration de la détection préventive car l'État veut des réponses claires qui lui permettent de fonder une action politique en oui ou non. Mais il faut le convaincre que toute tentative de le faire de cette manière est vouée à un échec certain dans le contexte d'un état de droit.

Ce qu'il faut faire au moins c'est, à ses yeux, réduire le risque de radicalisation (par exemple en prison) ce qui suppose d'avoir bien conscience du caractère concentrique de la radicalisation qui part du rouge (où la prévention est dépassée) au rose pâle (ou la prévention aurait des chances d'être utile). La répression est sans doute nécessaire pour les premiers mais elle n'est plus suffisante pour traiter le problème maintenant que les mécanismes de radicalisation ne sont plus des processus longs dont les composantes sont connues, mais des processus très courts, très diffusifs et très multifactoriels

### 4) En conclusion il se fait l'avocat d'un travail collaboratif qui parte de problèmes bien posés

« Aujourd'hui si on veut lutter contre la radicalisation, il faut incontestablement mettre le curseur beaucoup plus en amont qu'on ne le fait. C'est-à-dire être en capacité de pouvoir agir sur les signaux très faibles. Sinon on perd son temps. Pour moi, agir c'est avoir la possibilité – mais ça c'est du transversal – de mettre tous les acteurs autour de la table pour voir comment on peut avoir plus de fluidité dans la transmission de l'information, dans le respect des obligations, de la déontologie, des comportements et des stratégies des uns et des autres, qui sont quelques fois antinomiques. C'est ça qui est important. ».

### 5)

En d'autres termes et pour être concret il faut pouvoir dépasser le problème pratique suivant : le médecin détecte quelque chose qui lui semble être inquiétant car cela a été reconnu comme un facteur ou une conjonction à risque (notamment au travers des retours d'expérience et des autopsies psychologique du parcours des terroristes avérés). Il ne peut pas le signaler « tel quel » parce qu'il est tenu par l'obligation impérieuse qu'est le secret médical lorsque ce qu'il détecte ne relève pas des exceptions légales à cette obligation impérieuse. Comment peut-on faire pour que



cette information puisse être malgré tout traitée dans des conditions qui ne fassent pas regretter au médecin d'avoir signaler des signes faibles (et donc incertains) ?

Mr Bruguière estime que le questionnement est là et qu'il n'a pas de réponse absolue à cette question. Il estime qu'il doit y avoir une possibilité de dépasser cet obstacle à condition que le problème soit correctement posé. Il estime qu'on ne pose pas ce problème car on ne veut que des solutions. Il faut donc travailler d'abord sur cette difficulté.



## Nicolas Campelo

*Psychologue clinicien, consultation de prévention de la radicalisation  
de la Pitié-Salpêtrière en Pédopsychiatrie.*

*Psychologue chercheur, Paris 5 Descartes et Groupe SOS (CIFRE).*

### I) **Le concept de « radicalisation »**

La notion de « radicalisation », tel que définie par Khosrokhavar, est un « processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme violente d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux qui conteste l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel. ».

Le « pendant » de ce processus se caractérise donc par une action violente future. Comment savoir si l'on a affaire à un processus de radicalisation chez un individu qui n'a pas commis d'acte violent, malgré la violence ou la radicalité de ses propos ? Comment savoir si l'adhésion idéologique qu'il manifeste le poussera à commettre un acte violent ? Cette définition pose également la question de la nature du « lien » entre acte violent et idéologie. Si une action violente est commise par un individu présentant une pathologie psychiatrique dans un contexte de délire psychotique et qu'il se revendique d'une idéologie, peut-on considérer que le lien avec l'idéologie est suffisamment direct pour parler de radicalisation ?

### II) **Revue de la littérature : de quelle population parle-t-on ?**

Après examen de la littérature centrée sur les jeunes européens des années 2010, nous avons constitué un schéma qui rassemble les différents facteurs déterminants (voir à la fin).

Ce schéma souligne la nécessité de penser les différents niveaux (individuel, micro et macro) comme interactifs, nécessitant des actions de préventions multiples pour espérer avoir un réel impact sur le phénomène de radicalisation. Cependant, si l'on examine en détail les articles qui composent cette revue l'on note plusieurs limites à la superposition de ces différents résultats. D'abord l'hétérogénéité des méthodologies utilisées rend les comparaisons difficiles, mais surtout la diversité des populations examinées avec des critères de « radicalisation » extrêmement variables d'un article à l'autre : Auto-questionnaire en population générale musulmane issue de l'immigration ; Perception d'un processus de radicalisation par des personnels pénitentiaires ou de l'éducation nationale ; Inquiétudes parentales ; Propos extrémistes tenus sur internet, etc. Nous retrouvons, dans la littérature, le flou qui persiste autour de la définition du terme « radicalisation ». Il est donc essentiel que les recherches à venir s'attachent à mieux définir leur objet d'étude et renoncent à l'utilisation du terme « radicalisation » comme désignant une population homogène, donnant l'illusion que chaque résultat s'appliquerait à un phénomène de radicalisation dans son ensemble.

### III) **Étude à partir de l'échantillon du CPDSI**

Le CPDSI (Centre de Prévention des Dérives Sectaire liées à l'Islam) a pris en charge de nombreux sujets radicalisés entre 2014 et 2016. Après avoir compilé de nombreuses informations à leur sujet, ils nous les ont confiés pour que nous les examinions ensemble après analyse statistique (150 sujets, âge moyen : 19,82 ans, 101 femmes et 100 convertis).

Une variable de « devenir en 2016 » a été particulièrement déterminante dans cette recherche : 63% n'étaient plus radicalisés, 14% étaient désengagés (ne prônent plus la violence), 13% étaient encore radicalisés, 10% avaient rejoint la Syrie.

En comparant statistiquement les variables de devenir et d'âge (majeur/mineur) avec d'autres variables significatives (« Toujours musulman après prise en charge », « tentative d'embrigadement d'un proche », « comportement auto-agressif avant radicalisation (TS/scarifications) », « suivi psy/éducatif avant/après radicalisation », « vécu d'incarcération d'un proche avant radicalisation », « radicalisation par internet et/ou par rencontre physique », etc.), nous avons déterminé 2 profils :

- D'un côté des individus globalement plus jeunes, présentant des vulnérabilités psychologiques plus marquées et qui, au travers de leur engagement via internet, trouvent une voie de soulagement de leurs souffrances psychologiques et un soutien dans leur problématique identitaire. Pour ces sujets, l'engagement radical aurait certainement pu être différent dans un autre contexte, et ainsi se fixer autour d'autres idéologies radicales ou luttes extrémistes à disposition (ETA, IRA, Les Brigades Rouges, etc.).
- De l'autre côté, des individus globalement plus âgés, pour lesquels le processus de radicalisation s'ancre plus volontiers autour de rencontres physiques à la façon d'un phénomène de groupe dans des quartiers ou des voisinages spécifiques. Pour ces sujets, le phénomène de radicalisation semble plus lié à l'idéologie islamiste et mobilise de façon plus nette des enjeux identitaires d'ordre social et culturel en lien avec un vécu de discrimination et de marginalisation. Pour ce type de radicalisation, on peut formuler l'hypothèse que les questions de polarisation sociale, de sentiment d'injustice ou de perception d'une menace pour le groupe d'appartenance sont des facteurs qui jouent un rôle plus important.

#### **IV) Clinique adolescente des conduites radicales**

En 4 ans d'activité, les populations reçues au sein de notre consultation de prévention de la radicalisation ont beaucoup changées. En 2015-2016, les situations que l'on reçoit sont principalement des parents inquiets pour leur adolescent qui, soit manifeste un comportement inquiétant mais s'en défend et nit en bloque, soit nuance, soit se montre revendiquant. Il s'agit principalement de prévention secondaire face à une population de jeunes perçus comme étant « à risque ». En 2017, nous avons reçu plusieurs sollicitations pour prendre en charge des enfants de retour de zone de guerre irako-syrienne (« radicalisation subie »). En 2018, de nombreux jeunes dont le procès et l'incarcération a pris fin, viennent consulter dans le cadre d'une obligation de soin ordonnée par le juge. Il s'agit dans ce cas de prévention tertiaire pour une population de sujets ayant été jugés.

Ces changements de populations, correspondent aux changements rapides des manifestations de ce phénomène :

- Dimension géopolitique internationale (départ en Syrie, puis retour, diminution de l'attrait de Daesh, mais aussi de ses capacités à organiser un attentat à distance et recruter des jeunes par le truchement d'internet)
- Dimension sociétale dans le débat publique et politique de lutte contre la radicalisation

Cet aspect changeant et éphémère renforce la pertinence du concept de « niche écologique » de Ian Hacking.

La prise en charge d'adolescents au sein de notre consultation, nous a permis de constater que les adolescents rencontrés ressemblent, cliniquement, aux jeunes pris en charge habituellement dans le service, avec toute la variété de la psychopathologie de l'adolescence qu'il est possible d'y rencontrer. La diversité des situations prises en charges au titre de la radicalisation souligne cette hétérogénéité.

**Les erreurs d'orientation, la radicalisation subie** (enfants amenés par leur parent en Syrie), **les sujets « délirants »** (individus dont l'activité délirante se cristallise autour du phénomène de radicalisation), **les sujets vulnérables ou « à risque »** (jeune présentant des comportements qui contrastent avec un état antérieur, liés avec une forme de religiosité qui heurte les pratiques culturelles et culturelles d'au moins l'un des parents, dans un climat familial où la parole circule mal. L'adhésion à une idéologie violente n'a pas été objectivée même si un doute subsiste), **la radicalisation avérée** (l'adhésion à un groupe et à une idéologie qui prône le recours à la violence a été objectivée).

Pour cette dernière catégorie nous relevons des passages à l'acte différents : Fréquentation de groupes radicaux sur internet et verbalisation d'une adhésion à leur idéologie, tentative ratée de départ en zone de guerre irako-syrienne, rôle très actif et prosélyte au sein du groupe radical aboutissant au recrutement d'autres jeunes en son sein, tentative de passage à l'acte violent sur le territoire français.

Ces différents passages à l'acte ne sont pas égaux en termes de ressorts psychiques. Certains jeunes cumulent plusieurs de ces différents passages à l'acte tandis que d'autres n'en présentent qu'un.

#### **V) Enjeux institutionnels et cadre de prise en charge du phénomène de radicalisation**

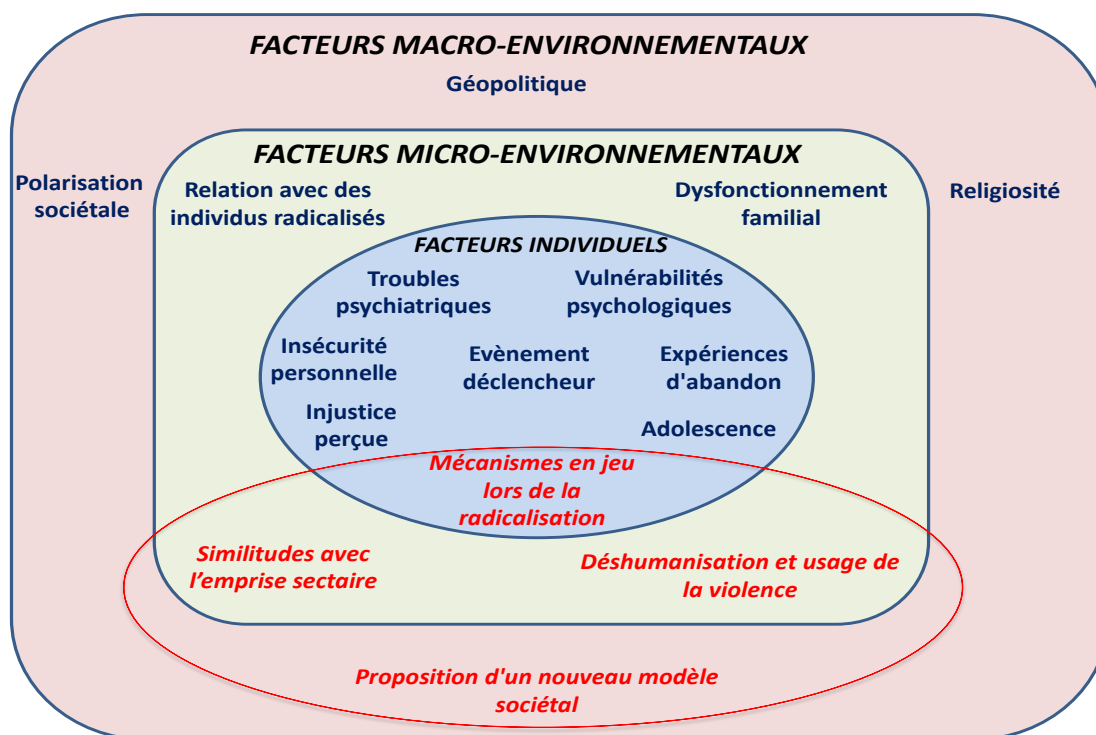
Il est nécessaire de déployer une politique de prévention multiple : prévention primaire (contre-discours, lutte contre le complotisme, sensibilisation au phénomène de radicalisation, mais également une approche globale centrée sur l'inclusion sociale, l'identité culturelle, l'acculturation, la stigmatisation et l'engagement politique), prévention secondaire (populations perçues comme étant à risque, notamment les plus vulnérables, tel que les adolescents ou jeunes adultes) et prévention tertiaire (éviter la rechute ou la récidive selon le point de vue). Pour que ces politiques de prévention fonctionnent il est nécessaire qu'un maillage d'intervenants locaux puisse être promu et financé.

Par ailleurs, la radicalisation a un impact sur les professionnels et les institutions qui y sont confrontés. Chaque professionnel est chargé de ses propres fantasmes et représentations sur la « radicalisation ». Le contexte des attentats en Europe nous touche inévitablement de plus ou moins près. Entre sidération, fascination et rejet phobique, les réactions des professionnels s'emballent bien souvent face à la prise en charge de ces jeunes. Beaucoup ont pu évoquer des craintes qui rendent compte d'un sentiment de menace et d'inquiétudes quant à leur intégrité physique. Ces peurs viennent ébranler les assises professionnelles, les conduisant à ne plus savoir que faire de ces jeunes qui pour la plupart ne présentent pas d'éléments cliniques inédits ou différents des jeunes qu'ils prennent en charge habituellement (passage à l'acte, opposition, transgression, etc.). Par peur, ils se décalent bien souvent de leur positionnement professionnel pour s'inquiéter de mesures de sécurité ou chercher des mesures de prise en charge plus coercitives. Les considérations sur le jeune basculent vite autour du vrai et du faux et essayent, sans forcément s'en rendre compte, de mener l'enquête pour s'assurer un contrôle face à un danger de mort fantasmé qui

court-circuite les capacités de penser. Ces jeunes finissent par vivre des « mesures d'exception » permanentes. Des groupes de supervision menés par des professionnels psychologues ou psychiatres qui ont l'habitude de travailler avec le phénomène de radicalisation permettent de mettre en lumière ces freins à la prise en charge et ainsi les désamorcer. C'est d'ailleurs le choix qu'ont fait plusieurs institutions permettant de constater, bien souvent, l'estompage de cet effet de sidération en parallèle d'une réelle montée en expérience de bon nombre d'institutions.

Les particularités de cette clinique, proche de celle de la psychopathologie de l'agir et de l'adolescence, se situe à cheval entre plusieurs champs d'interventions et donc cultures professionnelles : Sécuritaire (UCLAT, Préfecture, DGSI), Sanction et inscription de la loi (tribunaux judiciaires, administration judiciaire), Probation et insertion sociale (SPIP, PJJ, champ associatif), Protection de l'enfance et accompagnement éducatif (PJJ, ASE, champ associatif), Soins psychiques (MDA, CMP, Psychiatrie, Pédopsychiatrie).

La multidisciplinarité est nécessaire pour offrir une prise en charge cohérente, efficace, qui s'inscrit dans la durée et donc fasse sens pour le jeune. Cela implique de travailler en harmonie avec des dispositifs de proximité qui permettent un accompagnement au long cours et ne pas basculer dans une surspécialisation qui a tendance à intervenir dans l'urgence de façon ponctuelle et partielle.



Campelo N, Oppetit A, Neau F, Cohen D, Bronsard G (2018) "Who are the European youths willing to engage in radicalisation? A multidisciplinary review of their psychological and social profiles". Eur Psychiatry. ;52:1-14.

## Géraldine CASUTT

Doctorante au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS)  
et de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

*Travaille en suisse et avec Farhad Khosrokhavar à l'EHESS*

*Sujet de thèse en sociologie : **la question du djihad féminin.***

*Pourquoi et comment des femmes musulmanes nées en occident, choisissent et adhèrent à l'idéologie djihadiste. Que trouvent elles comme bénéfiques pour elles en tant qu'occidentales, en tant que femmes et en tant que musulmanes ?*

*Mme Casutt travaille pour l'association « Rhizome » à Genève, qui répond entre autres au mandat de prévention des radicalisations violentes du Canton de Genève (« Gardez le lien »).*

La psychopathologie pour expliquer l'engagement féminin était privilégiée par la plupart des intervenants au début de son travail.

Quelles sont les conditions d'accès féminin au statut de martyr ? ce dans le contexte islamique : Elle travaille sur les femmes kamikazes et s'intéresse surtout au discours sur les femmes kamikazes.

Le plus fréquent est d'essayer de « trouver des excuses » dans l'histoire personnelle de la femme plutôt que de chercher une explication, une intentionnalité politique chez une femme qui se fait exploser, ce qui revient à l'expliquer par une forme d'instrumentalisation.

Au début donc les femmes sont considérées comme victimes de leur propre violence ou victime de l'emprise d'un autre.

Cela rejoint la perception plus générale de la violence féminine qui apparaît toujours comme quelque chose d'extraordinaire et tabou. On a eu tellement de mal à faire reconnaître la femme comme étant victime, du coup on a tendance à percevoir la femme violente comme victime de la violence qu'elle exerce. L'imaginaire autour de la femme violente est soit hypersexualisé (les amazones) soit dans un schéma victimaire.

Comment donc des femmes occidentales ont pu s'engager activement dans des logiques djihadistes dans l'histoire ?

Les femmes étaient présentes dans les djihads précédents dans un rôle de soutien, épouse ou mère : des pôles de l'ombre mais d'où elles ont alimenté cette violence.

### **Méthodologie :**

D'une part interactions avec des femmes radicalisées en Europe ou sur site.

D'autre part rencontre de parents dont les enfants sont partis sur zone.

Premier commentaire qui lui a été fait : son travail n'avait aucun intérêt puisque les femmes ne sont pas actives dans la violence !

Pour les parents, ils souhaitent fréquemment avoir recours à la psychiatrie mais ont du mal à trouver un praticien qui connaisse assez le problème pour qu'ils puissent en parler avec lui.

Pour Mme Casutt, la différence entre homme et femme n'est pas l'intentionnalité différente ou le fait de se faire manipuler, c'est que l'un et l'autre n'ont pas accès aux mêmes comportements :

- Dans les territoires contrôlés par l'État Islamique, une femme a statut de mineur qui a toujours besoin d'un tuteur masculin. Nombre de mariage n'ont, pour la femme, d'autre motivation que pragmatique : accéder à un statut social. Le mari est un moyen, un prétexte pour pouvoir partir.
- La fonction du tuteur et la radicalisation par amour, si elle existe, existe dans les deux sens.

Les deux mythes explicatifs pour les femmes : « le prince charmant » ou « l'humanitaire » renvoient à des thèses djihadistes, correspondant à la rhétorique de la « Oumma » : la « Oumma » est comme un corps et si une partie du corps souffre, c'est le corps entier qui souffre et vous vous devez de porter secours à la partie qui souffre : c'est ce que Mme Casutt appelle « l'humanitaire djihadiste ». Par contre elle n'a que très rarement rencontré des appétences altruistes chez ces femmes.

### **L'appétence pour la violence est nette**

Avec une volonté affirmée de passer à l'acte comme les hommes. Mais les « administrations » qui recrutaient les candidats au suicide refusaient toujours les femmes sauf lorsque les hommes manquaient comme lors de la bataille de Mossoul. L'EI a toujours été très clair par rapport à ce qu'ils attendaient des recrues occidentales : se marier, c'est tout.

En Europe, la situation a été un peu différente, les appels de l'EI aux musulmans européens étaient « mixtes » ce qui poussait les femmes à se sentir légitimes pour initier des actions terroristes.

**Stratégie de l'humiliation** : Intervenant également une stratégie de l'EI qui visait à humilier les hommes : « vous manquez tellement de courage qu'on est obligés d'envoyer des femmes à votre place » ceci pour rappeler aux hommes leur rôle premier dans le combat.

Concernant le suicide, inclus dans le fait de se faire exploser : « **le suicide est interdit** ».

Le djihadisme est une idéologie mortifère qui promet la vie par la mort. Le bénéfice est de pouvoir « intercéder » pour 70 proches si on a le statut de martyr, ce qui permet à terme de promettre à 70 proches de rester ensemble tout le temps, de ne pas se séparer. (Problématique adolescente)

**Importance de reconnaître aux femmes djihadistes une rationalité dans leur engagement** soutenu par des convictions extrêmement fortes.

Considérer que leur action est sous tendue par des éléments psychologiques ou même psychopathologiques est en soi une insulte qui s'ajoute à la blessure de la déconsidération des genres, ça complique la tâche.

C'est pourtant tout naturellement que tout le monde formule le fait djihadiste en termes de pathologie ou d'emprise.



### **Quel éclairage psychologique peut néanmoins aider à comprendre ce phénomène ?**

- La représentation du mari idéal pour certaines jeunes : elle pourrait être une figure de danger, expliqué par la **fascination pour la violence**. L'idée d'être la seule avec qui cet homme dangereux peut être doux, d'être de par son statut d'épouse la seule à avoir prise sur lui.
- La notion de **communauté** chez les femmes mariées au même homme est aussi très attractive : elles retrouvent des « sœurs »
- La notion de **rite de passage à l'âge adulte** surtout chez les plus jeunes qui sont de fait bombardées épouses, mères.

### **Comment l'islam peut être investi symboliquement et quel lien peut-on faire entre conversion à l'islam et mort ?**

- Les liens amicaux dans l'islam sont sacralisés, contrairement aux liens sociaux européens plus fragiles et destructibles.
- Réponse par la religion aux quêtes identitaires de certains jeunes.

### **Quelles récurrences trouve-t-on dans les familles interrogées et concernées ?**

- L'absence du père, classique et ultra présence de la mère. Lien parfois décrit comme incestuel.
- L'enfant a toujours été considéré comme spécial, différent, « désigné »
- Sentiment d'étrangeté, difficulté à vivre un métissage culturel familial
- Le fait d'être musulman résout le conflit identitaire sous le prisme de l'identité unique de l'être musulman.
- Volonté de rejoindre un corps de métier armé.
- Dans l'espace familial, peu de démonstration individuelle de la pratique de la religion. Par contre, on retrouve une figure de l'entourage qui a été un référent religieux et qui a impressionné le jeune par les règles qui régissaient sa vie.

### **Problématique de la prison : comment peut-on punir un djihadiste ? comment faire pour qu'il y ait un sentiment de punition ?**

En effet, la prison est une légitimation pour un djihadiste, c'est une gloire. Il y a **renforcement en prison**.

Chez les djihadistes, la liberté s'acquière par la soumission à la contrainte.

Pour les femmes djihadistes, la prison est de plus une protection qu'une punition, comme peut l'être le foyer

On appelle **complexe de cendrillon** (C. Dowling) le fait de choisir cette vie-là (épouse et mère)

Pour « traiter » le djihadisme, il faut se dégager de l'idée qu'on fait face à un phénomène exceptionnel : il faut utiliser nos pratiques, en les adaptant aux connaissances qu'on acquière sur le fait djihadiste.

A propos du retour, des enfants revenants : l'arrivée en France avec la séparation concomitante est extrêmement violente, car ils **ont vécu dans un système tribal, clanique**.

Il faut différencier ceux qui n'ont pas d'existence légale, les « enfants fantômes », ceux qui sont nés sur zone et ceux qui sont nés en France, partis là-bas et revenus.

**L'investissement des enfants participe d'une véritable stratégie islamiste**, la génération suivante devait être plus radicale que celle des parents. L'apprentissage des enfants est de chercher une vie authentique, celle qu'ils vivent ici n'étant qu'un simulacre.

**En conclusion**, Mme Casutt estime qu'on a l'obligation de conférer une rationalité au processus d'engagement djihadiste : le djihad est un geste actif et un engagement.

## Guillaume CORDOUAN

*Psychiatre référent de la MDA de Strasbourg qui a la particularité d'être un GIP,  
il est aussi responsable d'une consultation « Adolescent »  
au CHU et intervient en prison*

A travers plusieurs vignettes cliniques sur une population de trente ados, il rapporte des observations d'adolescent(e)s radicalisé(e)s rencontré(e)s à partir de 2015.

L'adressage est multiple : Direct, par les parents, par l'EN, par la cellule préfectorale, le n° vert, la PJJ, les autres CMP.

Il observe à plusieurs reprises dans cette population de jeunes qualifiés de « radicalisés » ou à « risque de radicalisation » des profils similaires de personnalité chez les parents avec :

- un père rigide (personnalité paranoïaque) pour qui toute différenciation est insupportable et/ou absent
- une mère ambivalente (profil borderline) ou malade (maladies chroniques ou graves)

Il souligne des facteurs de risque plurifactoriels qui prédisposent un individu à cette bascule vers « l'offre de radicalisation » à un moment de vulnérabilité comme celui de l'adolescence avec :

- des fonctionnements familiaux particuliers : des transactions hyper rigides, d'interprétation, de persécution,
- des fragilités individuelles, des gamins exposés à des traumas de type 2, des humiliations, souvent témoins de violences intraconjugales ou d'humiliations répétées sur eux ou sur la mère. Des adolescents pour qui l'accès à la sexualité est empreint de culpabilité, voire de honte,
- une rencontre avec « un recruteur », ce dernier pouvant avoir des modalités perverses avec certaines jeunes filles sur le mode de relation d'emprise.

Il fait l'hypothèse que face à un moment de menace dépressive, souvent quand la figure d'attachement principale risque de disparaître, ces jeunes se « radicalisent » comme si la radicalisation (la conversion salafiste) avait une fonction de contenance pour des adolescents en risque de dislocation psychique.

Il observe un large spectre clinique avec des ados exaltés, avec une honte de la sexualité, une haine de l'homosexualité, parfois des prodromes schizophréniques jusqu'à la crise banale d'adolescence avec la conflictualité parentale.

Il souligne que dans quelques situations cliniques, la prescription d'antipsychotique améliore leur symptomatologie obsessionnelle mais pas leur engagement.

Il décrit un spectre dans ces situations, avec :

- à un bout des ados radicalisés violents à risque de AMT, association de malfaiteurs avec des intentions de terrorisme
- à l'autre bout des conversions religieuses qui génèrent des inquiétudes parentales et qui s'avèrent banales dans ce qui peut apparaître comme une simple crise d'adolescence

Il propose quatre pistes d'intervention psychiatrique pour lesquelles il a obtenu un financement ARS Grand Est, qui recherchait un opérateur pour ces questions de radicalisation :

- la prévention primaire
- l'accompagnement, l'intérêt de la Thérapie Familiale (en notant qu'elles échouent quand le fonctionnement paranoïaque est trop prégnant),
- la formation (colloques, site internet, plaquettes, synergique avec les autres MDA),
- la recherche pour affiner les éléments psychopathologiques d'une population qu'il considère comme très hétérogène (possibles biais d'adressage).

Il souligne :

- l'importance éthique du secret médical sauf en cas de menace avérée d'attentat
- l'intérêt d'un travail pluridisciplinaire : pédopsychiatres, psychologues, travailleurs sociaux, historienne des religions---partenarial, avec les biais que cela peut entraîner comme par exemple à la PJJ où qualifier un délinquant de radicalisé serait le stigmatiser et où du coup n'apparaissent radicalisés que les gens qui ne sont pas délinquants.
- l'intérêt de réfléchir à toutes les formes de radicalité religieuses et politiques liées au terrorisme comme des radicalisés d'extrême droite.

Il participe à un travail de recherche sur les jeunes AMT, les critères de qualifications judiciaires et les différentes radicalisations. Il participe aussi à un travail de recherche plus psychopathologique avec les services des Pr Cohen (Paris), Schröder (Strasbourg), Bronsard (Brest/Marseille).

Il propose à des TIS (détenus pour Terrorisme Islamiste) de développer des actions de prévention de la radicalisation d'extrême droite à partir de leur expérience de préjudice, d'injustice et de stigmatisation afin de travailler sur leur propre violence.

## DASI

### Dispositif d'Accueil Spécialisé et Individualisé

*Toufik OUKACI (Directeur de Concorde), Norbert LIGNY (Directeur général de Thélèmythe), Dr. Thierry LONGE (psychiatre et psychanalyste, superviseur des équipes du DASI).*

#### **Présentation du DASI :**

En 2016, la PJJ a sollicité les associations Concorde et Thélèmythe pour l'élaboration d'un dispositif de prise en charge de mineurs jugés pour AMT (Association de Malfaiteurs Terroristes) comme alternative à l'incarcération. Concorde était connu pour sa prise en charge individualisée de jeunes en très grande difficulté, la PJJ souhaitait un dispositif similaire pour les jeunes AMT. Ces 2 associations ont développé ce dispositif, Concorde est porteuse du projet (éducateurs) et Thélèmythe son partenaire privilégié (psychologues). Ce projet co-écrit a été réajusté de nombreuses fois au fur et à mesure de leur expérience.

Pour chaque jeune confié au DASI il y a une mesure de 6 mois, renouvelable 1 fois, sa capacité maximale est de 5 jeunes en même temps et le dispositif est national. Le DASI mobilise pour chaque jeune 5 ETP d'éducateurs qui l'accompagnent 24h/24 par roulement de 12h, dans des appartements dédiés, ainsi que 2 psychologues qui rencontrent le jeune 2x/semaine. Le DASI est un dispositif expérimental non pérenne, c'est pourquoi ils passent par une agence d'intérim pour le recrutement des éducateurs. Après un recrutement soigneux (3 entretiens), ces professionnels sont prêts au travail et l'intérim permet que les associations ne souffrent pas financièrement des aléas de l'activité du DASI.

Protocole d'accueil d'un jeune : La PJJ sollicite le DASI pour une situation et la confie en parallèle à une UEMO en charge du contrôle judiciaire. Les professionnels vont le rencontrer en détention pour lui présenter le DASI et recueillir son accord. Si le jeune accepte, s'enclenche le processus d'admission : à sa sortie le jeune part à la campagne 10 jours avec 2 éducateurs (sas de décompression). Cela permet de faire connaissance et d'anticiper les effets de la sortie de prison : souvent les jeunes ne vont pas bien à ce moment-là et le manifestent de diverses façons (bouffée maniaque et logorrhée incoercible, ou mutisme et effondrement). Ce sont des adolescents de 14 ans qui ont souvent fait 1 an, voir 1an½ de prison et qui y ont été brutalisés. Pendant ce temps les 3 éducateurs restants et les 2 psys se réunissent à Paris pour examiner la situation et la pensée en équipe.

Le DASI a pris en charge 8 situations (7 garçons et 1 fille) entre 2016 et début 2019.

#### **Objectifs du dispositif : l'observation et les écrits**

Le travail du DASI a pour axe principal de travail l'observation et l'analyse de la situation. Il est dit aux éducateurs que dans ce dispositif l'éducatif viendra de surcroît et aux cliniciens que le soin aussi. Ce paradoxe a produit au début une déstabilisation chez les intervenants, puis cet objectif commun entre éducateurs et psychologues a finalement été bénéfique. Cette mission d'observateur est dédiée essentiellement au juge avec l'objectif de lui adresser quelque chose. La feuille de route du DASI reste le cadre du contrôle judiciaire imposé au jeune dans tous les cas.

Ces observations servent donc à élaborer des rapports doubles : éducatifs et psychologiques. Cette complémentarité a été pensée comme essentielle : le rapport éducatif parle du quotidien, de l'insertion, du rapport à la famille, etc., le rapport psychologique revient sur ce qui a pu être observé au cours des séances.

Les éducateurs, à chaque fin d'intervention de 12h, font une transmission de ce qui s'est passé par SMS aux responsables du DASI.

Après les 10 jours de sas, un 1<sup>er</sup> rapport qui pose les jalons du travail qui sera mis en place est envoyé au juge d'instruction. Le rapport de 1 mois revient sur les débuts de cette prise en charge et formule les 1<sup>ères</sup> orientations (scolarisation, insertion). Le rapport des 3 mois formule plus clairement les 1<sup>ères</sup> préconisations. Cette période a permis de connaître le jeune, de voir, par les observations du quotidien, s'il y a une « volonté de dissimulation », ou si c'est un jeune qui veut se montrer bien sous tous rapports, lisse ou pas, etc. Ces rapports qui sont adressés au juge sont également lus par la PJJ, l'UEMO en charge du jeune, ainsi que son avocat qui peut les transmettre au jeune et à sa famille. C'est la singularité d'une « position d'observateurs-observés » avec les responsables du DASI qui sont invités à la barre lors des procès et doivent justifier/expliciter les écrits. Les écrits doivent donc être d'une grande qualité (plusieurs relectures et réécritures et enfin validation des responsables) pour éviter que certains passages ne soient pas entendus dans un sens différent de ce qui a voulu être exprimé.

Le cadre d'intervention du DASI fait que, même s'ils peuvent préparer le jeune au procès et le soutenir, ils ne sont pas là pour le défendre, mais pour relater ce qui a été observé.

Le facteur judiciaire et sa temporalité jouent également un rôle important car le DASI est une alternative à l'incarcération. Une fois le jugement passé et qu'un retour en prison n'est pas préconisé, le sens de la présence du jeune change (même s'il y a un Sursis Mis à l'Épreuve (SME)) et le jeune, tout comme la famille, le font souvent entendre (jeune explique qu'il a joué le jeu, mais maintenant il veut qu'on lui fiche la paix). Après le jugement l'objectif du DASI change vers une préparation à la sortie : leur permettre de réaliser qu'il y a encore un SME et que leurs actes continuent à avoir des conséquences pour eux et leur famille, même après le jugement. S'ajoute à cela que le SME décidé par le juge ne va pas forcément dans le sens des préconisations du DASI et nécessitent donc de s'y adapter (ex : ouverture des droits d'hébergement à la famille). Cette préparation vise à ce que l'accompagnement très contenant du DASI ne s'interrompt pas du jour en lendemain avec un retour brutal en famille, potentiellement déstabilisant et contre-productif (là encore proposé un sas).

### **Le positionnement des professionnels :**

Il est demandé aux éducateurs, majoritairement musulmans d'origines africaines et/ou antillaises, de ne pas juger, ni prendre de parti. Même s'ils pensent pouvoir répondre à des questions du jeune, notamment sur les aspects religieux. Ils sont certes musulmans mais de cultures différentes, fournissent donc des réponses différentes et l'expérience du dispositif montre que cela peut avoir des effets dangereux avec ces jeunes. Certains se sont intéressés à la religion via des ouvrages, parfois controversés, et donnent leur avis sur des questions politiques et géopolitiques. Ces jeunes peuvent déstabiliser des éducateurs de par leur intellect, leurs connaissances et leurs capacités à donner le change. Si les professionnels commencent à apporter des réponses qu'ils pensent être bonnes, et projeter leurs propres représentations de

la religion ou de ce qu'ils pensent qui anime le jeune, ils peuvent induire quelque chose et/ou passer à côté d'autre chose (laisser que la demande vienne de lui : ne pas lui proposer d'emblée la prière, ne pas aller vers le rayon hallal du supermarché, etc.). Les professionnels ont finalement été surpris du peu de demandes des jeunes à se rendre à la mosquée ou à rencontrer un imam.

Il est important pour chaque professionnel de savoir pourquoi ils souhaitent travailler avec ces jeunes-là. Le DASI place ces interrogations, et la compréhension de cet objet commun qui fait groupe, comme un élément central de la prise en charge. Le lieu privilégié pour déployer ces questions est la supervision d'équipe à laquelle assistent éducateurs et psychologues. Constatation lors de ces supervisions de la difficulté du travail des éducateurs sur le plan de l'exercice (12h d'affilée) et sur le plan de la violence (relation duelle de défiance). Après un turn-over important, une équipe d'éducateurs adaptés à cette pratique a pu être constituée. Les psys sont restés les mêmes, mais eux ne voient le jeune que 2x/semaine, ont d'autres lieux de travail (notamment en libéral) et ont été recrutés au sein de Thélèmythe.

Le cadre commun d'observateur pour éducateurs et psys a permis que ces professionnels ne soient pas dans un parti pris. Au fil des supervisions, le jugement est devenu lointain, tout comme les actes du jeune, et est devenu intéressante l'observation de l'enfant. Les professionnels formulent des hypothèses, fabriquent une fiction. Ces « fictionnalisations » sont souvent trop rapides/erronées mais servent pour la fiction suivante et ainsi de suite. Cet exercice de recherche d'un objet qui ne sera pas trouvé permet au groupe de réfléchir autour de cet objet commun. On ne s'intéresse non plus à la situation mais à l'objet : « Quelle est notre mission dans cette affaire ? Quel est l'objet de notre mission ? Pourquoi nous sommes là, qu'est-ce qu'on recherche ? ». C'est le fait d'être au travail sur ces questions-là qui permet d'être en retrait par rapport à l'enfant en tant que sujet sensible, ça permet cette distance.

### **Travail avec les familles :**

S'il y a des droits de visite de la famille, le DASI se charge de les mettre en place. Les conditions de l'interpellation ont systématiquement été d'une extrême violence, subie par toute une famille traumatisée. La confiance est difficile à obtenir chez ces familles, elles édulcorent au maximum l'acte que leur enfant a commis. Le DASI repère des éléments de pathologie infantile ou adolescente, mais l'ensemble du travail débouche surtout sur une analyse du groupe famille, de sa structure, plus que sur l'enfant dans son individualité. L'on retrouve des histoires d'exil et de migration particulières, ainsi que l'importance du secret dans ces familles. L'acte de l'enfant produit bien souvent la déliaison de ce secret.

### **Caractéristiques de ces 8 jeunes :**

- Tous ont été en contact, par internet avec des individus qui ont conseillé de passer à l'acte.
- Sur les 8 jeunes, il y a plusieurs bons élèves, dont 2 très bons élèves.
- Seul une minorité a connu un placement social préalable à leur arrestation.
- Autour de la radicalisation, s'engage fortement la question du corps et de la sexualité.
- Au cours de l'enquête médicale classique lors de leur entrée dans le DASI, les équipes ont découvert que la plupart de ces jeunes présentaient des corps malades non traités, négligés : diabète de type I sévère et non diagnostiqué, eczéma géant, purulent et nauséabond qui faisait fuir l'autre, sinusite chronique jamais soignée, etc.

- Variété des origines : 2 égyptiens, 1 turc, 2 kurdes, 1 antillais-africain, 1 algérien, 1 marocain, etc...
- Concernant leur devenir : 1 retour en détention pour non-respect du contrôle judiciaire, 2 travaux satisfaisants avec le DASJ et avec un juge qui a validé les préconisations, 1 jeune où les conditions de son entrée étaient mauvaises et ont donc faussé la prise en charge (déjà jugé, le DASJ lui a été présenté comme une peine de 6 mois à purger avant de rentrer à la maison), 1 jeune fille en famille d'accueil avant d'être hospitalisée pour son diabète, 1 retour en famille, 1 prise en charge en cours.
- Difficulté à faire entendre à l'enfant et à la famille la gravité de l'événement. Comme la majorité n'a commis que des actes virtuels, ils entendent difficilement que l'acte produit est grave au regard de la loi et au regard de lui-même (idem pour la famille). Aussi difficile de faire entendre les conséquences de l'acte : L'enfant produit cet acte qu'il sait être illégal, mais il ne voit pas les conséquences, notamment sur sa vie. Le travail consiste à faire voir à l'enfant et à la famille combien l'acte commis a des conséquences sociales, familiales, économiques, etc.
- 2 sur 8 sont psychotiques : cette révélation permettait de requalifier l'enfant au sein de sa famille et redéfinir la fiction initiale telle que proposée par les parents.
- L'éventuel biais de recrutement : évaluation par le juge que la prison ne serait pas adaptée.
- Ces 8 jeunes ont vu des horreurs, ont visionné en pagaille et de façon très soutenue et extatique des images horribles, sur internet. Particularité de l'alternance entre le visionnage d'horreurs et d'émissions de télé-réalité ou d'autres contenus de la télévision, très sexualisés, « pornographie d'aujourd'hui ». Appétit d'image majeur avec le passage systématique d'un type d'image (horreurs) à un autre type (« non-horreurs » ou ordinaire).



## Tamara GUENOUN

*Maître de conférence en psychopathologie et psychologie clinique  
à l'Université Lyon-II, psychologue clinicienne  
et comédienne auprès d'adolescents et d'enfants.*

- 1) Elle s'est intéressée à la radicalisation à partir de son travail avec des adolescents qui l'ont sollicitée du côté de questions religieuses ou politiques dans le cadre de groupes thérapeutiques. Elle s'est ensuite posé la question de savoir comment le groupe peut être un lieu de travail sur les convictions idéologiques des adolescents. Elle a ensuite participé au séminaire de Daniel OPPENHEIM sur la radicalisation, l'engagement extrémiste et le fanatisme avec une réflexion sur la spécificité du phénomène contemporain que l'on appelle radicalisation d'aujourd'hui. Dans un dernier temps elle est en cours d'élaboration d'un projet de recherche avec le Centre d'Études sur la Radicalisation et ses Traitements (avant les EG de la radicalisation) sur l'évaluation qualitative de la radicalisation, chez les individus et dans les dispositifs de prévention aussi bien l'évaluation des individus que l'évaluation des dispositifs de prévention. Elle précise que le cadre de ses rencontres avec les adolescents a aussi été le cadre de sa thèse de doctorat : des dispositifs thérapeutiques de groupe à médiation par le théâtre, par l'improvisation théâtrale, dans beaucoup d'institution pour ado (Soins Études Médical ou Psychiatrique, Établissements sociaux de l'OSE).

Elle a été particulièrement interpellée par les ados de soins de suite somatique de la Clinique de Rist qui étaient très défendus du côté de leur fonctionnement psychique et avaient, beaucoup de résistance car ils étaient souvent pris dans une certaine sidération de ce qui leur était arrivé dans leur corps . Chez ces adolescents, elle a été surprise de l'importance des éléments venant de l'engagement politique ou des croyances religieuses.

- 2) Elle évoque le cas d'un adolescent suivi dans le cadre d'un groupe d'adolescents cérébro-lésés ; au cours de ce groupe, ce jeune homme algérien venu en France pour des soins a progressivement exprimé l'idée qu'il détestait la France (parce qu'elle a colonisé l'Algérie) mais qu'il ne pouvait pas revenir dans son pays du fait de son handicap. Il enchaîne directement en disant qu'au fond, il sait que les Juifs et les Américains sont derrière tout cela et se met à parler plus ouvertement de sa haine des Juifs et de sa haine des Américains. Son discours était plein de paradoxes et de contradictions. Il semblait surtout mettre des mots sur un sentiment de profonde dépression, d'être enfermé dans son corps, de ne plus savoir quel avenir se forger, comment se reconstruire.

Ses déclarations embarrassent les professionnels et en particulier l'enseignante qui se sent qu'il est de son devoir de transmettre aux éducateurs ses inquiétudes politique. Un éducateur musulman est sollicité par l'équipe ; il explique qu'il est français, marié à une non musulmane et que c'est très bien comme ça. Mais il est, de ce fait disqualifié par ce jeune patient et ne fait qu'accroître le fait que tous les échanges avec lui le conduisent toujours à revenir sur le politique et le religieux. Elle estime que ce cas illustre bien l'embarras que suscite en France le rapport au religieux et le contexte laïque car la tentation est forte de considérer que cela doit être hors champ éducatif. Or si disqualifie ou clôt trop vite le sujet de la croyance elle a l'impression qu'il y a quelque chose qui clôt le débat avec les adolescents car, en les prenant au mot au nom de notre idéologie laïque, on ne permet pas à l'adolescent le symptôme que constitue l'expression de ses croyances religieuses de politique, lui

interdisant de s'en servir pour exprimer sa problématique intime : « une neutralité même bienveillante qui serait trop scrupuleuse à certains niveaux amènerait l'adolescent à penser qu'on est dans le même neutre politique que celui qu'il rencontre déjà dans l'espace public ». On voit bien lorsque le fanatisme religieux est le seul mode d'expression investi par le jeune, les services de soins psychiques entrent dans un conflit entre les valeurs laïques de l'espace public dans lesquels ils s'inscrivent et l'accueil de l'intime de la personne que l'on a en face de soi, Comme si, contraint de le prendre au mot on ne pouvait plus prendre ces déclarations comme des symptômes ou des manifestations transférentielles.

Questionner son contre-transfert religieux politique ou culturel est une nécessité dans ces cas, car si on ne le pense pas à cet endroit-là, cela conduit à la clôture de la prise en charge car il n'y a pas d'autre symptôme que celui-là.

Il faut par exemple avoir conscience du bagage de sécularisation qu'est le nôtre, et envisager que l'on peut sortir de la radicalisation violente tout en restant pris dans des croyances religieuses importantes.

Il faut enfin voir derrière les représentations liées à la colonisation par exemple, que ce qu'il évoquait parlait de lui. Et c'est d'ailleurs ce que les professionnels ont choisi, après l'intervention de l'éducateur ; ils ont alors noté que le patient est revenu sans plus jamais parler de cela ; ils en ont tiré le sentiment que le signalement qu'ils ont fait avait clairement indiqué leur attitude défensive à ce propos ; mais l'on pourrait également penser que ce signalement a également indiqué que, comme des actes, ces propos ne pouvaient être utilisés pour exprimer autre chose que ce qu'ils affirmait, les rendant impropres pour parler de sa problématique intime ; dans cette hypothèse, on peut considérer que le fait qu'il continue de venir témoigne de sa capacité plus ou moins consciente à le reconnaître et à le dépasser en utilisant autrement l'espace thérapeutique et l'alliance que cela générerait même si c'était de façon plus distancée.

Dans la discussion, il apparaît d'ailleurs que cette façon d'utiliser le religieux comme amorce dans la relation avec les professionnels, en testant de façon très classiquement adolescente, leurs limites.

- 3) Pour Mme Guenoun, cela évoque le titre de l'article de Corduan et Rolling « la radicalisation : symptôme adolescent ». Ce terme de « symptôme adolescent # » elle le trouve intéressant mais en même temps il la questionne car cela revient à réduire en symptôme une expression politique.

Elle s'appuie sur la notion de Trouble narcissique identitaire (Roussillon) pour faire le pont entre les deux ; dans cette notion Roussillon dit que la question identitaire narcissique est transversale, et est beaucoup plus transverse que n'est la question de l'état-limite. Avec cette notion, il y aurait effectivement un symptôme de radicalisation, qui serait à la fois un symptôme et une affirmation politique, ce qui introduit une ambiguïté : est-ce qu'on doit l'éradiquer, ce symptôme-là ? Quelle place ce symptôme prend, dans ce cas-là, dans le fonctionnement psychique plus global de l'individu ? Avec ce patient, on peut penser qu'il y avait, dans ses convictions radicales (il n'est pas « radicalisé »), un soutien à un effondrement narcissique.

Mme Guenoun pense qu'un élément qui pourrait aider à penser les choses serait de **différencier croyance et idéologie** en différenciant le « **besoin de croire** » (qui serait

un aspect fondateur essentiel de tout psychisme humain, et prendrait ses racines dans la vie affective des individus) **et idéologie**. Dans l'idéologie il faudrait de surcroît distinguer deux types : l'**idéologie structurante**, garante d'un sentiment d'identité collective, et l'**idéologie clôturante radicale**, constituée d'idées abstraites, impersonnelles, reposant sur des défenses de déni et de rejet de la réalité, luttant contre des angoisses primitives.

Là-dessus, KRISTEVA dit que, dans les prises en charge, il s'agit moins d'arrêter de croire que de pouvoir entrer dans un plaisir de penser en rentrant dans un partage d'idéalités avec la personne.

- 4) C'est là qu'elle en revient à son travail sur le groupe afin de dépasser les limites du débat d'idées qui amène une personne à se réfugier dans une idéologie clôturante pour lutter contre la mobilisation de ses angoisses primaires. **Le travail groupal avec un médium aux qualités sensorielles est, en effet, plus susceptible de remobiliser l'état affectif de la personne sans activer ces angoisses primaires.** Le groupe est en effet un lieu privilégié de construction de l'idéologie ; il peut créer de toutes pièces des idéologies structurantes comme des idéologies clôturantes radicales. Mme Guenoun donne une vignette qui le montre en indiquant comment **après avoir créé une idéologie clôturante (pour se défendre contre l'intrusivité d'un membre du groupe en le rejetant) le groupe a pu générer une idéologie structurante permettant d'en sortir (en le réintégrant à certaines conditions).**
- 5) Ce genre de constat l'a amené à se demander ce qu'il en est de l'adolescence contemporaine, notamment dans son rapport aux réseaux sociaux et aux nouvelles technologies numériques chez les ados ? Est-ce que ces nouvelles technologies numériques ne feraient-elles pas flamber l'adolescent du côté du complexe d'intrusion induit par la psychopathologie du lien à l'adolescence l'intrusion ?

« Les adolescents sont des isolés en groupe » (Winnicott) ce qui génère chez eux une avidité aux liens qui était préexistante aux réseaux sociaux ; cette avidité se trouve accrue par les réseaux parce qu'ils répondent bien à l'attente des adolescents.

Ce qui compte c'est une sorte de communication par réseaux extra-territoriaux. Ce n'est plus le territoire qui compte, c'est le réseau ; c'est une sorte d'uberisation de l'adolescence

C'est comme si cette radicalisation contemporaine était polarisée par l'idéalité : ce n'est plus : « je veux rejoindre un mouvement pour ce mouvement, comme une masse dans laquelle je perdrais une part de moi au profit de ce mouvement », c'est : « me retrouver dans le mouvement ». C'est une dynamique qui est plus individualiste.

- 6) **Pour la recherche**, elle pense qu'on doit passer d'un point de vue constructiviste qui permet de penser le phénomène à partir de la clinique à **une analyse par théorisation ancrée**, qui fonctionne par analyse de discours, basée sur une analyse qualitative des cas et des réflexions avec les équipes pluridisciplinaires qui travaillent auprès de ce public. La psychanalyse peut servir dans cette méthodologie qualitative processuelle. A Lyon-II, on a aussi travaillé sur la question de l'évaluation clinique à partir des travaux de Geneviève HAAG qui, elle, avait fait une grille sur l'autisme, en l'appliquant aux dispositifs de prise en charge de la radicalisation et affiner les outils d'évaluation de la radicalisation et des prises en charge.

7) **Conclusion** La radicalisation a moins à voir avec la maladie mentale qu'avec une psychopathologie processuelle dynamique du côté des troubles de la personnalité, ou en tout cas de ce que René ROUSSILLON a appelé les « troubles narcissiques identitaires ». Le modèle de compréhension de cette nouvelle forme d'engagement extrémiste n'est plus celui d'une foule avec meneur, mais d'une somme d'isolés en groupe.

Les réseaux sociaux, les nouvelles technologies et ce que DEBORD appelle « la société du spectacle » ne sont pas pour rien, dans ce glissement vers cette nouvelle forme d'extrémiste que nous appelons « radicalisation ».

Un autre élément sur lequel la psy a son rôle, c'est justement sur toute l'expérience de la psychothérapie institutionnelle et sur le travail en réseau. Et donc, pour les prises en charges d'enfants de retour de zones de guerre comme plus largement sur les prises en charges de personnes radicalisées, la psychothérapie institutionnelle a son importance.

## Nemathollah JAAFARI

*Chef de service en psychiatrie adulte, CH Henri-Laborit, Poitiers.*

## Armand CHATARD

*Professeur en psychologie sociale et responsable d'une équipe de recherche au sein d'un laboratoire CNRS sur la cognition sociale à Poitiers.*

### **Contexte :**

Suite aux suicides de détenus en situation d'isolement volontaire, le Pr. Jaafari a entamé une recherche sur ce phénomène avec F. Khosrokhavar (versant sociologique). Après avoir fait la distinction entre isolement cognitif (refus de voir avocats, juges...) et isolement affectif (refus d'aller au parloir voir la famille, ils ont découvert qu'il y avait des risques 10 à 15 fois plus importants chez les détenus présentant un isolement affectif, risque qui débute à partir de 21 jours d'isolement. Ils ont ensuite mené une étude sur 120 détenus pour connaître les raisons de ces isolements : plusieurs invoquaient une raison religieuse pour ne pas se mélanger aux autres, et 3 étaient clairement radicalisés.

Il y a également 2 événements en lien avec la radicalisation qui ont eu lieu dans le service du Pr. Jaafari : A deux moments différents, 2 détenus venus se faire soigner, l'une pour menace suicidaire et l'autre pour psychopathie et addiction, ont manifesté des comportements violents en rapport avec un islam radical (évasion pour rejoindre des individus radicalisés, planification d'attentats, préparation et/ou tentative d'agression envers des personnels soignants pour s'échapper ou justifié par les origines juives de ces derniers).

Ce contexte a poussé le Pr. Jaafari à organiser une journée d'étude à Poitiers sur le sujet et à mettre en place une recherche avec le Pr. Chatard.

Face aux réactions des professionnels de soin, apparaissent rapidement quelques questions préliminaires : « Quelle est la définition de la radicalisation de chacun ? Qu'est-ce qu'un fiché S ? ». Dans les premiers temps, c'est l'absence d'information qui poussait tout le monde à se révolter et à s'inquiéter. « L'obscurantisme des radicalisés rejailli sur l'obscurantisme et le manque de la formation des soignants » explique le Pr. Jaafari. Son parti pris est que ces individus sont des êtres humains et que même s'ils sont diabolisés par de nombreuses personnes, il est possible de s'en occuper et en soigner certains.

### **Typologie de la radicalisation :**

Il y a 3 types de situations différentes :

- 1- Ceux qui sont radicalisés idéologiquement et ceux-là ne concernent pas des professionnels soignants.
- 2- Ceux qui sont intermédiaires : Ils ne sont ni radicalisés, ni de l'autre côté mais à l'occasion d'une prise de toxiques, ils peuvent se trouver dans des situations de radicalité. Exemple : Patient de 2<sup>ème</sup> génération, père au chômage, mère femme de ménage, fait partie d'une bande et vend du shit. Il est content de montrer à sa mère qu'elle n'est pas obligée de travailler pour les blancs pour gagner de l'argent. Des religieux du quartier lui ont proposés de ne vendre du shit qu'aux blancs pour les intoxiquer et il a trouvé ça logique. Puis on lui a proposé de partir en Syrie et il a accepté. Enfin, il est revenu parce que sa vie là-bas ne lui plaisait pas tant que ça et il préférerait gagner de l'argent en dealant dans son quartier. Ce jeune n'est

pas franchement malade au sens psychiatrique, mais la consommation de cannabis rendait possible qu'il traverse la limite, parte en Syrie et revienne parce quand il ne consomme pas, il peut raisonner correctement.

- 3- Ceux qui présentent une claire pathologie psychiatrique. Exemple : Patient schizophrène parti dans un voyage pathologique faire le djihad, mais sur place les membres de l'EI avaient compris qu'il était malade et ne lui avaient pas donné d'arme mais simplement un téléphone portable pour faire le guet. Lui est revenu, déçu qu'on veuille lui faire faire la guerre avec un téléphone portable. Ces patients et ceux qui déliraient au 17<sup>ème</sup> siècle sont les mêmes. Avant on délirait sur des rois, aujourd'hui c'est sur internet. Simplement, le thème a changé, nous avons changé notre regard et la façon dont s'organisent les symptômes a changé également.

### **Recherches :**

Le Pr. Jaafari et le Pr. Chatard mènent des recherches sur la cognition sociale en lien avec le phénomène de radicalisation, notamment en s'appuyant sur des collaborations avec des partenaires en Algérie et en Iran. Leur souhait est d'examiner le phénomène de radicalisation en s'appuyant sur des études auprès de sujets radicalisés au sein de ces pays, sujets auxquels ils peuvent avoir accès en prison.

Le Pr. Chatard s'intéresse particulièrement à la question des déterminants de la radicalisation, tout particulièrement aux phénomènes de stigmatisation, de marginalisation, de rejet social, car c'est un point commun souvent retrouvé dans les récits de djihadistes et de terroristes. Le Pr. Chatard repère une forme de revanche par rapport à un sentiment que les musulmans seraient rejetés par la société, stigmatisés, marginalisés. Selon lui, cela pourrait conduire à des phénomènes psychiatriques comme une paranoïa exacerbée ou un délire de persécution. Tout cela peut être relié aux théories de complots qui se relaient sur les réseaux sociaux. Le passage à l'acte serait ainsi une manière de se venger, de restaurer un sentiment d'injustice.

Son hypothèse est qu'il s'agit d'un cercle vicieux sans fin : cette stigmatisation pousse les musulmans à se radicaliser, à commettre des actes terroristes et en retour la société d'accueil réagit en stigmatisant et en rejetant d'autant plus. Leurs travaux de recherche visent à mesurer à quel point cette stigmatisation est réelle et quel est son poids.

La première étude menée vise à mesurer une réaction de haine inavouée envers les musulmans. Ce test qui demande de catégoriser des mots le plus vite possible (test d'association implicite), mesure la tendance à associer l'islam ou les musulmans à quelque chose de très négatif. Il s'agit d'évaluer les pulsions haineuses, automatiques, non conscientes et non contrôlables. Ce sont des mesures très fines car ce sont des réponses impulsives qui reflètent des réactions très rapides qui se mesurent en millisecondes. Le constat est qu'immédiatement après les grands attentats qui ont eu lieu en France, ceux fortement médiatisés (Charlie Hebdo, Bataclan, Nice, etc.), il y a une augmentation de ces associations entre termes négatifs et islam/musulmans. C'est une étude transversale (cross-sectional study) appelée « project implicite » menée par Harvard depuis 20 ans (280.000 personnes ont passé ce test en 13 ans). Le Pr. Chatard et ses équipes sont donc allés chercher les données qui précèdent et succèdent de deux semaines les grands attentats (5000 sujets avant et 5000 sujets après, dans le monde). Ça leur a permis de corroborer l'hypothèse que même si dans les sondages les gens se contrôlent, ils sont traversés par des sentiments très intériorisés. Ces mesures ont une très bonne validité prédictive et montrent que les

attentats suscitent une forme de stigmatisation, au moins à un niveau très implicite, très automatique.

Les équipes du Pr. Chatard ont également utilisées une base de donnée appelée Google trend où figurent les mots/phrases tapés sur les barres de recherche à différents intervalles temporels. On a pu constater que des recherches tel que « *je hais les musulmans* » sont très significativement plus importantes après les attentats. Il y a donc une forme de stigmatisation induite qui elle-même en retour exacerbe la haine des musulmans. Des articles montrent que lorsque les musulmans lisent des articles de presse ils ont une haine exacerbée pour l'occident. Cette stigmatisation conduit les musulmans vers la radicalisation et les passages à l'acte conduisent à la stigmatisation : cercle vicieux.

Une autre étude du Pr. Chatard s'appuie sur l'hypothèse que les gens radicalisés présentent un déficit de cognition sociale, c'est à dire un déficit d'empathie envers les victimes, ainsi qu'une forme d'identification aux criminels (phénomène qui serait encore plus flagrant pour les cas les plus psychiatriques). Pour mesurer cela, ils ont utilisé un jeu vidéo où apparaissent sur l'écran des figures soit de criminels, soit d'innocents. Il faut tirer le plus vite possible sur les criminels, tout en évitant de tirer sur les innocents. Est mesurée la vitesse de tir ainsi que 2 types de réponses inadéquates : tirer par erreur sur une victime ou ne pas tirer sur un criminel. Cette étude passée auprès de criminels iraniens montre par leurs réponses inadéquates un déficit d'empathie et une identification sociale au criminel.

En partant de l'hypothèse que le passage à l'acte radical équivaut à un comportement suicidaire (même s'ils ne le vivent pas de cette façon), le Pr. Chatard propose un parallèle avec les recherches sur le suicide. Une étude a montré qu'un test d'identification implicite à la mort chez des suicidaires prédit le risque de passage à l'acte suicidaire dans 85% des cas. Le Pr. Chatard a constaté que les psys qui rencontrent des individus radicalisés évoquent une pulsion de mort similaire à celle des sujets suicidaires. Il s'agirait donc d'étendre ces mesures auprès de sujets radicalisés pour tenter de mesurer la probabilité d'un passage à l'acte radical.

### **Modalité d'intervention :**

Leur idée est que ce qui compte est l'identification groupale : Les cibles d'attentats terroristes sont avant tout perçues comme n'appartenant pas à leur groupe. Il faudrait travailler sur l'appartenance au groupe. D'où l'importance de la réponse sociale apportée. Il existe des processus pour réduire les catégorisations, des stratégies pour montrer qu'on appartient tous à des groupes plus grands (nous sommes tous humains et affrontons des menaces communes).

Remarque du Pr. Botbol dans l'échange : Pour lutter contre la radicalisation, il faudrait travailler la mentalisation et la subjectivation. Pas déradicaliser mais resubjectiver, en élargissant la possibilité d'avoir une vie psychique armée et ainsi mieux accepter les frustrations de la vie sans être radicalement détruit.

Le Pr. Chatard collabore avec des chercheurs sur la cognition sociale en Israël. Ces chercheurs ont mis au point « le contact à imaginer » ou « le contact virtuel ». Il s'agit d'une mise en relation à l'aide de casque de réalité virtuelle, dans le but de favoriser l'identification, le transfert de l'un à l'autre. Ces prises en charge permettent de travailler la méconnaissance de l'autre, de palier aux effets clivant des phénomènes de ghettoïsation ou marginalisation : aucun des groupes ne connaît l'autre. Mettre les gens en présence permet de rompre avec l'ignorance et a des effets très positifs : On se dit que l'autre est plus comme moi et ça augmente l'empathie.





## Anne JOSSO

Travaille à la Miviludes dans laquelle elle est chargée d'un groupe de travail sur la radicalisation. Elle est membre du CIPDR

Elle a préféré que le résumé de son audition s'en tienne aux positions de la Miviludes qui sont consultables à l'adresse suivante

[https://www.derives-sectes.gouv.fr/sites/default/files/publications/francais/rapport\\_miviludes\\_2017\\_web\\_v2\\_0.pdf](https://www.derives-sectes.gouv.fr/sites/default/files/publications/francais/rapport_miviludes_2017_web_v2_0.pdf)



## Ouisa KIES

*Sociologue nommée au conseil scientifique sur les processus de radicalisation  
auprès du Premier Ministre*

Ce résumé n'a pas encore été validé par l'auditionnée



## Hugo MICHERON

Pour le résumé de son audition Hugo Micheron revoit à son livre « Le jihadisme français: Quartiers, Syrie, prisons » paru en 2020 aux éditions Gallimard, issu de la thèse, qu'il a soutenu en 2019 sous la direction de Gilles Kepel



## Guillaume MONOD (2)

**Se référer aux témoignages des Djihadistes** constitue une méthode de choix pour questionner les idées reçues concernant la radicalisation. Cela permet en effet de repérer les raisons négatives et positives de la radicalisation en observant notamment les facteurs qui lui sont associées dans les caractéristiques de ceux qui sont rencontrés en prison : le décrochage scolaire, les carences familiales, des engagements solidaires plus qu'humanitaires. La discrimination sociale, le racisme le passé colonial peuvent être présents mais apparaissent rarement comme la raison fondamentale de leur engagement.

Pour Guillaume Monod cette méthode montre que **l'adhésion au djihad n'est pas d'ordre théologique ou politique mais d'ordre mythologique**. Elle montre également que le djihadisme se différencie de la délinquance dont il vient marquer l'échec comme forme de socialisation. Le djihadisme s'inscrit donc en rupture avec la logique de la délinquance : la logique de l'engagement dans le Djihad est mythologique, celle dans la délinquance est économique. Par ailleurs, par rapport à la position qu'il avait développé dans son audition de la première phase, son opinion a évolué concernant **le nexus crime terreur**. Il pense que les liens entre criminalité et terrorisme sont beaucoup plus complexe qu'il ne pensait au début. Il maintient toujours qu'il y a deux pôles dans la radicalisation, le crime délinquant et le djihadisme avec un aspect spirituel/religion ; mais il y a plus de gens au milieu de ces deux pôles qu'il ne le pensait initialement. Cette porosité entre les deux tient au fait que les djihadistes se servent des seconds à leur insu puisque contrairement aux djihadistes, il n'y a pas de remise en cause de l'ordre social chez les délinquants.

Par contre il constate lui aussi que les maladies mentales sont très rares dans la population des véritables malades mentaux. De plus, Guillaume Monod souligne qu'il n'y a pas à ses yeux des pathologies spécifiques à la détention, en dehors des syndromes dépressifs déclenchés par le temps long de la détention. La vraie spécificité de la détention est le choc carcéral qui est en réalité une crise d'angoisse... Selon lui, les entretiens cliniques en prison ne diffèrent pas beaucoup de ceux que l'on fait en CMP ; les pathologies sont les mêmes et quand le cadre thérapeutique est posé, c'est similaire aux suivis en CMP.

De par ses effets institutionnels, la détention va générer des mécanismes de radicalisations majeurs. Elle est intrinsèquement un lieu d'inspiration religieuse avec l'idée que la religion va aider les prisonniers à faire les liens de conscience à s'amender etc... Guillaume Monod rappelle en effet que la peine de prison a été pensée par l'État français au XIX<sup>ème</sup> siècle et début XX<sup>ème</sup> comme une rédemption du crime par la religion. De façon significative, jusqu'au milieu des années 1920 (donc 20 après la loi de 1905), tout détenu avait l'obligation lors de son arrivée en détention de déclarer sa religion, et il avait l'obligation de la pratiquer (à l'époque, plus de 95 % des détenus étaient catholique). GM y voit une illustration de l'idée que l'on peut être laïc et avoir utilement recours à la religion.

Les longues peines pour radicalisation passent tous par le centre national d'évaluation ce qui conduit à évacuer de la prison ordinaire tout ce qui relève de l'attention de l'institution pour la religion . Il y a là un vide affectif, un vide culturel, tel qu'il ne reste que la religion pour avoir une vie psychique. Il y a donc une appétence pour la religion qui est intrinsèque à l'institution.

Il lui semble également que **l'engagement n'est pas un processus linéaire** ; il n'observe pas chez les djihadistes qu'il rencontre de lavage de cerveau ou d'embrigadement sectaire ; la radicalisation est pour lui la rencontre fortuite d'une personnalité, de circonstances socioculturelles et d'un message. Il faut faire des parallèles entre l'engagement et le désengagement doivent être utilisés afin ,non pas d'empêcher toute quête initiatique mais au contraire la favoriser afin de mieux la canaliser C'est d'ailleurs dans un domaine lié à cette question que sa position a également le plus évolué par rapport à sa position antérieure : **le mécanisme de l'embrigadement**, Il pensait que l'embrigadement c'est surtout la rencontre d'un individu avec un recruteur, or il pense maintenant que c'est beaucoup plus compliqué : cela peut être une rencontre, mais cela peut être également un faisceau de déterminants qui peuvent tenir à des détail comme parfois même la parole d'un type qui n'a rien à voir avec le djihad qui déclenche le processus. Il donne plusieurs exemples où ces **mécanismes du recrutement sont donc souvent extraordinaires** avec parfois des effets paradoxaux des mesures visant à lutter contre la radicalisation. Il cite l'exemple d'un jeune radicalisé que l'embrigadement djihadiste a conduit à un crime avorté car il a tapé la victime avec le manche de l'arme blanche qu'il tenait par la lame ; cela illustre l'idée qu'il n'est pas si évident d'être criminel pour ceux de ces jeunes qui ne sont pas des délinquants aguerris ou des antisociaux et que se faire arrêter peut être une manière de ne pas agir les crimes pour lesquels ils ont été recrutés Ce qu'on découvre ici c'est que la radicalisation peut-être aussi, par certains aspects, un facteur de protection contre le passage à l'acte.

Dans cette même perspective, on est amené à interroger l'idée que les djihadistes manqueraient d'empathie. Guillaume Monod pense qu'il y a trois configurations distinctes chez les radicalisés de ce point de vue :

Les criminels qui sont prêts à tuer pour acquérir un butin.

Les types qui sont inscrits dans des mécanismes pervers narcissiques de tueurs en séries avec la jouissance de constater leur propre indifférence à la souffrance de l'autre, voir des horreurs sans en être affecté.

Ceux qui se retrouvent dans des histoires de vie et de mort mais sans valoriser spécialement l'idée de tuer quelqu'un. Chez ces derniers, il n'y a pas d'affaiblissement de l'empathie mais sa focalisation sur le groupe d'appartenance.

Il constate par ailleurs une évolution nette dans le point de vue dominant chez les djihadistes incarcérés. En 2015 avec Charlie Hebdo, le discours était qu'ils l'avaient cherché. Par contre, pour le Bataclan c'était "c'est quoi ces cinglés, ma fille, ma sœur aurait pu être là-bas.

Il constate également qu'un grand nombre de partis en Syrie en sont revenus avant que l'État Islamique disparaisse, et il pense que les choses ont encore plus diminué, d'abord parce que l'EI a été éradiqué en tant que structure, ensuite, parce que la police a fait son boulot, elle a mis les mecs en taules, et enfin, il y a ce qu'ont dit les revenants. Il pense qu'une bonne partie de la déradicalisation s'est faite par les revenants et GM pense que ces revenants ne sont pas des bombes à retardement et au contraire, ce sont eux qui vont désamorcer le phénomène : "ce n'est pas ce que vous croyez, ils ne connaissent pas l'Islam".

**Lecture mythologique des temps modernes** : une pensée passionnelle et non pas rationnelle a visée initiatique et pas scientifique . Pour les terroristes peu importe le camp pourvu qu'il y en ait deux. **Pas amour de la mort** aller se battre non pour mourir mais malgré ce risque, en dernier recours ; le plaisir de découvrir sa propre immunité



à la souffrance de l'autre. De la banalité du goût de la violence et de la guerre Toute puissance contre l'impuissance. Cette construction mythologique est sous tendue par une **théologie de la souillure** qui font des djihadistes des antihéros sur la base de l'idée d'une souillure contagieuse qui déshumanise le souillé.

Globalement, Guillaume Monod estime que les données qu'il a réunies amènent à penser qu'à condition de ne pas s'en tenir aux idées reçues simplificatrices, il existe des pistes pour favoriser le **Désengagement et la réaffiliation des djihadistes** : ne pas tomber dans un antagonisme en miroir de celui de l'engagement djihadiste ; parler de religion ; faire usage de la loi. Mais il insiste tout particulièrement sur l'intérêt de s'appuyer sur les revenants pour dé mythologiser le djihadisme par l'exemple ; il préconise l'utilisation du métadiscours de désaffiliation au djihadisme plutôt qu'un contre discours de déradicalisation avec l'objectif d'ouvrir aux djihadistes la perspective d'aller vers un autre ailleurs que celui que leur a proposé le djihadisme. Cela suppose pour lui que l'on puisse parler de religion, y compris dans l'espace public. Ce n'est pas parce qu'on est en faveur de la laïcité qu'il faudrait s'interdire de le faire.



## Jérôme Payen

*Psychiatre de l'équipe de l'association RIVE (Recherche Intervention sur les Violences Extrémistes), branche de l'APCARS (Association politique criminelle appliquée et de réinsertion sociale) association de réinsertion postpénale*

### **Structuration de RIVE et méthodes de travail :**

RIVE a été constituée en février 2017 suite à la réponse de L'APCARS à un appel d'offre du ministère de la justice concernant la prise en charge de personnes radicalisées sous-main de justice : soit en contrôle judiciaire, soit en liberté conditionnelle. Cette initiative s'est construite à mesure que le centre de Pontourny a fermé. RIVE dépend de l'administration pénitentiaire (l'AP). L'équipe se compose de 3 éducateurs, 1 psychologue, 1 psychiatre, 1 imam, travaillant comme « référent culturel », 1 directrice et 1 secrétaire.

Le Dr. Payen est le psychiatre consultant (3h/semaine) et son rôle est celui de faire des évaluations pour diagnostiquer une éventuelle pathologie psychiatrique. Son rôle d'évaluation fait qu'il n'est pas dans l'accompagnement, même si les équipes de RIVE ont jugé que son expérience en tant que thérapeute familial justifie qu'il mène des entretiens familiaux lorsque ceux-ci sont possibles. Privilégiant une prise en charge pluridisciplinaire, la particularité de ce dispositif est la façon dont la religion est travaillée. Cette question est souvent compliquée pour les psychiatres. Le fait de travailler avec un imam permet d'insuffler une dynamique d'appartenance et de ne pas être dans une consultation à connotation psychologique, ce qui est assez mal vécu par les familles. Le Dr. Payen essaye au mieux d'éviter la dénomination psychiatrique parce qu'elle est contre-productive, elle renvoie le sujet et sa famille à la déviance. Dans les entretiens qu'il mène avec l'imam de l'équipe, ce dernier porte cette part religieuse plus difficile à porter par un psychiatre. L'intérêt de cette équipe est sa collectivité qui porte des choses qui ne pourraient être portées par chacun individuellement.

L'équipe de RIVE préfère utiliser l'histoire, la géopolitique, la religion qui sont justement les sources des désirs de savoir de ces jeunes. A titre d'exemple : une rencontre entre les PPSMJ et des historiens de Science-Po a été organisée, ces derniers leurs ont fait un cours sur la guerre au Yémen, sur le sunnisme, sur le chiisme... Ce type de rencontres sont très bénéfiques et ont le mérite de proposer quelque chose là où se trouve le sujet.

Les éducateurs qui accompagnent les jeunes font un travail d'accompagnement à l'insertion professionnelle. La psychologue, d'orientation TCC (Thérapie Cognitivo-Comportementale), axe plutôt son travail autour des émotions et privilégie le travail avec des échelles d'évaluation. Le Dr. Payen fait l'évaluation psychiatrique initiale et essaie également de travailler avec les familles, même s'il constate que c'est compliqué. La mesure judiciaire étant individuelle, elle ne concerne pas les familles et Les PPSMJ (Personne Placée sous Main-de-Justice) vont souvent s'opposer à ce qu'il y ait une rencontre avec la famille (« ne venez pas foutre la merde dans ma famille »), alors même qu'il semble que les familles sont en demande. Les visites à domicile (VAD) que fait l'éducateur permettent de faire connaissance et offrent un premier contact qui facilite certaines fois la possibilité de ce travail familial.

L'équipe de RIVE va « travailler les appartenances » avec le PPSMJ et sa famille. Une fois que la relation se noue entre le sujet et les équipes, le désir de savoir se manifeste chez eux et ils sont à ce moment-là prêts à apprendre. Le travail collectif hebdomadaire qu'il y a au sein de l'équipe de RIVE est qualifié par le Dr. Payen de travail « d'équipes réfléchissantes », ce qui permet aux suivis et leurs familles de voir l'équipe réfléchir à leur sujet, ce qui leur est très bénéfique.

A cette équipe de terrain s'adosse une équipe de chercheurs en criminologie qui travaillent sur des échelles d'évaluation du risque de récidive.

Le travail avec les SPIP (Service de Probation et d'Insertion Professionnelle) se déroule plus ou moins bien en fonction des professionnel.les et des services. Ceux avec lesquels ça ne se passe pas bien, considèrent en général que RIVE leur a volé le pain de la bouche. Le Dr. Payen pense que de toute façon, matériellement et temporellement, ils n'auraient pas pu faire ce travail en plus de ce qu'ils font déjà. Cette collaboration est importante puisque les SPIP orientent les situations à RIVE et veillent au respect de leur contrôle judiciaire. La façon dont RIVE a été négocié et son statut font que les informations issues des prises en charges doivent être transmises au SPIP qui doit les transmettre au juge. Ces informations transmises, en plus des rapports trimestriels, sont par exemple la transmission de l'absence d'un individu à son rdv. En plus, tous les 3 mois, un rapport sur le suivi est rédigé/réactualisé par les équipes de RIVE. C'est la limite et la difficulté du travail de RIVE : Les juges sont constamment informés de ce qui est mis en place. Le Dr. Payen pense que ces jeunes sont issus d'une culture du secret et qu'il ne faut pas qu'on y adhère, parce qu'elles sont clivantes et traumatogènes sous couvert de respect et de protection. Il faut adhérer à quelque chose de plus banalisant en termes d'informations. Pour cela il faut faciliter les échanges d'informations, afin de baisser la tension émotionnelle que ces informations mobilisent.

### **Les PPSMJ suivis par RIVE :**

Au moment de l'audit, RIVE compte 20 suivis entre 18 et 28 ans, avec autant d'hommes que de femmes, et le Dr. Payen a vu 19 d'entre eux avec un recul de 6 à 9 mois pour la plupart des suivis. Ces jeunes adultes ne présentent quasiment pas de trouble de la personnalité particulier. Sur les 20 situations, la grande majorité présente un profil bas de dangerosité, seul 2 sujets présentent un profil de dangerosité assez haut.

Ce sont des familles où les pères sont souvent en difficulté, exclus ou auto-exclus, et visiblement assez fragiles.

Le Dr. Payen pense que les troubles qu'ils présentent sont d'une forme nouvelle qui va devenir de plus en plus présente dans les années à venir. Il propose le terme de «Troubles de l'appartenance»: Troubles qui produisent des symptômes de vide, de déshérence, de dysthymie. La différence avec les toxicomanes par exemple c'est que la dépendance n'est pas au cœur du sujet pour ces jeunes, ici c'est plutôt la déliaison., d'où la question permanente pour ces jeunes, du Savoir, de l'Idéal, et de la recherche de règles rigides et simples qui organisent le lien sans le questionner.

Ils présentent tous un déficit de mentalisation lié à plusieurs raisons : histoires familiales traumatiques, états nations qui proposent moins d'offre identitaire, une précarité chronique... Tous ces éléments qui attaquent le narcissisme et qui font qu'ils

ont des niveaux de mentalisation globalement bas. Ce sont aussi des sujets qui ne peuvent se passer de la confrontation.

Proposition du Pr. Botbol : Que ce soit pour la question de la « mentalisation » ou pour la question de « l'appartenance », se confronter est un bon moyen de peu mentaliser tout en réussissant à appartenir. Se confronter permet de suppléer au défaut de mentalisation et renforce l'appartenance : grâce à l'opposition tu es sûr de qui tu n'es pas. C'est économique idéal.

Pour confirmer le propos, le Dr. Payen souligne l'intensité des fonctionnements opératoires.

### **Pratique de psy face à la radicalisation :**

La profession de psychiatre devrait peut-être se réformer par rapport aux troubles que l'on rencontre chez ces populations. Une approche trop nosographique est contre-productive face à ces jeunes. L'approche individuelle traditionnelle est également à éviter, car elle empêche de saisir le sujet en interrelation alors même que c'est dans ce lieu d'interaction que se situe son « trouble d'appartenance ». Les problèmes d'appartenance sont les pathologies psychiatriques actuelles et de demain. Actuellement, en psy, nous sommes arrivés à l'acmé des prises en charge individuelles et nous sommes en train de redescendre, et justement, comme l'individu a été magnifié et sacralisé, ce que nous n'avons pas vu en parallèle c'est que tous les corsets d'appartenance ont explosés que ce soit au niveau social, économique, conjugal... Tous les niveaux d'appartenance sont plus fragiles, on peut facilement sortir d'un espace pour aller dans un autre, ce qu'on ne pouvait pas faire avant et du coup le fait de ne pas pouvoir sortir de son espace génère des pathologies, mais le fait de pouvoir trop facilement sortir de son espace génère d'autres pathologies qui sont des « pathologies de l'appartenance ». Toute la psychanalyse s'est montée sur ce système de difficulté à sortir d'un espace dans lequel l'individu était corseté avec les symptômes qu'on connaît au sein de sociétés très castées. Le fait d'être dans une explosion naturaliste (dans le schème Nature/culture) fait que les gens ont d'autres difficultés. Des difficultés narcissiques beaucoup plus individuelles et collectives : Le collectif ne persécute plus, mais ne protège plus, ne contient plus.

Il est nécessaire que les cliniciens qui prennent en charge ces situations présentent cette capacité à être ouvert, à penser de manière plus complexe et surtout à tolérer ... et faire tolérer l'incertitude. Il est très important de se saisir de là où ces individus sont. Leur curiosité est enracinée paradoxalement autour de la politique, de l'histoire et de la religion. Il est important de se placer autour de ces intérêts pour les prendre en charge, parce que c'est à partir de leur propre curiosité que l'appartenance peut se restaurer. Suivre cette « pulsion épistémophilique » qui marque non pas une fixation infantile, mais un point chronologique dans leur développement, c'est à dire celui où il faut les rejoindre pour les accompagner et les dialectiser, à l'instar de ce que faisait le référent culturel de RIVE, de façon empirique. Ces thématiques sont le support relationnel pour leur permettre de mentaliser. On voit bien que le traitement de ces troubles de l'appartenance ne peut se satisfaire d'un modèle d'experts opérants en silo, (par exemple, Psychiatrie, Éducation Nationale, Justice, Pénitentiaire, Religion) mais d'une prise en compte du lieu de vie, du moment, et des ressources systémiques et plurielles de ceux qui habitent et de ceux qui y travaillent. Ce commentaire dépasse largement le cadre du problème de la Radicalisation violente.



## Monique SELZ

*Psychiatre et psychanalyste a travaillé sur l'idéologie*

« Nous avons affaire avec Daesh à une révolution symbolique conservatrice et obscurantiste qui, au nom de l'islam salafiste djihadiste, entreprend d'exploiter le vide moral et culturel que laisse, aujourd'hui, la civilisation des mœurs d'un néolibéralisme agonisant ».

« Faute d'un nouveau "pacte d'humanité" porté par des idéologies politiques humanistes et démocratiques, le nouveau "carburant révolutionnaire" du terrorisme djihadiste risque d'absorber, sous le couvert du "religieux", les désespoirs, les humiliations, les colères, les révoltes d'un monde disloqué et fragmenté » (Gori R, 2016)<sup>1</sup>

### 1) Les notions d'idéologie et de radicalisation

a) L'idéologie est un système de pensée qu'il faut construire pour orienter ses actions ; il peut avoir une connotation négative de notion abstraite sans rapport avec les faits et la réalité.

Trois fonctions essentielles : distorsion, justification et intégration. La distorsion suppose qu'il y ait une pensée qui ne soit pas idéologique, or il n'existe pas d'extraterritorialité de l'idéologie (Ricœur). Pour Arendt trois éléments de toute idéologie sont spécifiquement totalitaires : la prétention à tout expliquer, l'affranchissement de toute expérience et la logique autocontrainte imposée à la pensée. Pour la psychanalyse les idéologies sont infiltrées par le surmoi qui ramène du passé dans le présent ; ces idéologies du surmoi occupent une place capitale dans les processus individuel et collectif d'identification ; elle est ainsi un puissant ciment de la masse qui impose ses idées aux individus, produisant une inflation de l'affectivité chez chacun, avec une sensation jouissive de se fondre dans cette masse et de perdre le sentiment de ses propres limites, au prix de la perte de la liberté de penser ; le lien social reposant sur le retournement d'un sentiment fraternel primitivement hostile, la masse est susceptible de libérer haine et destructivité à la moindre occasion. La fonction de l'idéal s'installe sur « les lieux mêmes où la satisfaction pulsionnelle ne peut avoir lieu » et l'idéologie, « structure d'idéalisation » est alors la « réalisation du désir narcissique, par la voie du fantasme » ; en ce sens elle opère le refoulement des pulsions de destruction ou dénie leur effet. Si bien qu'elle tend à être, au bout du compte, une négation de la pulsion. C'est l'impossible élaboration du deuil de l'objet primaire qui conduit à la construction idéologique. L'idéologie apparaît alors comme un appareil idéalisé pour ne pas penser la perte et ne pas vivre la séparation ; elle assure une triple fonction essentielle pour le sujet, de défense contre l'angoisse de persécution, de restauration de l'objet et de régulation.

b) La radicalisation : Se radicaliser signifie devenir plus intransigeant, se durcir, ou devenir plus extrême ; en ce sens parler de radicalisation, c'est parler d'une disposition déjà *présente* qui s'intensifie, sans changer de nature. Or, l'adhésion à un dispositif de terreur ne se fait pas selon un processus linéaire, mais passe par une ou plusieurs ruptures, qui s'apparentent à une *conversion*, rendue possible par la rencontre entre un désir et un appel venu de l'extérieur (analogie avec l'intégration dans une secte). Spécificité de l'Islam dans les exigences de cet extérieur en fonction de son histoire et de la rupture qu'aurait constitué la rupture de 1924 (abolition du califat, chute du dernier empire islamique et instauration d'un état laïc en Turquie) à l'origine de la

<sup>1</sup> Gori R, *un monde sans esprit, les liens qui libèrent* 2016

propagation d'une onde mélancolique et vengeresse, qui va servir de socle aux idéologies islamistes (F. Benslama).

D'où l'existence de deux sortes d'ennemis pour l'idéologie islamiste : l'ennemi extérieur, que sont l'Occident, la modernité et le colon, et l'ennemi intime, à l'intérieur du musulman, *le musulman séparé* de la communauté confessionnelle autorisant le meurtre donné en spectacle à ces « sous-musulmans » dans un but d'éducation.

## **2) La maladie actuelle de notre société**

Si la radicalisation trouve à s'enraciner dans la vie psychique de certains individus, elle est surtout présente dans cette société au sein de laquelle le lien social est devenu de plus en plus inconsistant (décomposition du modèle familial, expansion universelle de la religion du marché, néolibéralisme, idéalisation de l'individualisme et de l'hédonisme de masse). L'humain y est rendu superflu.

Daech est susceptible d'offrir aux « paumés » de notre civilisation une raison de vivre, qui a si massivement déserté notre quotidien : la source du djihadisme se situe dans une souffrance sociale et une détresse symbolique.

La haine est, en dehors de toute pathologie, une expérience psychique nécessaire, sans laquelle, il n'est pas possible de grandir. Cependant, son refoulement est indispensable pour rendre possible les liens sociaux. Or, on assiste aujourd'hui à l'expression directe de la haine, par la levée de son refoulement, que ce soit dans les discours politiques, publics ou privés. Cette radicalité destructive exerce sur la jeunesse contemporaine une séduction au même titre que la tentation suicidaire. Et si la contenance pulsionnelle, assurée par les processus traditionnels, ne tient plus devant les sollicitations multiples du monde marchand tous azimuts la levée du refoulement de la haine « ouvre directement sur le passage à l'acte et les nouvelles formes de la pulsion de destruction » L'utilisation d'Internet y contribue car sa caractéristique première porte sur la temporalité de l'immédiateté : il est absolument essentiel que le recrutement se fasse dans un état d'urgence et ne doit pas laisser le temps de la réflexion.

## **3) L'attraction de l'idéologie djihadiste sur les adolescents qui vivent dans cette société malade**

L'adolescence est une étape du développement qui se caractérise par trois transformations principales : une prise d'autonomie par rapport aux objets de référence, principalement les parents ; une modification de la pulsion sexuelle qui, contemporaine des changements corporels de la puberté, assure le passage d'une sexualité infantile à une sexualité adulte ; et un remaniement des identifications avec l'affirmation progressive d'une identité subjective, ce qui met rudement à l'épreuve ses assises narcissiques et la solidité de son monde interne. Il en résulte que l'âge de l'adolescence est aussi celui de la radicalité. L'adolescent est à la recherche d'absolus, en quête d'idéalité, et s'engage, pour pouvoir se libérer du passé et grandir. Et c'est bien la perspective du passage à l'acte, plus que l'idéologie qui les attire car « tout converti reste un idolâtre tant qu'il n'est pas passé à l'acte » (H L'Heuillet : Tu haïras ton prochain comme toi-même, Albin Michel, 2017<sup>2</sup>).

Particulièrement exposé à la maladie actuelle de la société l'adolescence se trouve dans une impasse qui se traduit par un sentiment d'impuissance, d'humiliation qui est

---

<sup>2</sup> L'Heuillet H : Tu haïras ton prochain comme toi-même, Albin Michel, Paris, 2017



la prédisposition idéale pour l'acte de partir et être la proie des recruteurs du djihadisme

4) Conclusion

Comment protéger cette jeunesse en déshérence de cette attirance par le rien et la destructivité ? En tout cas, en reconstruisant du lien social, de l'écoute, du soin, ce qui suppose une volonté politique au long cours.



## Françoise SIRONI

*Psychologue, maître de conférences en psychologie clinique et pathologique  
à l'Université Vincennes à Saint-Denis et experte psychologue  
auprès la Cour pénale internationale à La Haye)*

### 1) Présentation

& A une expérience clinique et de recherche tant avec les personnes victimes de violences collectives qu'avec les auteurs de violences collectives. Elle est une des fondatrices du centre Primo Levi. Plus récemment elle intervient pour faire des expertises psychologiques dans le cadre de procès pour crimes contre l'humanité et crimes de génocide. A Phnom Penh elle a été missionnée par le Tribunal Spécial Khmers rouges pour faire l'expertise de DUCH (directeur de S21, responsable de 17000 morts) avec un expert cambodgien. Son livre s'appelle : *Comment devient-on tortionnaire ? Psychologie des criminels contre l'humanité* Elle dit « comment » plutôt que « pourquoi » pour montrer les **mécanismes** en jeu dans ce parcours de criminel. Elle prend en compte **le contexte géopolitique, et le contexte psychologique. Elle décrit ainsi une « théopathie sacrificielle » au Cambodge.**

& Elle a aussi fait une étude comparative entre **la fabrication psychologique de l'homme nouveau khmer rouge et la fabrication de l'homme nouveau djihadiste** ainsi qu'une étude comparée de la littérature clinique produite sur les crimes contre l'humanité depuis les procès de Nuremberg jusqu'à aujourd'hui : une majeure partie de ces documents constatent **une absence de psychopathologie** chez ces auteurs de crimes contre l'humanité...sauf chez les dirigeants comme Saddam Hussein, Staline ou Hitler où on retrouve des pathologies de types paranoïa ou des pathologies narcissiques. La question qui se pose : **est-ce que c'est l'exercice du pouvoir qui déclenche ces pathologies où est ce que le pouvoir ne fait que les révéler ?**

& Pour mieux comprendre les criminels politiques elle postule l'existence d'une autre forme d'inconscient que l'inconscient freudien ou lacanien : un **inconscient géopolitique qui traverserait leur propre subjectivité**. Cette dimension géopolitique implique l'intentionnalité d'un autre et/ou celle d'un système destructeur qui entraîne le développement de la pathologie de l'individu. Il s'agit de penser l'intrication en chacun de nous entre le collectif et le singulier.

### 2) Méthodologie pour articuler le collectif et l'individuel

Pour Françoise Sironi, il existe des états paranoïaques, paranoïdes intentionnellement induits.

Il existe aussi des états psychotiques liés à l'histoire politique et géopolitique.

Il existe également des « normopathies » : les « hommes systèmes » : ceux-ci renoncent à une identité singulière au profit d'une identité collective avec un prêt à penser simple, binaire (Eichmann) ?

Il existe des dépressions de type existentielles (voir « la fin de l'homme rouge » en ex-URSS).

Il existe enfin des troubles psychosomatiques liés au silence dans lequel les violences collectives plongent les victimes et les auteurs.

3 axes factoriels sont à étudier :

- a) L'articulation entre l'histoire singulière et l'histoire collective : on articule les éléments intrapsychiques de la petite enfance, de l'adolescence avec les évènements géopolitiques.

Pour Duch : très malade petit, il a été renommé sur les conseils d'un devin qui pensait qu'il allait mourir et devenir dangereux. Il est chinois, donc très mal vu au Cambodge pendant son enfance. Il décide à 15 ans non seulement de reprendre son nom chinois après la visite officielle d'un haut dignitaire chinois venu au Cambodge. Il prendra aussi un alias : « Duch » qui veut dire « l'élève qui se dresse quand son maître l'appelle ».

- b) La fabrication du criminel contre l'humanité, du tortionnaire :

La « **dés empathie** » nécessaire au meurtre peut se fabriquer dans un **processus d'initiation traumatique** qui peut se repérer en trois phases :

- Première phase : valorisation de l'identité initiale
- Deuxième phase : déconstruction brutale de l'identité initiale
- Troisième phase : attribution d'une nouvelle identité (idéologisée). Aidée par les effets de groupe (chez les nazis, les anciens instruisaient les nouveaux en situation de devenir tortionnaire).

Processus facilité par l'existence de blessures narcissiques individuelles. La présence de la mort renforce l'initiation par le traumatisme.

- c) La question de la conscience des actes : Duch ne comprenait pas la question « qu'est-il arrivé à votre conscience ? Il était dans le déni psychique alors qu'il a reconnu la majorité des actes d'accusation.

### 3) **Les points communs entre les auteurs avérés :**

- Absence de pathologie
- Renoncement à avoir une identité singulière au profit de la proposition collective
  - « hommes systèmes »
  - Intériorisation des modèles éducatifs autoritaires
- Désempathiques
  - Ils ont été déshumanisés eux même avant de déshumaniser les autres.
- Besoin de reconnaissance plus important que l'obéissance aux ordres
- Clivage du moi et clivage de l'objet ; Présence du déni ; Absence de sentiment de culpabilité

### 4) **Étude comparée fabrication homme nouveau khmer et homme nouveau djihadiste**

A partir de documents explicitant la fondation et le cadre de l'EI, FS a retrouvé 7 analogies :

- L'importance du facteur géopolitique « glocal » (global et local)
- Le recours des dirigeants au mensonge politique
- La fabrication d'émotions politiques, et d'hommes systèmes.
- Les initiations traumatiques aux violences meurtrières. La rupture des affiliations précédentes.
- Le recrutement d'enfants et d'adolescents plus faciles à façonner

## 5) Peut-on sortir de la dés empathie ?

Cela paraît difficile de sortir des mécanismes de clivage et de déni. FS cite le cas de Franz Stangl qui a pu évoluer psychiquement lors d'entretiens avec une journaliste d'investigation Gitta Sereny et qui est mort d'une crise cardiaque 17 heures après la fin des entretiens.

Il faut pour cela :

- déconstruire la dés empathie, l'initiation à la torture, faire parler du premier meurtre
- retrouver les blessures narcissiques dans l'histoire individuelle ou collective
- analyser le rôle de l'inconscient géopolitique dans le façonnage de ce type de criminels

## 6) Le processus de subjectivation

Il s'agit de les aider à devenir ou redevenir sujets de leur propre histoire au travers de la (re)construction d'une identité narrative. Basée sur des entretiens individuels. Le collectif ou groupal paraît contreproductif à cause de la réactivation des effets de groupe préalablement installés

C'est un processus long ; les résistances à sortir de ce fonctionnement sont majeures.

&&&

**Les questions** du groupe portent sur l'existence d'une initiation traumatique chez les radicalisés qui partent : y aurait-il un héritage traumatique du colonialisme ?

Les radicalisés islamiques ont-ils cette qualité génocidaire des Khmers rouges ?

Françoise Sironi rappelle qu'elle parle d'auteurs de « crimes contre l'humanité ». La notion de l'initiation est importante. Il s'agit de construire un homme nouveau. Pour le facteur collectif, elle renvoie à Malika Mansouri et son matériel clinique qui retrouve très souvent des transmissions générationnelles cryptiques chez les autochtones musulmans d'Algérie.

Pour permettre aux radicalisés de renoncer à leur fonctionnement opératoire, il faudrait également qu'au niveau collectif de notre pays, on puisse réfléchir à ce que signifie cet engagement pour eux, et aux effets à long terme de l'histoire et des facteurs géopolitiques sur la psychologie individuelle.



## Fabien TRUONG

*Sociologue, Auteur de « Loyautés Radicales :  
L'islam et les mauvais garçons de la Nation (La Découverte 2017)*

- 1) Il définit sa méthode comme une sociologie ethnographique étudiant des trajectoires longues (suivi de 6 à 10 ans), des questions de jeunesse dans les quartiers populaires ; il relie cela au fait qu'avant d'être sociologue, il était enseignant en ZEP et a été amené à suivre ses anciens élèves. En suivant ces jeunes sur des trajectoires longues, il travaille sur des phénomènes de mobilité et de déplacements qui lui paraissent essentiels sur le rapport à la violence et à la religiosité indépendamment des questions de radicalisation. Ce que ce point de vue lui permet de voir, c'est que la question de la religiosité c'est aussi **un spectacle de la rupture**, qui correspond à « **la phase de conversion** », mais il y a aussi une « **phase de reconversion** » qui est souvent méconnue alors qu'elle est dans la trajectoire « normale », au sens statistique. Le spectacle ne dure qu'un temps. Cela souligne, à ses yeux, le caractère problématique de la notion de radicalisation qui lui apparaît comme un concept-écran, ce qui le conduit à renvoyer dos à dos, Roy et Kepel car ce n'est ni les textes islamistes, ni le nihilisme qui peuvent rendre compte de ce que l'on observe sur le terrain.
- 2) En pratique, sa méthode l'a conduit, dans le cadre de *Loyautés radicales*, à étudier de façon détaillée et comparée le parcours biographique de 6 jeunes garçons.

Il repère 4 types de problèmes psychopatho-sociologique :

- i. Ceux qui partent ou qui partaient sur zone de guerre.
- ii. Les « terroristes-maison » : qui décident de mourir ici, en tuant des compatriotes.
- iii. Les revenants, qui reviennent de zones de guerre
- iv. Des jeunes qui expriment dans l'espace public d'une vision rigoriste de la religion. Là on a deux cas de figure :
  - a. Soit on a quelque chose qui est très focalisé sur l'orthopraxie, avec l'idée que la religion s'insère dans toutes les activités du quotidien,
  - b. Soit, (et/ou) des jeunes qui développent ostensiblement mais plutôt verbalement une vision intolérante revendiquée du rapport à la religion.

Quand on regarde cela en sociologue on constate qu'il y dans ces différentes situations a des choses qui sont récurrentes mais aussi des problèmes qui sont spécifiques à chacune d'entre elles. Mais c'est plutôt dimensionnel que catégoriel : une question de proportion définissant des polarités des gradients et non des catégories étanches.

Par exemple **les terroristes maison** sont des jeunes qui ont entre 20 et 30 ans qui sont socialisés dans « la seconde zone », sont dans la délinquance et n'arrivent pas à en sortir (qui ne sont donc pas dans la norme de la délinquance dans ce contexte). Cette persistance favorise l'exposition à la violence (subie et pratiquée) et au sentiment de souillure qui l'accompagne, le passage à l'acte dans une socialisation guerrière qui existait en amont dans la seconde zone qui sort maintenant de la seconde zone à l'occasion de la radicalisation. Le problème qu'ils tentent de régler par le passage à l'acte, c'est le problème d'une impasse biographique qu'ils subliment en

utilisant l'imaginaire politique flottant de Daesh pour anoblir les capacités qu'ils ont acquise dans cette socialisation guerrière : derrière les apparences, c'est tout sauf un changement. Il s'agit plutôt, au niveau des pratiques et des dispositions, d'une continuité radicale. Il cite l'exemple d'Amedy Coulibaly sur lequel il a particulièrement travaillé en contactant ses proches. Il compare son parcours à celui de A, son meilleur ami, qui, après un début similaire, a eu un devenir tout à fait différent puisqu'il est devenu travailleur social. Il montre que cette différence peut tenir à des détails et des micro-différences biographiques qui deviennent hautement déterminants y compris lorsque, comme Coulibaly, il a fréquenté la prison.

Concernant **les départs** c'est tout à fait autre chose : ce n'est pas une impasse biographique mais un projet idéalisé. Profil souvent très différent du coup car les dispositions requises pour passer à l'acte différent : plus de filles, plus d'enfants des classes supérieures, pas de nihilisme mais un projet qui peut passer par la mort, par la guerre, mais celle-ci est complètement fantasmée. Ici l'imaginaire politique flottant de Daesh ne marche que parce qu'il est flottant, décontextualisé autour d'un fort besoin d'utopie et la construction d'un projet perçu comme collectif, inclusif.

Pour **les revenants** cela dépend de leur expérience de socialisation là-bas, opposant ceux qui sont devenus guerrier là-bas et qui ne l'étaient pas ici (exemple de Samy Amimour du Bataclan qui avait plutôt le profil des départs sur zone et qui est devenu guerrier sans passer par la case délinquance (sans parler de conditionnement, la différence entre un revenant qui a tué et un revenant qui n'a pas tué). Cela ne veut pas dire que tous ceux qui ont l'expérience de la guerre sont revenus transformés à ce point. Il y a aussi, d'une part, des home-made terroriste qui ont besoin de partir pour devenir de vrais terroristes-maison et d'autre part peut être des revenants qui peuvent sortir de cette violence, mais il n'en a pas l'expérience dans la population qu'il a étudiée.

Ceux de Bonelli et Carrier (c'est-à-dire des mineurs qui sont recrutés sur dossier au sein de ceux suivis par la PJJ pour radicalisation) apparaissent dans le 4<sup>ème</sup> type, et leur typologie permet de montrer qu'il y a là plusieurs cas de figure. Les « agonistiques » correspondent plutôt à des jeunes potentiellement dans l'antichambre de la seconde zone (ils sont loin d'être des guerriers mais pourraient le devenir), quand les « utopistes » correspondent plutôt au profil « départ ».

- 3) Au cœur de son travail (et de son livre) il y a une interrogation sur la raison pour laquelle il y a chez ces jeunes de la « seconde zone » ce besoin de religion et à quelle question cela répond chez eux. On tombe sur des questions intimes, métaphysiques, morales, intellectuelles et politiques qu'il essaie de dénouer, parce qu'une fois qu'on a mis le doigt sur ces questions-là, cela permet de prendre au sérieux le discours religieux et de le travailler différemment. Le problème n'est pas la religion en soi, le problème c'est que la religion a pris tout l'espace dans les quartiers pour régler tout un tas de questions, parce que toutes les relations de socialisation intergénérationnelles qui existaient il y a 20-30 ans se sont délitées. Il ne s'agit pas de la religion telle qu'on se la représente de façon fantasmée mais de la religion comme bricolage occidental individualisé. Donc même cette entrée dans la religion elle est hyper occidentale : elle se fait sur le mode de la singularité, ou du moins, de sa mise en scène. La religion est autant vectrice d'opposition que marque d'appartenance de type communautaire, si ce n'est plus : il y a une forme de compétition dans la religiosité, propre à notre société.



Compte probablement le fait que tous les jeunes étudiés dans le livre de Fabien Truong ont été, autour d'eux, confrontés à des morts abruptes et injustes par rapport au cycle de vie ; ils ont tous perdu des copains et ces questions-là (le deuil et le chagrin) n'ont pas été traitées. Il y a aussi la haine de soi qui va avec l'expérience de la souillure à des questions morales. On déteste les autres quand on se déteste d'abord soi-même. L'univers social du quartier fabrique des conflits de loyauté très forts notamment parce que ces jeunes sont obligés, du fait leur position dans l'espace social, de vraiment compartimenter, en fonction du contexte, les façons dont ils se présentent : la religion est une façon de donner du sens et de la cohérence à leur vie.

- 4) Le message de Fabien Truong c'est donc qu'il faut être attentif aux trajectoires, aux parcours de vie, car c'est ce qui est explicatif. « Mon fil c'est un fil de sociologue travaillant sur des déterminations, mais je travaille sur l'intime, sur des cas individuels, ce qui est peu fréquent dans la profession, parce que ce qui m'intéresse c'est la construction sociale et la fabrique sociale des subjectivités ». La relation de cette démarche avec celle de la psychiatrie est ambivalente : d'un côté il y a peut-être des questions qu'il n'aborde pas et qu'un psychiatre poserait. Par contre, il se méfie de l'étiquetage psy qui essaierait d'expliquer ce qui se passe par la pathologie alors que « **la pathologie, ce n'est pas une explication, mais ce qu'il faut expliquer** » ; cela impose, du coup, de revenir à cette fabrique sociale parce que, restant fermement sociologue, il pense que c'est le contexte et les relations de déterminations réciproques qui déclenchent l'essentiel.

Cette attention au contexte et aux biographies permet de mettre en rapport désistance et passage à l'acte ? « Parce qu'au fond, la norme c'est que ça ne dérape pas, malgré tout ce que ces jeunes prennent comme chocs : cette forme de désistance est aussi impressionnante que leur dérapage ».

Intervient également ici, le fait qu'avant de rentrer vraiment dans le détail des parcours, des jeunes étudiés, les deux premiers chapitres du livre de Fabien Truong restituent ces parcours dans la grande histoire. Le sociologue est aussi un historien et le contexte historicisé. Et c'est là où cela rejoint aussi peut-être une certaine « méfiance » envers une certaine forme de psychologisation. C'est aussi pour cela que le livre évoque des individus de générations différentes, au sens de la cité, et qui sont soumis à de clairs « effets de générations ». Considérer le temps permet aussi de constater qu'il y a une forme de ré-intellectualisation critique qui s'opère à travers la religion même s'il y a aussi un deuxième mouvement qui relève de la désintellectualisations puisque c'est un acte de foi. Enfin, ce que Fabien Truong essaie d'expliquer dans son livre c'est que des jeunes comme Amedy Coulibaly sont des jeunes qui, à tort ou à raison, refusent les coûts sociologiques de la reconversion, parce que c'est trop coûteux pour eux, pour tout un tas de raisons, dont des raisons psychologiques. Comme si l'impasse était, au fond, acceptée et avait besoin d'être sublimée de façon spectaculaire...



## **Groupe de Travail de l'équipe de psychiatrie de Ville Evrard**

*Mme Sophie Albert (Directrice d'EPS Ville Evrard), Dr. Laurent Vassal (Responsable du pôle 93G09), Dr. Gabrielle Arena (Responsable CRIAVS Ile de France).*

### **Psychiatrie et radicalisation**

Observation de certains cas de pathomimie chez des patients psychotiques qui ne sont pas pour autant radicalisés. D'autres situations où une injonction de soin est demandée, voire une hospitalisation en tant que mesure de protection et d'enfermement. Ce sont des demandes, très délicates lorsque l'on ne retrouve chez ces sujets, aucune pathologie psychiatrique avérée. Ces personnes ne connaissent rien à la religion, ni les données géopolitiques des zones de conflit, ils n'ont pas de pathologie psychiatrique mais avec des traits de personnalité psychopathiques (jouissance dans les menaces portées et la peur qu'ils inspirent).

Observation auprès d'un groupe de parole avec des mineurs, auteurs de violences sexuelles : Réactions de satisfaction face aux attentats parisiens de 2015 qui ne peuvent pas qualifier les jeunes de « radicalisés » mais qui sont des positions rejetantes, hostiles aux valeurs républicaines : « *C'est très bien ce qu'il s'est passé* » « *La France c'est de la merde* ». Des jeunes qui ne sont pas du tout dans une attache religieuse sont des jeunes de cité, d'origine maghrébine culturellement mais pas religieusement. Ils s'approprient un mal de vivre, un climat anti-français, antipatriote. Dénoncent une sexualité de « mécréants ». Les mères et les sœurs sont seules recevables et « *toutes les autres sont des putes* ».

### **Institution et réaction des professionnels**

Ce Groupe de travail de Ville Evrard est composé de beaucoup de médecins, de psychologues, infirmiers dont certains sont d'origine maghrébine, ceux-ci ont amené leur éclairage culturel par rapport à la religion. Le 1<sup>er</sup> temps de rencontre de ce groupe a permis l'appropriation du vocabulaire (« radicalisation », « salafisme », « intégrisme »).

Après les termes, il y a eu un travail autour des signes de radicalisation, puis études des profils. Conclusion : il est impossible d'établir des profils parce qu'ils évoluent constamment et sont trop nombreux, tous les milieux sont concernés. Quelques éléments, concernant ces sujets reviennent tout de même de façon récurrente : absence de père, recherche fusionnelle, quête d'identité, recherche d'une pureté, d'un islam pur.

En parallèle de ces avancements, des réactions très vives sont apparues dans ce groupe, comme s'il fallait avoir lu et appris assez sur le sujet pour être autorisé à en parler. Comme s'il n'était pas possible de savoir. L'Islam, l'organisation du monde, les mœurs en pays arabes... sont des sujets qui restent extrêmement sensibles, même dans les discussions entre personnes d'origines maghrébines. Ces réactions de déni ou de banalisation des certains soignants face à la radicalisation ont amené le groupe à proposer un questionnaire pour connaître le positionnement des équipes face à ce problème et savoir si les professionnels sont confrontés aux différentes formes de radicalisation. Ce questionnaire a suscité beaucoup d'incompréhension et de critiques et a finalement été assez peu rempli.

## **Enjeux éthiques et travail avec la police**

Quel est le positionnement des soignants face aux questions de la police concernant des patients dont la dangerosité pose question ? A-t-on le droit de ne rien dire ? A-t-on le droit de le dire ? Cela se règle souvent au cas par cas, en fonction de ce qu'exige la situation en termes de coordination avec la police. Situation contradictoire : Nous ne sommes pas en droit de dire à la police (secret médical, éthique) et en même temps nous ne pouvons-nous défaire de notre responsabilité quant à d'éventuelles mises en danger. Qu'il y ait des échanges avec la police pose de vraies questions. Où commence la délation ? Où commence la non assistance à personne en danger ? La police de son côté sollicite de plus en plus le soin psychiatrique en tant qu'expert psychiatrique voire expert de la radicalisation. Le risque sécuritaire encouru prend une place tellement grande qu'il met en difficulté face à ces situations nouvelles alors que nous savons comment y répondre et faire face en temps normal.

## **Le rôle des soignants en psychiatrie et les dispositifs de lutte contre la radicalisation**

Les soignants en psychiatrie ont un rôle à jouer, mais il est important de faire comprendre que les individus radicalisés avec des troubles psychiatriques restent très minoritaires.

Trois actions dans une démarche de prévention :

1. Actions de formations et d'informations pour les différents professionnels (soignants, sociaux, éducatifs).
2. Mettre en place des débats au sein des institutions pour que naisse un dialogue autour de sujets difficiles à aborder.
3. Constituer un groupe de soignant, une **cellule ressource** face à des sujets radicalisés, qui soit capable d'aider et de donner leur avis aux institutions qui en ont besoin.

Le Groupe de Travail de Ville Evrard a permis des échanges riches entre différents professionnels. C'est un espace qui permet de réfléchir et de parler ensemble. De plus, ce groupe de professionnels pourrait offrir des réponses quant aux questions de positionnement par rapport à la police. Il pourrait fonctionner comme une sorte de groupe d'éthique chargé d'une vision pluridisciplinaire. Ce type de groupe de travail offrirait l'opportunité de communiquer, de réfléchir et ne pas laisser les gens seuls face à ces situations complexes et peut être permettrait d'éviter les passages à l'acte. C'est difficile de faire un signalement seul, lorsque les gens savent qu'il y a un groupe pour en parler cela les soutient beaucoup.

Pour les différents professionnels de l'institution, il est important de proposer un processus d'auto-analyse avec un groupe de référents au sein de l'institution qui permette d'analyser leur pratique et ainsi de trouver leur positionnement par rapport à la question de la radicalisation. Il s'agit de privilégier l'échange entre professionnels de terrain plutôt que les « sachant » ou « d'experts » du phénomène de radicalisation, ceux-ci offrant que peu d'espace à l'échange.

## **Les mineurs de retour de zone de guerre irako-syrienne**

La question des mineurs de retour de zone de guerre irako-syrienne est une obsession des uns et des autres : quel avenir pour ces enfants, vont-ils répéter ce qu'ont fait leurs parents ? Dans ce contexte quels soins apportés ?

Cela pose également la question du traumatisme et de sa temporalité.

Des enfants reviennent de là-bas dans une pseudo-normalité et posent la question de leur devenir et celle de nos réponses de soignants en psychiatrie aujourd'hui.

## Daniel Zagury (2)

*En tant qu'expert pénal ayant eu à rencontrer des radicalisés en prison à une époque où rares étaient les cliniciens qui avaient pu les approcher, Daniel Zagury avait fait partie des premiers interrogés dans la première phase de notre travail d'audition. Reprise dans le rapport intermédiaire, son intervention avait été marquée par le fait qu'il estimait que le faible nombre de ceux qu'il avait pu effectivement examiner cliniquement, réduisait la portée de ses hypothèses. Avec l'évolution du phénomène son expérience s'est beaucoup renforcée, l'amenant à publier un livre basé sur ce qu'il a pu en tirer de façon plus construite et plus systématisée. Il nous a semblé utile de l'auditionner à nouveau pour qu'il puisse rendre compte de l'évolution de ses hypothèses, au regard du nouvel éclairage que cela donne à la compréhension des relations entre radicalisation et psychiatrie, mais aussi pour compléter notre réflexion sur la méthodologie adoptée par le groupe de travail en la mettant à l'épreuve du temps et de l'évolutivité du phénomène étudié.*

Daech a introduit avec la radicalisation islamique, **une mode mondialisée** qu'il a jeté dans l'air du temps du monde globalisé. S'en saisissent des **personnalités extrêmement diversifiées dans des contextes extrêmement variables**. Ce que l'on observe est donc un phénomène général très hétérogène : **une réponse à de multiples trajectoires et à de multiples souffrances**.

- 1) La psychiatrie est sommée de positionner le phénomène dans son rapport à la maladie mentale.** De ce point de vue, il semble à Daniel Zagury qu'à peu près tout le monde est d'accord pour dire que **les maladies mentales ne sont pas centrales dans cette question**, les malades mentaux avérés étant très rares, et ceux qui sont malades sont généralement des loups solitaires : par exemple le schizo qui délire et son délire mystique saisit l'air du temps et il va essayer ,avec plus ou moins de détermination ,de passer à l'acte ; de façon plus ou moins aboutie ,il va attaquer quelqu'un, s'en prendre par exemple à des vigiles, à un soldat ,et on s'aperçoit très vite qu'il a fait ça tout seul, dans son coin, que c'est purement psychotique et que la radicalisation n'est tout au plus que la forme que cela revêt. Ce n'est pas parce que ces sujets sont délirants qu'ils ne s'alimentent pas en permanence de la réalité et il existe donc une **connexion entre l'état de la société et l'état des délires**. On observe, par exemple qu'un thématique du type « il faut tuer tous les juifs ... » est la façon contemporaine d'exprimer un délire mystique chez un psychotique qui, pour une raison de filiation ou une de conversion, s'identifie à la culture arabo-musulmane. Les psychiatres doivent clairement reconnaître qu'il y en a, même s'il y en a peu ,et qu'ils sont trop peu nombreux pour que, concernant la radicalisation, quelque chose d'un peu consistant s'en dégage.
- 2) Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas interroger la part psychique de tous les processus qui font qu'on va se radicaliser.** Dans cette démarche, les psychiatres ne sont pas les seuls concernés, mais ils sont indispensables pour comprendre, non pas pour peser dans le sens d'une complaisance inappropriée, mais pour éclairer et orienter les décisions à prendre et mieux faire face aux questions que cela pose. C'est, ici, une école d'humilité, de partage et de pluridisciplinarité : **les trajectoires de ces individus sont extrêmement différentes**.

- a. Une fois évacuée la question de la maladie mentale, la psychiatrie a certes, ici, quelques matrices historiques qui peuvent lui permettre de contribuer à ce travail de façon spécifique.
- i. Les « **idéalistes passionnés** » de Maurice Dide, c'est pas mal pour comprendre, saisir les plus déterminés, les plus idéologues, les plus paranoïaques et, quelque part, les plus irréductibles... Quand on voit les écrits **des tueurs de masse**, c'est d'une stéréotypie incroyable... J'ai une première vie de merde, maintenant je me venge en tuant le plus grand nombre de personnes possibles.
  - ii. **Le "devenir monstre"**, ce qu'on voit chez certains adolescents qui essaient de renforcer leur indifférence à l'autre, (même pas leur cruauté mais leur toute-puissance à l'égard de la vie humaine) ; on le voit très bien avec les vidéos de décapitation... Au départ, ils vomissent, ensuite il se renforcent dans l'insensibilité .C'est inhumain pour nous mais c'est surhumain pour eux et cela rejoint un peu ce que Fethi Benslama appelle les « sur musulmans ». Ils n'y trouvent pas de plaisir à faire souffrir, mais de la jouissance à ne plus être des humains et à être dégagés de la condition humaine, à être surhumains.
  - iii. **Le phénomène sectaire**, avec un transfert sur un personnage connu ou inconnu, mais qui a une existence au moins virtuelle, avec recours à « un kit idéologique », à des alibis, qui sont toujours les mêmes pour tout le monde : le mépris supposé de la France à l'encontre des musulmans, l'interdit du port du voile, l'impossibilité de bien pratiquer la religion, les massacres de Bachar... Ils ont tous des justifications idéologiques à cette dérive sectaire.
- b. Un point qui semble faire l'unanimité, c'est que ce **s'il n'y a pas de « personnalité terroriste », il y a des « processus terroristes »** : c'est un point sur lequel Daniel Zagury a évolué : ce processus est généralement assez long, mais il a constaté l'existence également de processus courts voir ultra courts.
- Pour rendre compte de la diversité de ces évolution, il le décrit comme « **un double entonnoir** » : les personnalités en pré radicalisation sont extrêmement diversifiées et sont suivies par une espèce de voie finale commune dans laquelle ils sont tous les mêmes, inclus dans un système totalitaire à la Arendt, il n'y a plus de singularité, il n'y a plus du sujet, il n'y a plus rien ; jusqu'au moment où ça se re-diversifie dans le passage à l'acte ou la sortie de radicalisation, dans la re-singularisation.
- Dans ce cadre, les déterminants du passage à l'acte, c'est un peu comme pour les crimes passionnels ou d'autres types de criminalité. Il peut y avoir plusieurs paramètres, qui font qu'il y a passage à l'acte ou non : des éléments situationnels, familiaux, personnels ou contextuels et des facteurs de caractère ou de bio typologie. Les déterminants du passage à l'acte en lui-même, « c'est l'épaisseur d'un cheveu », comme le disait De Greeff, le criminologue Belge des années 40, 50. La bascule c'est « l'Eureka terroriste », avec généralement **un télescopage entre le désespoir individuel et le sort mythique de l'Islam blessé**, dans lequel l'humiliation individuelle se confond avec celle de l'Islam dans le monde...

La rupture avec les arrimages identitaires, les parents, les générations précédentes, s'accompagne d'un regard méprisant sur sa propre vie passée, celle de ses parents, avec leur ignorance de la « vraie religion ». Le monde a enfin un sens. C'est également la religion de la fraternité. S'y associe le fait qu'ils ont alors un rapport sacré à eux même. Ils ont fait don de leur personne à l'Islam et ils se regardent avec une certaine sacralité, un certain respect...

Daniel Zagury pensait au départ que c'était presque tous des petits délinquants, limités intellectuellement et il a également constaté que c'était plus complexe avec quelques-uns qui ne sont pas si ignorants que ça et qui, dans une espèce de continuité, vont tout doucement glisser vers l'idée de commettre des passages à l'acte grandioses. Dans le cheminement de ceux-là, il lui semble qu'il y a notamment le passage obligé par les vidéos de décapitation, avec un véritable travail de déshumanisation dans lequel l'autre n'est même plus un autre... La mort n'est pas un sacrifice parce qu'elle est recherchée et associée à un univers de jouissance absolue, éternelle. C'est là que se pose le problème de la différenciation entre radicalisation, Islamisme et Islam... Est-ce que la lecture littérale du religieux est celle des radicalisés ou celle de l'Islam en général ? En tout cas, pour les radicalisés, c'est l'Islam lui-même qui est radical. Cet adjectif est superlatif.

- c) Concernant le rapport à la sexualité, il faut noter l'importance de **la prise en compte des interdits**. Pas de relations sexuelles avant le mariage, avec un puritanisme absolu et assez ambigu, qui témoigne d'une problématique non conflictualisable psychiquement. Pour certains adolescents, la bascule dans la radicalité est une issue et une fuite, face à cette problématique sexuelle non élaborable. La question est de savoir si le kit ready-made qu'offre Daech va être utile ou pas ? Est-ce que Daech lui offre un secours pour résoudre momentanément sa problématique, en tarissant à la source tout débat entre la pulsion et ses interdits ? La plus grande fréquence des abus sexuels a été avancée par certains (comme S Hefez). Tout cela renvoie à la notion de « modèle d'inconduite » de Linton.

Olivier Roy est très proche de cette position quand il indique que s'il est vain de s'interroger sur la folie des terroristes, il est clair que la construction narrative de Daech peut fasciner des gens fragiles souffrant de vrais problèmes, ce qui fut peut-être le cas de certains tueurs...

3. **Sur la déradicalisation**, Daniel Zagury dit n'avoir que des idées de principes. Plutôt que de "déradicalisation", il parlerait de "**réindividuation**", "**resubjectivation**". **Il lui semble qu'il faut proscrire les regroupements**. Dans les QER, il y a des surveillants qui sont volontaires, qui sont d'un très bon niveau et font du très bon boulot. Il faut proscrire les regroupements, ou du moins les isoler dans des quartiers spécifiques où ils n'ont pas de contact entre eux... Quand un radicalisé rencontre un radicalisé, c'est le plus déterminé qui va dominer. Il insiste sur l'importance du sur-mesure. Et la culture de l'ARS, c'est l'anti sur mesure (guides de bonne pratique, recommandations, protocoles, procédures, programmes...). La seule règle, c'est **la présence d'équipes pluridisciplinaires qui se penchent sur les trajectoires individuelles et singulières**.

4. La radicalisation nous apprend que pour comprendre un phénomène, la psychodynamique est bien plus éclairante que la nosographie et **le processus plus important que la structure**. C'est une école de la réflexion sur **le rapport entre le psychique et le contexte sociétal**. Cela nous oblige à réfléchir sur **la pluridisciplinarité**. Cela illustre qu'Olivier Roy a raison mais que Gilles Kepel n'a pas tort, à moins que ce soit l'inverse. C'est enfin un formidable chantier pour que les pouvoirs publics s'intéressent enfin aux spécificités de la psychiatrie.



## GLOSSAIRE

|       |   |
|-------|---|
| AMT   | Association de Malfaiteurs en relation avec une entreprise Terroriste                   |
| ARS   | Agence Régional de Santé  |
| ASE   | Aide Sociale à l'Enfance  |
| CAT   | Centre d'Analyse du Terrorisme  |
| CEF   | Centres Éducatifs Fermés  |
| CIPDR | Comité Interministériel de Prévention de la Délinquance et de la Radicalisation         |
| CPDSI | Centre de Prévention contre les Dérives Sectaires liées à l'Islam                       |
| CMP   | Centre Médico-Psychologique   |
| CMPP  | Centres Médico-Psycho-Pédagogiques  |
| CUMP  | Cellule d'Urgence Médico-Psychologique  |
| CRIP  | Cellule de Recueil d'Informations Préoccupantes   |
| DES   | Dispositif Éducatif Systémique  |
| DCSR  | détenus de Droit Commun Suspectés de Radicalisation                                     |
| DGS   | Direction Générale de la Santé  |
| DGSI  | Direction Générale de la Sécurité Intérieure  |
| EN    | Éducation Nationale   |
| FFP   | Fédération Française de Psychiatrie   |
| FPR   | Fichier des Personnes Recherchées   |
| FSPRT | Fichier des Signalements pour la Prévention de la Radicalisation à caractère Terroriste |
| GAFA  | Google, Apple, Facebook et Amazon   |
| HDJ   | Hôpital de Jour   |
| MDA   | Maison des Adolescents  |
| MJIE  | Mesure Judiciaire d'Investigation Éducative   |

|       |  |
|-------|--|
| PJJ   | Protection Judiciaire de la Jeunesse   |
| PTSD  | Syndrome de Stress Post Traumatique  |
| QER   | Quartiers d'Évaluation de la Radicalisation  |
| RRSE  | Recueil de Renseignement Socio-Éducatif  |
| RLC   | Référents Laïcité Citoyenneté  |
| SEAT  | Service Éducatif Auprès du Tribunal (PJJ)  |
| SECJD | Service Éducatif du Centre des Jeunes Détenus<br>(PJJ en milieu carcéral pour mineurs) |
| SME   | Sursis avec Mise à l'Épreuve   |
| SMPR  | Service Médico-Psychologique Régional (Psychiatrie Publique)                           |
| SPIP  | Services Pénitentiaires d'Insertion et de Probation                                    |
| SPRT  | Sécurité Publique Répression du Terrorisme   |
| STEMO | Service Territorial Éducatif de Milieu Ouvert (PJJ)                                    |
| TGI   | Tribunal de Grande Instance  |
| UCLAT | Unité de Coordination de la Lutte Anti-Terroriste                                      |
| UEAT  | Unité Éducative Auprès du Tribunal (PJJ)   |
| UEMO  | Unité Éducative de Milieu Ouvert (PJJ)   |
| UCSA  | Unités de Consultations et de Soins Ambulatoires                                       |
| TIS   | détenus pour Terrorisme Islamiste (en milieu carcéral)                                 |